John Carter Brown
Library
Brown University

MÉMOIRES

MILITAIRES, HISTORIQUES

ET POLITIQUES

DE ROCHAMBEAU,

ANCIEN MARÉCHAL DE FRANCE, ET GRAND OFFICIER
DE LA LÉGION D'HONNEUR.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ FAIN, Imprimeur, rue Saint-Hyacinthe, n.° 25.

M. DCCC. IX.

RPJCB

MÉMOIRES
HISTORIQUES ET MILITAIRES
DE ROCHAMBEAU.

LA république françoise fut proclamée dans le cours de septembre 1792, par la nouvelle assemblée nationale qui s'établit sous le nom de convention : mais les troubles de l'intérieur produisirent, dans ce même mois, des assassinats et des atrocités dans toutes les prisons de Paris, que ma plume hésite à décrire, et que je voudrois, pour l'honneur françois, pouvoir ensevelir dans l'oubli. Là périt, de la mort la plus barbare, cette malheureuse princesse de Lamballe, si fameuse par son attachement constant et généreux pour la famille royale dans ses derniers malheurs. Tant d'illustres évêques, le ministre de Montmorin, le duc de Brissac, le ministre Lessart furent égorgés à la porte de Versailles, avec les prisonniers renvoyés d'Orléans. Enfin le vertueux duc de La Rochefoucault fut massacré par des assassins qui l'attendoient sur la route de sa terre. Assez d'historiens emploîront leurs plumes à écrire tous les détails du procès, du juge-

ment et de la catastrophe de l'infortuné Louis XVI, décapité le 21 janvier de l'année 1793. Au milieu de tous les orages et de toutes les passions qui les accompagnent, l'humanité se repose, avec intérêt, sur le trait de Lamoignon de Malesherbes, ci-devant premier président, deux fois ministre, toujours honnête homme. Il étoit resté plus attaché à la personne du roi qu'à la cour qui l'environnoit. Un ancien jurisconsulte eut la dureté de se refuser à son invitation pour lui servir de conseil : Malesherbes s'offrit avec le plus grand empressement ; il se fit accompagner par les avoués Tronchet et De Seize. La sensibilité extrême du premier l'empêcha peut-être de lui être aussi utile qu'il l'auroit désiré ; mais il se fit remplacer par ses deux collègues, qui y employèrent tous leurs talens. Il est à présumer que Malesherbes aura écrit pour la postérité tout ce que ses sanglots lui ont empêché de prononcer : assez d'écrivains auront ramassé toutes les charges de ce terrible procès. Il est consolant pour l'humanité de penser que son ami fidèle aura cherché à réunir toutes les pièces qu'il a crues propres à le justifier. Quoi qu'il en soit, Louis XVI, né vertueux, mais versatile dans tous ses plans, et foible de caractère, rassembla, pour les derniers jours de sa vie, toute la force, le sang-froid et le courage que peuvent produire l'âme la plus forte et la confiance la plus religieuse. Encouragé par l'es-

pérance d'un avenir plus heureux, il vit, peut-être avec quelque satisfaction, la fin d'une carrière abreuvée d'humiliations qui, depuis quatre ans, avoit été, pour lui, cruellement laborieuse, et dont les événemens, précipités par la révolution, étoient si fort au-dessus de ses facultés.

Je reviens à l'histoire militaire. J'ai laissé nos généraux dans la fureur des pointes et des conquêtes, et la nation enivrée de leurs succès. Un projet sur la conquête de la Hollande acheva de bouleverser toutes les têtes. L'ouverture de l'Escaut par une petite flottille partie de Dunkerque, fut un premier sujet d'humeur très-grave pour la nation angloise; la condamnation et la mort de Louis XVI, et la nécessité de secourir la Hollande mirent à découvert le plan que M. Pitt ménageoit depuis long-temps pour engager sa nation dans la coalition de toutes les têtes couronnées contre la France, qui va avoir à soutenir la guerre de terre et de mer contre presque toute l'Europe. Les réflexions sur les finances, les calculs de deux cent millions en argent ou en assignats pour l'évaluation de la dépense de chaque mois de campagne, une demande de trois cent mille recrues, non compris les matelots et dépenses nécessaires à la marine, rien n'arrêta la convention, et toutes les dépenses étoient aussitôt accordées que demandées. Le parti de la Gironde, étant alors prépondérant, voulut encore,

dans son système offensif, déclarer le premier la guerre à l'Angleterre, qui par ses armemens étoit bien préparée à commencer les hostilités.

Dumourier entra en dispute avec le ministre Pache, qui l'accusoit de quelques concussions dans le Brabant. Dumourier, de son côté, se plaignoit vivement de ce ministre et de ses bureaux qui laissoient son armée manquer des choses les plus nécessaires. Il arriva à Paris au mois de décembre. Il établit si bien ses intrigues qu'il fit renvoyer le ministre Pache, et réunit tous les partis de la convention à approuver son projet pour attaquer dans la fin de février la Hollande sur trois ou quatre points différens. Son imagination ardente l'emporta encore cette fois sur son jugement, et sur la bonne combinaison militaire qui avoit caractérisé les derniers mois de sa campagne de 1792. Il entreprit à la fois les siéges de Breda, Williamstadt, Gertruidemberg et Mastricht. Il oublia, dans toute cette disposition, de placer une armée d'observation du côté d'Aix-la-Chapelle, pour garantir tous ces siéges des entreprises de quarante-cinq mille Autrichiens commandés par Cobourg, dont le quartier-général étoit à Cologne. Enfin, nous allons voir le trop fameux Dumourier perdre ses talens de général, pour se retourner dans les intrigues les plus perfides, et finir sa carrière militaire en trahissant sa patrie, et par être abandonné de toute son armée. A peine le feu

de nos bombes brûloit à Breda et à Gertruidemberg les maisons des habitans, que cette bourgeoisie, soit par peur, soit par révolution, força les garnisons hollandoises à rendre ces places. Mastricht essuya aussi quelques dommages; mais une garnison plus forte et plus nombreuse contint les habitans et se défendit avec courage. L'armée autrichienne, que Dumourier avoit supposée paralytique à son flanc droit, se rassembla sur les bords de la Roër. Elle perça facilement un cordon d'avant-gardes disséminées sur quatorze lieues de pays, qui n'étant en forces nulle part, fut contraint d'abandonner Aix-la-Chapelle, et de se retirer sur Liége. L'ennemi suivit le grand chemin de Mastricht, fit lever le siége de cette place, chassa les François de Liége, et les poursuivit jusqu'à Louvain. Dumourier, forcé d'abandonner tous ses projets contre la Hollande, fut obligé de rétrograder promptement. Il en rassembla tous les débris, pour couvrir la Belgique. Ce général mit toute son armée en mouvement pour reprendre Tirlemont, le 18 mars. L'ennemi, après l'avoir défendu foiblement, se replia derrière la petite Gethe, dans le champ de bataille de Nerwinde. Dumourier marcha le lendemain pour l'attaquer. Sa droite, aux ordres de Valence, son centre, à ses ordres immédiats et du ci-devant duc de Chartres, combattirent avec vigueur; mais il fut complètement battu à sa

gauche, et se replia sur Tirlemont, avec perte d'une grande partie de son artillerie. Ce général, rentré dans son camp de Louvain derrière la Dyle, après une action assez vigoureuse où il repoussa l'ennemi, ne s'occupa plus que de négocier avec Cobourg la reddition de toutes ses conquêtes. Ce dernier lui rendit toutes ses garnisons, qui s'acheminèrent avec un accord respectif par différens chemins sur les frontières de France, où elles arrivèrent sans être inquiétées.

Toutes ces nouvelles se succédèrent; les commissaires nationaux apportèrent à la convention beaucoup de soupçons et beaucoup d'ombrages : elle décrétoit, mandoit à la barre, destituoit tous les généraux subalternes de Dumourier, et ne savoit que penser du principal chef. Elle fut enfin éclaircie par le procès-verbal de la conversation la plus extraordinaire de Dumourier avec trois commissaires que le ministre des affaires étrangères lui avoit envoyés pour sonder ses dispositions. Sa jactance, son indiscrétion, la folie et le désordre de toutes ses idées, dont il leur fit la confidence, paroîtroient hors de toute vraisemblance, si sa conduite n'avoit pas confirmé la plupart des faits qui y sont consignés. Il leur dit que, n'ayant cru que trois jours à la république, il avoit eu le projet de se faire duc de Brabant, allié de la France; qu'ayant été contrarié par toutes les factions qui gouvernent la convention, il se voit forcé par tous les événe-

mens de changer tout son plan; qu'il dispose de son armée; qu'il est convenu d'une trève avec Cobourg; qu'après quelques jours de repos, il va faire son avant-garde, et marcher sur Paris; qu'il veut chasser toute cette convention; qu'il n'en excepte pas même le parti de la Gironde, et ceux qui ont eu l'air de le soutenir jusqu'à présent; qu'il faut rétablir la constitution de 1792; qu'il faut absolument un roi constitutionnel, peu importe qu'il s'appelle Louis ou Jacques; que la seule personne qui l'inquiète est cette infortunée qui est au Temple; que la société des jacobins ne peut réparer tous les meurtres qu'elle a commis, et le sang qu'elle a fait couler; qu'en se mettant entre le Temple et le mouvement que l'arrivée de son armée pourra exciter dans Paris, et couvrant de toutes ses forces cette princesse infortunée. Si l'on peut chercher à deviner tout ce qui se passoit dans une tête aussi intrigante et aussi extraordinaire, il paroît assez vraisemblable, par toutes ses liaisons de société, qu'il vouloit raccommoder cette princesse avec un prince d'Orléans, et partager entr'eux la régence, tant que cela auroit convenu à ses desseins personnels.

Ces commissaires rapportèrent qu'après force promesses de zèle et d'ardeur pour servir ses projets, ils n'eurent rien de plus pressé que de le quitter, pour revenir à Paris en toute diligence. Dumourier, ayant fini cette conversation à trois heures

du matin, crut par réflexion devoir dénoncer au ministre Lebrun, par un courrier extraordinaire, que les trois hommes qu'il lui avoit envoyés lui avoient proposé de s'unir aux jacobins pour la destruction de la convention nationale, sans doute pour prendre les avances contre leur déposition. Dans cet intervalle la convention se crut suffisamment éclairée sur la conduite de ce général pour le mander à la barre; et, pour mettre ce décret à exécution, elle envoya quatre commissaires avec le ministre de la guerre, qui avoient ordre de l'arrêter, s'il faisoit la moindre résistance. Dumourier fut averti; il étoit tout préparé à cette visite. Il avoit établi son quartier-général et celui de tous ses généraux associés aux Boues-de-Saint-Amand, sur le bord de cette forêt, à la tête de laquelle étoit son camp de Bruille. Il disposa des troupes affidées qui enlevèrent dans une voiture les quatre commissaires, le ministre, et les conduisirent à Tournai, pour les livrer au général ennemi. Il donna l'ordre en même temps au général Mariensky, qui commandoit à Orchies, de marcher, avec quatre mille hommes, à Lille; d'y arrêter les personnes qui lui étoient suspectes, et de tâcher de déterminer cette garnison en sa faveur. Ce général avoit l'ordre de marcher ensuite à Douay pour le même objet; puis à Cambrai, où il s'établiroit en envoyant une partie de sa troupe prendre poste à Péronne. D'autres ordres furent

envoyés à Valenciennes, pour y arrêter quelques députés de la convention qui y étoient restés. Aucun de ces projets ne put être exécuté. Son aide-de-camp et le général Masiensky furent arrêtés en arrivant à Lille; sa troupe fut laissée à la porte, et ne fut admise dans la place que quand, après avoir renouvelé ses sermens à la république, elle se fut identifiée à la garnison. Le projet sur Valenciennes n'eut pas plus d'effet. Le commandant avertit le commissaire de la convention de l'ordre qu'il recevoit de ce général. Ils furent ensemble, à la tête des troupes, proclamer la trahison de Dumourier, et le décret portant défense d'obéir à ses ordres. Dampierre, qui commandoit un corps de chasseurs du côté de Bavay, rentra dans le Quesnoy, où il fit les mêmes proclamations : Dumourier s'adressoit mal à lui pour parler le langage de la trahison. Courville tint la même conduite à Maubeuge. Il restoit le camp de Maulde et celui de Bruille, que Dumourier avoit composé de toutes les troupes sur lesquelles il paroissoit faire le plus de fond. La grosse artillerie, au lieu de suivre l'ordre qu'elle avoit de se rendre à Maulde, prit le chemin de Valenciennes, en déclarant hautement qu'elle ne vouloit plus suivre les ordres d'un traître. Les troupes du camp de Bruille rentrèrent à Valenciennes par différentes fractions. Celles du camp de Maulde s'y acheminèrent avec

armes et bagages. Enfin, Dumourier se sauva dans les quartiers des Autrichiens, abandonné de toute son armée.

Dampierre fut proclamé provisoirement général de cette armée, que l'on chercha à rassembler à Valenciennes. Il avoit été mon aide-de-camp; brave, franc et loyal comme Bayard dont il portoit toujours le portrait sur son cœur, mais sans aucune expérience, il n'étoit propre qu'à aller droit devant lui, et à s'y faire tuer, comme on le verra par la suite. Toutes les troupes retirées de la Hollande et de la Flandre maritime arrivèrent successivement pour composer un camp sous Cassel, près Bergues, destiné à couvrir Dunkerque et toutes les places de l'Artois.

Nous avons laissé, à la fin de l'année dernière, Custine ayant poussé sa pointe jusqu'à Mayence et Francfort, et faisant des projets pour pénétrer en Hesse. Le retour des Prussiens à Coblentz ne le laissa pas long-temps les suivre; le roi de Prusse attaqua, surprit sa garnison à Francfort, et le força à rétrograder sur la rive gauche du Rhin. Il s'obstina à vouloir retrancher Mayence, son faubourg de Cassel, et à les approvisionner pour soutenir un siége mémorable, se chargeant, avec ce qui lui restoit de sa petite armée, de la garde du Rhin, depuis Huningue jusqu'au-dessous de Mayence; il requit le général en chef de la Moselle d'oc-

cuper en force le Hundesruck et le pays des Deux-Ponts. Il lui arriva ce qu'une aussi grande étendue de pays auroit dû lui faire prévoir : il fut percé en différens points, obligé de quitter Bingen et de rétrograder en désordre. Il ne put se réunir au convoi de sa grosse artillerie, qu'il avoit fait sortir de Mayence avec sept mille hommes pour le rejoindre, et elle fut forcée d'y rentrer. Il rallia le reste de ses troupes d'abord à Alzey, ensuite à la hauteur de Worms; il soutint quelques chocs à son arrière-garde; il fit brûler tous les magasins de Worms et de Spire; se replia d'abord derrière la Queitsch sur Landau, ensuite sur Weissembourg. Il se plaignit vivement du ministre Beurnonville, qu'il prétendit avoir donné l'ordre, au détachement de l'armée de la Moselle, d'abandonner en même temps le revers des Vosges et les sources de la Nave. Beurnonville, pris avec les commissaires et conduit à Tournai, n'étoit plus en état de répondre à cette inculpation. Quoi qu'il en soit, le résultat de tout son plan de campagne fut sa retraite en Alsace et l'évacuation de tout le pays qu'il avoit voulu conquérir. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, fut l'abandon, à Mayence, d'une grande partie de son artillerie, et une surcharge de garnison qui n'étoit peut-être pas entrée dans le calcul de son approvisionnement et qui monta jusqu'à vingt-deux mille hommes; ce qui

réduisit à peu de troupes son corps d'armée dans les lignes, où il rentra dans le plus grand délabrement.

Mon fils, placé par les événemens, par la confiance momentanée des troupes et des administrations à la tête du gouvernement de Saint-Domingue, ne tarda pas à faire toutes les dispositions nécessaires pour détruire et disperser tous les camps des brigands et nègres incendiaires réfugiés dans les montagnes limitrophes de la partie de cette île qui appartient aux Espagnols ; il marcha lui-même et emporta, l'épée à la main, tous les forts d'Ouanaminthe, les canons et les différens camps sur ces sommités occupées par les nègres rebelles : il fut bien suivi par les troupes qu'il avoit amenées de France; mais il fut très-foiblement secondé par le régiment du Cap et par tout ce qui tenoit à l'ancienne assemblée de Saint-Marc, à qui l'on supposoit, avec assez de vraisemblance, des liaisons secrètes avec l'Angleterre. Il apprit surtout, avec la plus grande indignation, que ses prisonniers avoient été égorgés à leur arrivée au Cap. Il marqua, dans sa proclamation, tout son ressentiment de cette barbarie; fit de vifs reproches à ceux qui, non contens de rester les bras croisés lorsqu'il alloit les rétablir dans toutes leurs habitations, s'étoient ameutés pour égorger des prisonniers qui lui appartenoient et à son armée, jusqu'à ce qu'ils

eussent été jugés légalement; qu'une pareille conduite donnoit lieu de penser qu'on avoit voulu couper tous les fils qui auroient pu faire reconnoître la trace de ces insurrections. Il tomba malade au retour de cette expédition. Le régiment du Cap profita de cette circonstance pour chercher querelle aux mulâtres; il les chargeoit avec furie, et les auroit forcés à se retirer sur les hauteurs du Cap, si le commissaire civil et le magistrat ne se fussent mis entre les deux partis. Mon fils s'y fit transporter, et ils parvinrent à les rapprocher en faisant arrêter quelques chefs de ce complot. Il fit alors ses dispositions pour achever, par une attaque générale, la déroute et la dispersion de tout ce qui restoit de ces nègres incendiaires et révoltés. Cette opération eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre; et il eut, avant son départ pour la Martinique, la satisfaction de voir la plus grande partie des nègres revenus à leurs ateliers, et l'ordre rétabli dans la colonie.

Il reçut à cette époque, du pouvoir exécutif, l'ordre de retourner aux îles du Vent: on lui envoya un aviso pour l'y transporter, et on lui assuroit qu'il seroit suivi par un puissant secours qu'on lui adressoit de France. Il se mit en route dans cette espérance, et vint débarquer à la Guadeloupe, où il trouva une frégate françoise qui, avant son arrivée, avoit paru devant la Martinique,

et jeté dans les autres îles les assurances d'un secours qui fit tourner la tête aux conspirateurs, détermina Behague et toute la marine qu'il avoit corrompue à se retirer dans l'île de la Trinité. M. de la Crosse, commandant de cette frégate, s'étoit parfaitement bien conduit jusqu'à ce moment; mais je ne sais par quelles intrigues il fut entouré lorsqu'il chercha à exciter un mouvement contre mon fils et ceux qui l'accompagnoient, en les faisant considérer comme des émigrés et des fuyards de Saint-Domingue. Ce général conserva son flegme au milieu de cette émeute; il exhiba tous ses pouvoirs, les fit enrègistrer, partit peu de temps après pour Saint-Pierre de la Martinique, où il fut reçu avec les plus vives acclamations. Il laissa, à M. de la Crosse, le commandement provisoire de la Guadeloupe, et fut s'établir au fort ci-devant Royal, siége du gouvernement des îles du Vent, qu'il trouva, ainsi que le fort Bourbon, dans une dévastation et un dénûment absolus. Behague avoit tout emporté, tout dissipé, et n'avoit laissé, dans ces deux forts, qu'une garnison de deux cent cinquante soldats, qui sans doute n'avoient pas voulu le suivre. La fermeté du général dans son début en imposa aux malintentionnés. Il cassa l'assemblée coloniale et les quatre membres du pouvoir exécutif établis par Behague; et nomma dans chaque municipalité des commissaires provisoires, en at-

tendant tous les renforts qui lui étoient annoncés de France. Il augmenta la garnison des forts de deux cents hommes de la garde nationale de Saint-Pierre. Roquemontet, commandant la fidèle Sainte-Lucie, vint reconnoître son autorité ; et, quoiqu'il lui amenât un gouverneur, le général Ricard, pour lui succéder, il contribua à le faire reconnoître sans difficulté. Roquemontet tint une conduite digne de la loyauté qu'il avoit montrée à Sainte-Lucie, au milieu de toutes les trahisons dont il étoit entouré.

C'est au milieu de toutes ces détresses que notre escadre, battue par les vents et dispersée dans le golfe de Gascogne, rentra à Brest avec tout son convoi et tout ce qui étoit destiné pour la Martinique; tandis que la flotte angloise, destinée aux Antilles, partit sans obstacle et se rendit promptement à sa destination. Quelles nouvelles secousses vont encore assaillir ces malheureuses colonies et le malheureux gouverneur qui vient de se remettre à leur tête!

O France, ô ma patrie, quelle est la puissance dans le monde qui eût pu résister, par la seule force de son tempéramment, à toutes les secousses que tu as éprouvées dans le cours de cette année! Trahison et perfidie de ministres et de généraux; tout ce que la discorde a pu jeter de brandons dans le sein de la convention nationale; guerre civile dans

près de la moitié des départemens de l'intérieur ; guerre étrangère sur toutes les frontières par la coalition presque générale de toutes les puissances de l'Europe ; douze armées à entretenir dans un mouvement perpétuel ; changemens de généraux continuellement occasionnés par leur impéritie, leurs trahisons ou leurs malheurs. O nation unique, tu as démontré à tout l'univers ce que tu es capable d'exécuter quand des têtes mieux organisées dirigeront tes conseils et commanderont tes armées.

Lorsque Dumourier eut livré le camp de Maulde aux Autrichiens, il leur donna une des clefs les plus importantes de la frontière du nord ; Condé fut de suite investi ; l'ennemi, maître de la forêt de Mortagne et des bois de Saint-Amand, eut tout le temps de s'y fortifier, pendant que le malheureux Dampierre fut obligé de l'employer à rallier une armée mise en déroute par les différentes factions qui la travailloient ; les fausses manœuvres qu'on lui avoit fait faire ; les retraites précipitées avec l'abandon d'une grande partie de notre artillerie de siége ; enfin, la méfiance qui devoit en être la suite naturelle. Il la rallia cependant, et la ramena au camp de Famars, sous Valenciennes. Ce général, allant en avant, livra plusieurs combats où il échoua. Tourmenté par des commissaires de la convention, qui, sans aucun talent,

vouloient diriger toutes ses opérations militaires, il finit par s'y faire tuer avec un grand nombre de braves soldats. Il fut relevé par un vieux militaire nommé Lamarche, mais dont le génie n'avoit pas la force nécessaire pour commander en chef dans une telle crise. Il se laissa surprendre et investir dans une nuit : une partie de ses redoutes fut emportée et livrée. Il ne vit d'autre ressource que de se retirer en longeant l'Escaut jusqu'au camp de César, à l'embouchure de la Censée dans ce fleuve. Il abandonna le camp de Famars, hérissé de redoutes, ayant trois ponts sur l'Escaut, qui lui donnoient la facilité, sur ces deux rives, d'appuyer toujours une de ses ailes à la fortification de Valenciennes. Cette place (Condé) et le Quesnoy furent isolées et abandonées à leurs propres forces par le faux mouvement et la retraite mal dirigée que fit ce vieux général.

C'est dans ces circonstances que l'on rappela Custine de l'armée du Rhin, pour lui donner le commandement de celle du Nord. La pointe qu'il avoit faite l'année précédente jusqu'à Francfort, par émulation, et partageant l'ardeur de Dumourier, le fit juger plus propre qu'un autre à reprendre l'offensive sur la frontière qui, par sa proximité, intéressoit le plus la capitale. On se trompa dans le jugement de son caractère; et l'expérience a toujours prouvé que les têtes les plus chaudes, qui s'exal-

tent en marchant en avant et s'échauffent des premiers succès, sont toujours les plus timides, les plus anéanties et déploient le moins de ressources dans les retraites après des malheurs. Il ne sortit pas de son camp de César près Bouchain ; l'ennemi prit Condé après un blocus de quatre mois ; il investit Valenciennes, assiégea cette place avec notre propre artillerie abandonnée en différens endroits, et réduisit une partie de cette ville en cendres. Il paroît qu'après un commencement de défense vigoureuse, la bourgeoisie, ayant gagné une partie de la garnison, força le commandant à une capitulation prématurée : Cobourg s'attacha ensuite au siége du Quesnoy, et le duc d'Yorck fut détaché avec l'armée angloise pour faire celui de Dunkerque. Tous ces malheurs accumulés tombèrent sur la tête de l'infortuné Custine. Ce général, très-connu par une grande valeur et par plusieurs actions brillantes, fut cependant décrété d'accusation, livré au tribunal révolutionnaire qui le fit décapiter, ainsi que son fils ; sa belle-fille eut le courage de les suivre tous deux dans leurs interrogatoires, dans leurs séances au tribunal, et la douleur de les voir condamner et périr presque sous ses yeux.

Houchard, dont il s'étoit servi comme commandant de son avant-garde dans la campagne précédente, fut nommé pour le remplacer. Il débuta

par une bonne disposition pour dégager Dunkerque; il se porta en forces sur la communication de Bergues à Furnes; il fit attaquer, à Houdscotte, l'armée hollandoise qui fut battue. Jourdan s'y montra d'une manière brillante. Dunkerque fit en même temps une grande sortie. Le duc d'Yorck abandonna sa grosse artillerie et se retira sur Nieuport et sur Ostende. Houchard revint sur Menin et sur Lille, où il resta quelque temps à conférer avec La Marlière qui y commandoit. On lui reprocha de ne s'être pas montré le jour de l'affaire d'Houdscotte; de n'avoir pas pressé le duc d'Yorck après la victoire; d'avoir laissé battre, à Menin, un corps de troupes qui avoit eu d'abord quelques succès; il fut enfin décrété et condamné, ainsi que La Marlière, au tribunal révolutionnaire.

Jourdan fut ensuite nommé pour commander l'armée du Nord dans le moment où Cobourg, s'étant emparé du Quesnoy, après une très-foible résistance, se préparoit à investir et faire le siége de Maubeuge et du camp retranché qui protégeoit cette place. Le général françois manœuvra en homme de guerre; il marcha par Guise, Landrecie et Avesnes, au secours de Maubeuge : il trouva l'armée d'observation de l'ennemi postée : la droite à la Sambre près Saint-Remy; la gauche à Watigny, dans un pays coupé, où la cavalerie ennemie avoit peu d'avantage. Il forma plusieurs attaques

et fut repoussé la première journée. Il recommença ses attaques dès le point du jour et parvint à tourner la gauche de l'ennemi, à lui faire quitter sa position, passer la Sambre et lever le siége de Maubeuge. Ainsi se termina la campagne du Nord, où les camps retranchés de Dunkerque et de Maubeuge, et les manœuvres du général Jourdan arrêtèrent les succès de l'ennemi. Le général français fut obligé de remettre, à un temps plus favorable, la reprise des places que la trahison de Dumourier avoit livrées.

L'arrière-saison, si défavorable en Flandre pour les opérations militaires, n'a pas les mêmes inconvéniens en Alsace et dans le pays de Deux-Ponts. Ce dernier pays et le département du Bas-Rhin sont parsemés de grandes forêts et de superbes villages qui y permettent une guerre de cantonnemens et de bivouacs au milieu des bois et dans la saison la plus rude.

L'ennemi, s'étant rendu maître de Mayence, après un siége mémorable, où la garnison françoise se défendit avec beaucoup de courage, réunit toutes ses forces pour entrer dans les lignes de la Loutre, bloquer Landau, et chercher à s'emparer de la Basse-Alsace. L'armée du Rhin et celle de la Moselle, après plusieurs actions, dont les succès furent balancés, plusieurs destitutions de généraux, furent forcées de se replier, la première jusqu'à

Strasbourg et Saverne, et la seconde derrière la Serre, en conservant le château de Bitche, dont la garnison se conduisit avec fermeté. Celle de la Moselle fit plusieurs tentatives pour rentrer dans le pays de Deux-Ponts, et chercher à porter quelques secours à la garnison de Landau; mais après quelques premiers succès, elle avoit été repoussée tant à Pirmasens qu'à Kayserslautern. Enfin, vers le milieu de décembre, les deux armées reprirent l'offensive par des mouvemens combinés d'après un plan plus militaire, qui fut bien exécuté. Le général Pichegru, à la tête de l'armée du Rhin, marcha vers Haguenau et Drusenheim, sur plusieurs colonnes, pour attirer l'attention de l'ennemi retranché derrière la Mutter; tandis que le général Hoche, avec l'armée de la Moselle, tournoit cette même position par le revers des Vosges. Ce dernier ayant emporté plusieurs redoutes à Reishoff et à Wert, se trouva sur les derrières des armées ennemies, pendant que Pichegru les attaquoit de front, par le village de Berkheim, défendu par le corps des émigrés, aux ordres du prince de Condé, qui y fit la résistance la plus opiniâtre. Cependant, après plusieurs combats, l'ennemi fut forcé d'abandonner les lignes de la Mutter, puis celle de Wissembourg; enfin, de lever le blocus de Landau.

Cette place, après un bombardement violent, avoit éprouvé toutes les horreurs de la famine. Lau-

badère, qui y commandoit une brave garnison, soutint sa patience et son courage pendant quatre mois, jusqu'au moment où les généraux françois vinrent la délivrer. Cette fin de campagne fut digne d'être comparée aux campagnes célèbres d'arrière-saison, et fut conduite avec beaucoup d'habileté et de talens.

Les deux armées des Alpes se maintinrent dans leurs montagnes, et conservèrent les deux départemens dont elles s'étoient emparées, nonobstant les revers qu'auroient pu leur occasionner le changement continuel de généraux, la trahison de Toulon, la révolte momentanée de Marseille et la rébellion de Lyon, dont je vais parcourir les principaux événemens; mais comme ces derniers se trouvent liés avec les troubles intérieurs qui agitèrent la convention, que la faction populaire les attribua à la faction de la Gironde, dont Guadet, Rolland, Pétion, Brissot, Gensonné, Vergniaud, et plusieurs autres, étoient les chefs; il faut reprendre les choses de plus loin.

A peine la convention nationale eut-elle proclamé la république françoise, qu'il se forma deux partis très-prononcés dans son sein : l'un, composé des chefs indiqués ci-dessus, vouloit conserver et augmenter le pouvoir dont il étoit en possession; l'autre parti, porté par les sociétés populaires de Paris, à la tête desquelles étoient Roberspierre,

Danton, Marat, se tint d'abord en défensive contre tous les traits qui lui étoient lancés du parti de la Gironde; mais il ne tarda pas à reprendre le dessus. Je ne détaillerai pas, dans des mémoires militaires, tous les coups qu'on se porta de part et d'autre, et dont je n'ai été qu'imparfaitement instruit par des journaux partiaux, et la plupart infidèles. Je me bornerai à ces derniers faits. La trahison de Dumourier commença par décrier le parti de la Gironde, composé de ses anciens amis, qui, dans toutes ses inconséquences, l'avoient soutenu presque jusque dans ses derniers momens, avec la chaleur la plus partiale et la plus aveugle. Marat avança, dans ses feuilles, des opinions atroces. Il fut accusé, traduit au tribunal révolutionnaire, et en sortit victorieux. Il eut son tour et son recours contre ses accusateurs. Une dernière démarche que fit la faction de la Gironde, acheva de la perdre; elle avoit fait instituer un comité composé de tous les membres les plus marquans de son parti, qui fit arrêter le substitut du procureur de la commune, et plusieurs autres qui passoient pour les patriotes les plus chauds. Tout fut mis en mouvement dans les sections de Paris, et tous les corps administratifs allèrent en foule à la convention, demander l'arrestation de trente-deux membres regardés comme les chefs du parti de la Gironde. En les accusant de fédéralisme, et de chercher à ani-

mer, contre la commune de Paris, tous les départemens de la république. Vingt-deux d'entr'eux furent arrêtés ; les autres se sauvèrent, et se répandirent dans divers départemens.

Il existoit, depuis plusieurs mois, un foyer très-chaud de guerre civile dans deux départemens, excité par quelques prêtres, des ci-devant nobles et gardes-chasse. Cette guerre de la Vendée, qui s'étendit dans plusieurs départemens voisins, n'avoit pas les mêmes principes que la guerre départementale ; mais elle produisoit les mêmes résultats, le trouble, le désordre et la division des forces de la convention, qu'elle employa à la destruction de tous les ennemis qui s'élevoient dans l'intérieur. Cette armée des insurgés de la Vendée, excessivement foible dans son origine, ne tarda pas à s'accroître, et à devenir formidable par les fautes accumulées des généraux et de plusieurs représentans du peuple qui commandoient les armées républicaines. Elle s'éleva d'une troupe de trois ou quatre mille hommes armés de piques et de fusils de chasse, jusqu'au point de composer quatre armées qui s'armèrent d'armes et de canons aux dépens des troupes qu'elles mettoient en déroute. Je laisse à des gens plus instruits à approfondir les différentes causes et la turpitude de ces défaites, dont je n'ai eu que des connoissances imparfaites, pour arriver au moment de sa destruction presqu'entière, dont

je ferai mention dans quelques instans. L'histoire de la guerre de la Vendée a été écrite par Alphonse Beauchamp. Elle passe pour être la plus impartiale et la mieux écrite.

Le parti de la montagne, composé de la majorité de l'assemblée nationale, étant resté maître du champ de bataille, ne tarda pas à se venger. Son comité de salut public, recomposé de leurs membres les plus sanguinaires, déploya les mesures les plus violentes. Il étouffa promptement les germes d'insurrection qu'allumoient sur leur chemin les députés mis hors la loi. Wimpfen, ex-député de l'assemblée constituante, parut un instant comme général de cette armée fédéraliste. Il avoit acquis quelque célébrité par sa conduite à Thionville; mais il fut abandonné des troupes de cette nouvelle armée, qui fut forcée de se disperser, et ses chefs furent réduits à se cacher et à chercher retraite chez le peu d'amis qui leur étoient restés fidèles. Les mesures de la convention ne purent arriver dans le midi que lorsque les grands coups y étoient déjà portés. Marseille s'insurgea, Toulon appela l'amiral anglois, et lui livra son port et toutes ses fortifications. Lyon arbora l'étendard de la révolte, presque dans le même instant. Bordeaux reçut les députés de la Gironde, avec un intérêt qui paroissoit annoncer une insurrection prochaine.

La convention, après avoir livré au tribunal ré-

volutionnaire les vingt-deux membres arrêtés, mis hors la loi ceux qui avoient fui, décrété d'accusation soixante-dix membres du même parti, envoya une partie de ses députés sous le nom de proconsuls ou de représentans du peuple dans tous les départemens. De concert avec des comités de surveillance qu'ils y établirent, ils firent arrêter un nombre immense de prétendus suspects, et sous le prétexte d'étouffer tous les germes de contre-révolution, ils servirent encore plus complètement leurs haines et leurs vengeances particulières dans la majeure partie de la république. Ils ramenèrent l'ordre et la soumission dans Marseille; mais le blocus de Toulon, le siége de Lyon, et les succès multipliés des insurgés de la Vendée, devinrent des affaires plus sérieuses. Après avoir fait arriver à Lyon toutes les troupes que l'on put tirer des Alpes et de l'armée d'Italie, tous les contingens immenses des départemens voisins, on fut obligé d'y envoyer la garnison de Valenciennes; celle de Mayence fut destinée à renforcer les armées employées à combattre les insurgés de la Vendée.

Ceux-ci, serrés de près, cernés de toutes parts, commencèrent à éprouver quelques revers. Ils furent forcés, par une attaque combinée, d'abandonner les postes de Châtillon, de Chollet et de Mortagne, où étoient leurs principaux magasins; ils se retirèrent sur la Loire, vers Varade; ils la passè-

rent, et marchèrent par les départemens de Mayenne et d'Ile et Vilaine sur Avranches, après avoir repoussé vigoureusement, à Laval, le général Léchelle, qui les serroit de près. Ils se porterent vivement à Granville, dont ils tentèrent l'escalade. Les habitans, avec leur foible garnison, se défendirent avec courage, et les mirent en déroute, après une attaque de quarante-huit heures. Ils se présentèrent ensuite par Pontorson et Dole, vers Cancale et Saint-Malo, où ils trouvèrent des troupes qui leur défendirent l'entrée de cette presqu'île. Repoussés sur la côte maritime, instruits des forces qu'on y rassembloit pour les cerner, ils prirent le parti de retourner, par une marche forcée, vers leurs foyers: ils s'en ouvrirent le passage par un combat vigoureux à Antrain. Ils arrivèrent très-promptement sur Angers, qu'ils attaquèrent, dans l'espérance de rétablir un pont sur la Loire. Ils y furent repoussés par une vigoureuse défense des habitans d'Angers, et obligés de se replier sur Beaugé. Enfin, le gros de l'armée de la république étant arrivé à Angers, ils se trouvèrent comme un cerf aux abois; ils percèrent, par un gué du Loir, près de la Flèche, marchèrent vers le Mans, où ils ne tardèrent pas à être attaqués par la légion de Westermann, soutenue de la division de Tilly, et par une partie de l'armée de la république, aux ordres de Marceau. Le combat fut violent, les insurgés furent mis dans

la plus grande déroute, perdirent leurs canons, leurs trésors, leurs équipages. Ils se précipitèrent en désordre par Laval, Condé, Nore, Blain et Savenay, dans les marais de Montoire, près l'embouchure de la Loire, où ils furent presque tous exterminés, après la défense la plus sanglante et la plus meurtrière.

Pendant tous ces mouvemens sur la rive droite de la Loire, une partie des forces de la Vendée étoit restée sur la rive gauche de ce fleuve, cantonnée dans les villages et dans les bois qui avoisinent les marais de Machecoul. Ils y furent attaqués à diverses reprises, et furent détruits en partie, après plusieurs échecs. Le reste se retira dans des marais et dans l'île de Noirmoutiers, dont Charette s'empara.

Le siége de Lyon fut d'abord conduit par Kellermann, successivement par le député national Dubois-de-Crancé. Le premier, sur quelque mouvement dans l'armée du Mont-Blanc, fut obligé de retourner en Savoie, pour repousser l'ennemi, qui avoit déjà forcé quelques passages des Alpes. Il fut destitué et rappelé par la convention. Le second crut pouvoir réduire Lyon par la famine, et fit toutes ses dispositions en conséquence; mais pressé par ses collègues Couthon et Collot-d'Herbois, qui y avoient amené un gros renfort des départemens voisins, on fit attaquer quelques redoutes, qui ac-

célérèrent la reddition. Je laisse à d'autres plumes à décrire les horribles exécutions qui suivirent le décret par lequel l'anéantissement de Lyon fut prononcé, et la conservation de ce qui resta des malheureux habitans de cette ville, sous le nom de Commune-Affranchie. Les troupes qui avoient le plus contribué à la soumettre, furent dirigées sur-le-champ pour se réunir à l'armée qui bloquoit Toulon.

Cette ville étoit resserrée de près par une armée aux ordres du général Dugommier. Elle étoit fortifiée avec beaucoup d'art; mais la flotte angloise stationnée dans la rade, n'y pouvoit être en sûreté sans se mettre sous la protection de quelques ouvrages que l'ennemi fit construire à la pointe de l'Aiguillette. Après avoir tenté quelques attaques du côté du fort Faron, où le jeune Bonaparte commença sa réputation, après avoir pris, dans une sortie, le général anglois Ohera, établi des batteries formidables de bombes et de boulets rouges, le général Dugommier fit, dans la même nuit, une attaque environnante. La majeure partie de ses forces se porta sur le fort que les Anglois avoient nommé le Petit-Gibraltar, qu'il emporta. La flotte angloise ne tarda pas à faire sa retraite dans la plus grande confusion, en enclouant les canons de la place, mettant le feu aux vaisseaux et aux magasins françois. Ils emmenèrent, à bord de leur flotte,

une grande partie des habitans, et laissèrent, dans cette place, les galériens qui se déchaînèrent et s'occupèrent à éteindre l'incendie. On sauva quinze vaisseaux et la plus grande partie des magasins. Les Anglois en emmenèrent trois, et en brûlèrent neuf. Cette reddition fut suivie, comme à Lyon, de terribles exécutions. A peine cette armée se fut-elle reposée de toutes ses fatigues, qu'elle reçut l'ordre de marcher au secours de l'armée des Pyrénées-Orientales, où les Espagnols venoient d'obtenir quelques succès.

Les deux armées s'étoient maintenues dans les Pyrénées pendant la campagne, avec des événemens dont les succès furent balancés, qui occasionnèrent la destitution de plusieurs généraux. D'Aouste, qui commandoit à Perpignan, s'y distingua dans quelques actions. Il avoit été mon aide-de-camp: peu d'expérience, mais une grande valeur, la tête sage et bien organisée, le caractérisoient. Quelques succès avoient inspiré aux soldats une grande confiance en lui. Ricardos, général espagnol, renforcé de nouvelles troupes, attaqua de nouveau cette frontière vers le milieu de décembre, il y employa, entr'autres armes, la corruption. Le commandant du fort Saint-Alme lui livra cette place, Collioure suivit cette défection, le port Vendre et Villelongue furent abandonnés à l'ennemi, après la retraite que d'Aouste fit sur Perpi-

gnan. Ce malheureux jeune homme périt aussi de la mort commune aux autres généraux.

Dugommier, à son arrivée avec l'armée victorieuse de Toulon, obtint, dans plusieurs combats, les succès les plus brillans; mais il périt dans sa dernière bataille, regretté de toute son armée, en laissant au général Pérignon le soin de fixer la victoire, au milieu du territoire ennemi, après avoir détruit l'armée espagnole, qui lui étoit opposée.

Après avoir passé en revue toutes les armées de nos frontières et de l'intérieur, je voudrois pouvoir donner des détails circonstanciés de l'Amérique; mais toutes les dépêches de mon fils ayant été interceptées par les Anglois, on ne put avoir de nouvelles de la Martinique et des îles du Vent, que par des lettres de commerce de la Guadeloupe, arrivées par le capitaine La Crosse, commandant de la seule frégate qui stationnât dans ces parages, et par un député de la Martinique, qui s'accordèrent tous à donner, à la conduite du gouverneur-général, tous les éloges qu'elle méritoit. A peine avoit-il eu le temps d'asseoir son autorité dans cette colonie contre les ennemis de l'intérieur, de faire quelques préparatifs contre ceux de l'extérieur, qu'il fut attaqué vivement par les uns et par les autres. Le traître Behague, avec les trois vaisseaux qui l'avoient accompagné dans sa désertion, s'étoit réuni à l'es-

cadre angloise commandée par l'amiral Gardner, et se présenta devant la Martinique, pour y exciter tous les gens de son parti. Ils se mirent en mouvement; il paroît qu'ils facilitèrent le débarquement de Behague et des Anglois à la case des navires. Mon fils, à la tête d'un corps de troupes qui lui étoit resté fidèle, jeta des patrouilles dans l'île pour avoir des nouvelles de leur marche; le feu de ses patrouilles trompa les colonnes ennemies qui firent feu l'une sur l'autre; mon fils profita de leur désordre pour charger avec sa cavalerie, sabrer tout ce qui tomba sous ses coups, et les força de se rembarquer avec la plus grande précipitation. Ils se présentèrent ensuite devant la Guadeloupe et Sainte-Lucie, où ils n'osèrent rien entreprendre.

La convention, qui avoit paru se réunir pour détruire le parti de la Gironde, ne tarda pas à se diviser en plusieurs factions qui se firent la guerre la plus sanglante. Celle de Roberspierre, surtout, fit couler le sang par les formes les plus atroces dans tous les départemens de la république. La reine fut une de ses premières victimes; le duc d'Orléans l'avoit précédé; les ci-devant ducs du Châtelet et de Biron les suivirent de près sur l'échafaud. Enfin Roberspierre se retournant contre tous ceux qui, dans le sein de la convention ou de la commune de Paris, pouvoient lui résister, Ronsin, Vincent, chefs de l'armée révolutionnaire, Hébert et Chau-

mette, procureur de la commune, Anacharsis Clootz, Gobet, évêque de Paris, l'ex-capucin Chabot, Lacroix, Héraut de Séchelles, Danton, le fameux orateur du club des Cordeliers, et plusieurs autres députés de la convention, furent attaqués successivement par Roberspierre, avec une hypocrisie et une scélératesse dont il y a peu d'exemples; il les dénonçoit aux jacobins, dont il étoit l'idole, comme les prédicateurs de l'athéisme, et les accusoit de tout le sang des patriotes qui avoit été versé dans les différens départemens. Dès que le premier éclair étoit parti, allumé par lui dans les séances de cette société, la foudre ne tardoit pas à les atteindre dans le milieu de la convention. Les formes du tribunal révolutionnaire, qu'il dirigeoit, ne donnoient pas aux accusés le temps de se défendre, et, après deux ou trois séances, ils étoient jugés, condamnés et exécutés.

Roberspierre se déclara alors l'ennemi des athées, mais l'apôtre du déisme. Il fit, dans une fête solennelle, reconnoître, par le peuple françois, l'Être Suprême, et le dogme de l'immortalité de l'âme. Toutes ces fêtes ne furent instituées par lui que pour être les échelons de son crédit et de sa puissance, qui devinrent extrêmes aux jacobins, dans la commune de Paris, et jusqu'au milieu de la convention. Mais au moment où il s'élevoit à la dictature, il fut entouré lui-même de toutes les terreurs

dont il avoit couvert la république ; il devint farouche, barbare, lâche, sanguinaire, enveloppé de tous les vices de la tyrannie, sans avoir d'autres talens qu'une éloquence plus verbeuse que facile, et tous les dehors de l'hypocrisie la plus scélérate, qui ne tarda pas à se démasquer. Il trouva les formes du tribunal révolutionnaire beaucoup trop lentes ; il redoubla toutes les exécutions et toutes les barbaries ; il fit passer, par l'autorité la plus tyrannique, cette loi du 22 prairial, qui privoit les accusés de défenseurs officieux, et qui déclaroit la preuve morale comme suffisante en matière criminelle, sans avoir besoin de témoins. Il réforma une partie des juges et des jurés du tribunal révolutionnaire, et le recomposa de gens de tous états qui lui étoient dévoués. On fit, dans le cours de cet hiver, une foule d'arrestations de presque tous les ci-devant nobles, prêtres, gens de loi, fermiers, cultivateurs, et de pauvres sans-culottes, dans le terme le plus littéral, qui furent, pour la plupart, le produit des haines individuelles, et des passions particulières de tout le parti de Roberspierre, répandu tant à Paris que dans les départemens où il avoit envoyé un grand nombre d'agens qui étoient à sa disposition.

Je me trouvois alors à la première loge de toutes ces tragédies : en vertu d'un ordre du comité de sûreté générale, daté du 16 pluviose, je fus arrêté vers le 15 germinal, par des commissaires dudit

comité, qui vinrent me prendre et me traduire à la Conciergerie, pour y être jugé par le tribunal révolutionnaire, sans autre motif que l'énoncé de mes qualités de ci-devant maréchal de France, commandant-général des armées du Nord, ci-devant collègue de La Fayette et de Luckner. J'arrivai à la Conciergerie le lendemain de l'exécution de tous les membres de la chambre des vacations du parlement de Paris. Malesherbes, sa fille et sa petite-fille, Brienne et les quatre Lomenil, ses neveux, y arrivèrent en même temps que moi. Le concierge et ses guichetiers nous reçurent comme des bourreaux; après m'avoir fouillé comme un homme qui n'a plus qu'un instant à vivre, en voyant mes infirmités et mes blessures, ils m'alloient jeter dans le préau, n'ayant, disoient-ils, plus de place dans les chambres; d'honnêtes militaires, tant de l'ancien que du nouveau régime, me réclamèrent avec empressement; ils eurent l'honnêteté de me céder le meilleur coin de leur chambre.

A peine fus-je descendu dans ces horribles tombeaux, que Malesherbes, me prenant par le milieu du corps, me cria: Eh! bon Dieu, monsieur le maréchal, qu'est-ce que vous faites ici? Et vous, lui dis-je, qui vous y amène? De l'argent, me répliqua-t-il, que l'on dit que j'ai reçu des Anglois pour défendre Capet; j'ai mon acte d'accusation, et je monterai demain au tribunal. Ce qui comble ma

douleur, est d'avoir ma fille, mon petit-gendre et ma petite-fille, qui ont été arrêtés à Malesherbes avec moi, et qui m'accompagnent au tribunal. Les autres rencontres que je fis dans le corridor, étoient la collection la plus discordante des gens célèbres dans les partis les plus opposés. Chapellier sortit de sa chambre, et vint à moi, accompagné de Thouret, avec leur acte d'accusation à la main : ils avoient été députés de l'assemblée constituante, et opinoient dans le côté gauche. En me retournant, j'aperçus Desprémenil qui vint m'aborder ; c'étoit un des champions du côté droit de cette même assemblée ; enfin, regardant par les fenêtres, je vis arriver, dans la cour des femmes, les ci-devant duchesses de Grammont, du Châtelet, et plusieurs autres. On les réunit toutes pour monter le lendemain au tribunal, dans la même séance ; ils furent jugés, condamnés, dans une demi-heure, et repassèrent pour aller à l'exécution. Malesherbes avoit préparé un discours qu'il ne lui fut pas permis de prononcer. Il étoit venu encore le matin m'embrasser, avant de monter au tribunal, et, mettant le pied sur l'escalier, il fit un faux pas : Ceci, me dit-il, est d'un bien mauvais augure. Ils conservèrent tous un courage et un sang-froid dignes des anciens Romains.

Pendant toute la journée, les prisonniers de la Conciergerie mangeoient, buvoient, et chantoient

toute la soirée, à gorge déployée, des chansons et des romances, que quelques-uns avoient faites avant d'aller au supplice. J'en ai distingué une que je place ici, pour faire reposer un moment mon lecteur, fatigué du récit de toutes ces horreurs. Le courage s'électrisoit, les femmes n'étoient pas les dernières à en donner l'exemple. Une mère et quatre de ses filles, arrêtées dans la ville de Verdun, furent les premières à donner des preuves de ce courage héroïque. Le citoyen Montjourdan composa et chanta, la nuit d'avant son exécution, cette romance : elle devint l'hymne favorite de tous les prisonniers.

L'heure avance où je vais mourir,
L'heure sonne, la mort m'appelle ;
Je n'ai point de lâche désir,
Je ne fuirai point devant elle :
Je meurs plein de foi, plein d'honneur ;
Mais je laisse ma douce amie
Dans le veuvage et la douleur,
Ah ! je dois regretter la vie.

Demain mes yeux inanimés
Ne s'ouvriront plus sur tes charmes,
Tes beaux yeux, à l'amour fermés,
Demain seront noyés de larmes ;
Le froid glacera cette main
Qui m'unit à ma douce amie,
Je ne vivrai plus sur ton sein,
Ah ! je dois regretter la vie.

Si j'ai, dix ans, fait ton bonheur,
Garde de briser mon ouvrage,
Donne un moment à la douleur,
Donne à la raison ton bel âge;
Qu'un aimable époux, à son tour,
Vienne rendre, à ma douce amie,
Des jours de paix, des nuits d'amour,
Ah! je ne regrette plus la vie.

Je revolerai près de toi,
Des lieux où la vertu sommeille,
Je ferai marcher avec moi
Un songe heureux qui te réveille;
Je reverrai la volupté
Ramener, à ma douce amie,
L'amour aux bras de la beauté,
Ah! je ne regrette plus la vie.

Si le coup qu'on frappe demain,
N'écrase pas mon triste père,
Si l'âge, l'ennui, le chagrin,
N'enlèvent pas ma tendre mère,
Ne les fuis pas dans la douleur,
Reste à leur sort toujours unie;
Qu'ils me retrouvent dans ton cœur,
Ils aimeront encore la vie.

Je vous ai quittés pour jamais;
Adieu, plaisirs, joyeuse vie,
Propos libertins, et vins frais,
Qu'avec quelque peine j'oublie;
Mais j'ai mon passe-port, demain
Je prends la voiture publique,
Et vais porter mon front serein
Sous la faux de la république.

Mes chers et tristes compagnons,
Ne pleurez point mon infortune,
C'est, dans le siècle où nous vivons,
Une misère trop commune;
Dans vos gaîtés, dans vos ébats,
Buvant, criant, faisant tempête,
Mes amis, ne m'avez-vous pas
Fait quelquefois perdre la tête?

Quand au milieu de tout Paris,
Par un ordre de la patrie,
On me roule au travers les cris
D'une multitude étourdie,
Qui croit que de la liberté
Ma mort assure la conquête;
Qu'est-ce autre chose, en vérité,
Que d'aller perdre encor la tête?

J'obtins un chirurgien le troisième jour, pour visiter toutes mes blessures; il fit signer un ordre pour m'envoyer à l'hospice de l'évêché. Les cinq commis, y compris Brienne l'ex-ministre, le jeune Montmorin, sa mère, sa sœur, deux Sérilly, leurs femmes et domestique furent compris dans le même ordre. On nous y donna deux chambres, et nous fîmes une table avec Choiseul, La Baume et quelques autres, que nous y trouvâmes établis avant nous. Les besoins physiques y étoient assez bien remplis; nous y respirions un air plus sain; mais ce moment de repos fut bientôt horriblement troublé. Quinze jours après notre arrivée, les huis-

siers du tribunal apportèrent à cette chambre où nous étions treize, douze actes d'accusation, qui équivaloient à douze billets d'enterrement, pour accompagner madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, au tribunal pour le lendemain matin. J'étois appuyé sur ma canne à attendre le mien, lorsque le premier huissier, accompagné du chirurgien de l'hospice, me cria : *Tu n'as donc pas entendu, maréchal, ce que j'ai dit en entrant? il n'y a rien pour toi. Je suis sourd,* lui répliquai-je; *mais tu peux bien le répéter deux fois.* Je rentrai dans mon réduit, et je passai la nuit, avec eux tous, à examiner leurs actes d'accusation, à leur donner les conseils que mon amitié pour Brienne et la situation de tous ces malheureux pouvoient me dicter. A huit heures du matin ils vinrent encore m'embrasser; ils me firent leurs derniers adieux, avec un courage qui les accompagna, ainsi que la vertueuse princesse Élisabeth, jusqu'à leur dernier moment.

Je restai dans cette chambre avec les deux Lecouteux, qui trouvèrent le moyen de se faire rayer de cette liste funèbre, et quelques autres de la chambre voisine qui vinrent s'y réunir. Deux jours après l'exécution de mes malheureux compagnons, je fus appelé pour être interrogé, après trois semaines d'arrestation : on avoit affiché dans tous les journaux de la Conciergerie, ma descente dans

ces cachots, sous le titre du dernier maréchal de France de la promotion du dernier tyran : apparemment que les faux témoins étoient employés ailleurs. Quoi qu'il en soit, de Liége, juge du tribunal, n'ayant pas d'autre pièce que mon acte d'arrestation envoyé par le comité de sûreté générale, me dit : Je n'ai rien de particulier, ni aucune pièce envoyée contre toi. Il ordonna à son greffier de me faire les questions générales.

Le juge Liége termina son interrogatoire en me parlant de ma lettre au président de l'assemblée nationale, lors de ma démission; qu'il se la rappeloit fort bien comme ayant été alors fort applaudie.

Je lui demandai si je serois bientôt jugé, et si je recevrois mon acte d'accusation le lendemain, comme cela se pratiquoit alors assez constamment. Il me répondit que tous les prévenus n'étoient pas condamnés, et que je pouvois me retirer. Il répéta quelques jours après au chirurgien de l'hospice, qu'il n'avoit pas une ligne d'écriture contre moi, et qu'il ne concevoit pas les motifs de mon arrestation.

Cependant tous les défenseurs officieux s'accordoient à mander à tous les détenus de prendre patience, et de bien se garder de presser les jugemens; que tous ceux qui ne s'étoient pas conformés à cet avis en avoient été les victimes, et qu'on les engloboit dans des conspirations de prisons, ou

qu'ils étoient condamnés, sur des dépositions de témoins subornés, sans être entendus.

Nous passâmes plus de trois mois dans cette attente horrible; les listes de proscription, pour chaque décade, se quadruplèrent. Un assassinat prémédité de Collot-D'Herbois, une prétendue menace d'une fille à Robespierre, furent le prétexte pour donner carrière à toutes ces barbaries. Robespierre et Couthon eurent l'impudeur de proposer la loi sanguinaire du 22 prairial, et la firent décréter. Tout défenseur fut interdit, et ceux qui s'étoient distingués dans cet état furent incarcérés. On rendit un décret portant défense de faire aucun quartier aux prisonniers anglois ou à la solde de cette nation. Pour une plus prompte expédition on avoit traduit au tribunal des compagnies toutes entières; celles des chambres de vacations des parlemens de Paris et de Toulouse y avoient été condamnées en masse pour des protestations. La compagnie des fermiers-généraux fut proscrite pour avoir, entr'autres griefs prétendus, mis de l'eau dans le tabac. Le célèbre Lavoisier périt avec eux. Des particuliers furent décapités pour avoir semé des prairies artificielles dans des terres à blé. Le vice-amiral Destaing, l'ex-ministre Latour-Dupin, la ci-devant duchesse de Lausun, l'honneur et la vertu personnifiées; tant d'autres femmes de tout rang et de tout âge tombèrent sous la

hache de ces barbares. On voulut traduire, dans une même séance, une prétendue conspiration dans la prison du Luxembourg, de cent soixante accusés; dans le nombre desquels furent englobés le ci-devant maréchal de Mouchy, sa femme et la maréchale de Noailles; le ci-devant comte de Thiars, le prince de Broglie, et Arthur Dillon. Ce ne fut que par grâce spéciale que le tribunal obtint de la diviser en trois classes. On dénonça des conspirations au Port-Libre, à Saint-Lazare, aux Carmes, au Plessis, et dans presque toutes les prisons de Paris. Enfin les tyrans, triumvirs et leurs adhérens, irrités par les terreurs dont ils craignoient la réaction, ou du moins par l'indignation publique dont ils commençoient à apercevoir quelques indices, redoublèrent de supplices et d'horreurs. A cinq heures après midi, nous voyions tous les jours arriver les huissiers qui venoient, parmi nous, décimer leurs victimes.

Enfin le pistolet de Robespierre commença à faire long feu dans sa dénonciation aux jacobins contre Tallien, Fréron, et quelques autres membres de la convention. Il n'osa pas les poursuivre à la convention. Ils s'étoient réunis pour leur défense commune, et ne tardèrent pas à projeter un plan d'attaque. La division s'introduisit dans les deux fameux comités. Robespierre, plus maître du comité de salut public, où la majorité avoit tou-

jours été à ses ordres, voulut subordonner à celui-ci le comité de sûreté générale, en ne lui laissant que les ordres d'arrestation à expédier; mais réservant au comité de salut public l'élargissement des détenus. Ce nouvel essai des forces de Robespierre ne lui réussit pas. Le comité de sûreté générale et partie de celui de salut public s'intriguèrent avec les membres qu'il avoit proscrits. Robespierre et ses adhérens commencèrent à perdre la tête; ils firent bande à part, complotèrent avec Fleurieu, maire, et la commune de Paris; Henriot, commandant la garde nationale; Dumas, président, et partie des membres du tribunal révolutionnaire; enfin la grande majorité des jacobins dont ils disposoient. Il se crut assez fort, le 8 thermidor, pour débiter à la tribune de la convention, un discours très-alarmiste, mais très-plat d'ailleurs, ainsi que ceux de Couthon et de Saint-Just, ses adhérens. Non-seulement il manqua son objet; mais il eut lui-même à se défendre le lendemain contre un décret d'accusation que Billaud de Varennes, un de ses meilleurs amis jusqu'à ce moment, appuyé de Tallien, le poignard à la main avec toute l'intrépidité de Brutus, porta contre lui. Ils furent secondés par Barrère, Collot-d'Herbois et autres, ses anciens amis, et par une grande majorité dans la convention. Il fut décrété, arrêté et conduit au Luxembourg. Le concierge, prévenu ainsi que tous ceux

des prisons de Paris, par la commune, de ne recevoir aucun prisonnier sans des ordres émanés d'elle, le refusa. Il se fit conduire à la commune, qui s'étoit assemblée avec quelques membres des sections, pendant qu'Henriot, son état-major, et tous ses adhérens de la garde nationale couroient toutes les rues pour encourager les citoyens à venir entourer et défendre la commune. La convention ne s'endormit pas dans ces circonstances critiques; elle envoya plusieurs de ses membres, son décret à la main, détromper les sections. Plusieurs d'entr'elles avoient déjà envoyé des bataillons à l'hôtel-de-ville; elles en envoyèrent d'autres à la convention. La commune fut mise hors la loi, ainsi que le maire Fleurieu, les triumvirs et tous leurs partisans, qui ne restèrent les maîtres que de la cloche du tocsin, qui sonna jusqu'à deux heures du matin. Barras, Léonard Bourdon et quelques autres députés, firent respecter les décrets de la convention à l'hôtel-de-ville, et toute la garde nationale se réunit autour d'eux. Robespierre, après s'être blessé d'un coup de feu qu'il se tira maladroitement, et ses satellites, furent guillotinés dans la journée du lendemain. Ils furent conduits au supplice, aux cris redoublés de tous les assistans; et cette idole du peuple y fut accompagnée de toutes les imprécations de ce même peuple en fureur, d'autant plus irrité que, pour prix de sa faveur

qu'il avoit usurpée si long-temps, il n'y avoit guère une famille dans Paris, et sur toute la surface de la république, qui n'eût eu quelqu'un de ses membres supplicié sous sa tyrannie.

La décade qui se préparoit tomboit particulièrement sur les vieillards. Elle formoit, dit-on, une liste de cinq cent cinquante, dont plusieurs sourds, aveugles et paralytiques, qui devoient figurer sur les bancs du tribunal révolutionnaire. Nous vîmes arriver à l'hospice plusieurs octogénaires, avec leurs actes d'accusation signés Fouquet de Thinville. Le ci-devant président Angran, muni de ce billet d'enterrement, étoit de ce nombre. Il étoit prisonnier à Piquepuces depuis plus de dix mois; il vint à moi dès qu'il fut entré dans l'hospice; il alloit suivre le sort de son malheureux frère, le lieutenant-civil, qui avoit été décapité un mois avant. J'appris le lendemain matin que Fouquet de Thinville étoit arrêté; je courus vite à son lit lui en porter la nouvelle. Eh bien! me dit-il en souriant, le billet que j'ai dans ma poche n'a donc plus de valeur. Ceci rappelle le trait de son pauvre frère qui, après sa condamnation, disputoit avec ses guichetiers, pour garder cinquante livres dans sa poche, qu'il étoit permis aux prisonniers de conserver. Le ci-devant président du grand-conseil, Nicolaï, lui dit: Mais vous ne songez pas que dans une heure nous n'en aurons plus besoin? Vous

avez raison, lui répliqua-t-il; je n'y pensois pas. C'est ce même magistrat qui répondit à l'accusateur public, qui lui demandoit s'il n'avoit pas eu connoissance de la loi qui défendoit d'envoyer de l'argent aux émigrés : La nature en a placé une au fond de mon cœur, qui me défend de laisser mes enfans mourir de faim et de misère dans quelque lieu qu'ils se soient retirés. Ce sont cependant des hommes de ce caractère et de cette antique simplicité que l'on massacroit comme des conspirateurs!

La chance ne tarda pas à tourner; le tribunal révolutionnaire fut recomposé par appel nominal de la convention. On y vit rentrer plusieurs juges et jurés qui en avoient été chassés par Robespierre. On fit sortir une foule de prisonniers, surtout une quantité de sans-culottes, d'artisans et d'agriculteurs, détenus la plupart sans savoir pourquoi : ce qui ne donnoit pas peu de peine à Julien de Carentan, fameux brouillon de la révolution; mais qui avoit le cœur bon, connoissoit bien les formes et les décrets, que nous encouragions tous les matins à dresser les pétitions de ces malheureux. Ils furent remplacés, dans les prisons, par les scélérats et buveurs de sang de tous les pays.

Quelque fâcheuse que fût cette nouvelle société, je prenois patience en attendant que le tour des ci-devant nobles patriotes et innocens fût arrivé, lorsque le nouveau président et l'accusateur public

vinrent faire une visite générale à l'hospice. Il me demanda quelles démarches je faisois pour obtenir un jugement; il m'ajouta qu'ayant été traduit à la Conciergerie, il croyoit plus sûr, pour moi, d'en sortir, après un jugement bien contradictoirement rendu, que sur un simple ordre du comité de sûreté générale. Je pensois de même, et je ne balançai pas à lui remettre une pétition qui accompagnoit le mémoire ci-joint.

« Citoyens, lorsque le corps brisé par les infirmités, » criblé de blessures, je fus forcé, par ma santé, » de donner ma démission du commandement de » l'armée du Nord; lorsqu'après deux campagnes » sur la défensive, j'avois fait respecter cette fron- » tière à l'armée autrichienne, double de celle que » j'y commandois; lorsque, d'après cette expérien- » ce, je m'opposois si constamment dans le conseil » exécutif et dans l'assemblée nationale, au parti » qui vouloit déclarer la guerre à l'Europe entière, » et porter l'offensive jusqu'à l'extrémité de cette » partie du monde, vous n'ignorez pas, citoyens, » avec quelle perfidie je fus trompé par les minis- » tres; avec quelle fausseté, en m'expédiant un » ordre pour un plan de guerre sage, discuté et » convenu, on fit partir, deux jours après, un se- » cond plan pour la pointe la plus absurde, et » l'invasion du Brabant, sans forces ni moyens, » sous la supposition la plus extravagante, par la-

» quelle ils s'étoient flattés que les citoyens et mê-
» me les militaires de cette frontière viendroient se
» joindre à nous, avec l'ordre le plus absolu de
» mettre le nouveau plan à exécution, quatre jours
» après l'avoir reçu.

» Tout le monde sait avec quelle diligence je
» délivrai, aux généraux désignés, toutes les trou-
» pes qui m'étoient ordonnées ; que, par les mêmes
» ordres, il m'étoit prescrit de rester à Valencien-
» nes à rassembler une réserve pour soutenir ces
» pointes. Les malheurs qui arrivèrent à Biron,
» dès le second jour de sa marche sur Mons, sont
» connus de tout le monde, ainsi que la sortie que
» je fis de Valenciennes, au premier bruit de sa dé-
» route, à la tête du peu de troupes qui m'étoient
» restées, avec lesquelles, me portant en échelons
» jusqu'à une lieue de Quievrain, je protégeai sa
» retraite à Valenciennes. Ce mouvement fut fait
» avec la plus grande rapidité, et préserva le corps
» de Biron d'une perte et d'une déroute absolues.

» Vous devez vous rappeler, citoyens, ma lettre
» au roi, pour lui envoyer ma démission ; le rapport
» insidieux et falsifié de Dumourier à l'assemblée ;
» toutes les calomnies atroces qui furent débitées
» dans les papiers à sa disposition et dans ceux de
» la faction qui le soutenoit ; avec quelle vérité je
» terrassai toutes ces infamies par ma lettre au pré-
» sident de l'assemblée nationale : elle fut applau-

» die, et imprimée dans tous les papiers; c'est à » elle que je vous renvoie, pour ne pas vous en- » nuyer de tous ces détails.

» Je remis au général Luckner le commande- » ment de cette frontière formidable, et tous les ren- » seignemens que j'aurois pu donner à mon propre » frère. Nous fûmes ensemble repousser l'ennemi, » qui venoit de s'emparer de Blavay. Enfin, forcé » par mes infirmités, après être resté un mois ma- » lade à Paris, j'en partis à la fin de juin 1792, pour » me retirer dans le lieu de ma naissance, avec l'a- » grément du ministre de la guerre, à qui je décla- » rai ma résidence; et que, s'il m'étoit accordé une » pension de retraite, je la remettois d'avance à la » trésorerie nationale pour le soulagement des pau- » vres soldats pendant toute la durée d'une guerre » qui avoit été déclarée contre mon opinion.

» Citoyens, je n'ai jamais été intrigant ni ambi- » tieux; je n'ai jamais couru les affaires, elles sont » toutes venues me chercher. C'est sur le chemin » de Rochambeau que je reçus le courrier qui me » donnoit le commandement de l'armée d'Amé- » rique; j'y ai fait quatre campagnes l'ami et le » collègue de Washington : tout le monde en con- » noît les résultats. J'étois encore à Rochambeau, » citoyens, après une première attaque d'hydropi- » sie, lorsque le courrier m'apporta l'ordre pour » commander l'armée du Nord, qui s'étendoit

» dans vingt-deux départemens, et que je fis beau-
» coup réduire.

» Après avoir mis la frontière du Nord en état,
» fait rétablir Dunkerque, ci-devant rasé, et cons-
» truit le camp retranché de Maubeuge, je fus rap-
» pelé à Paris pour y être consulté. Je m'y trou-
» vai à l'époque de l'évasion de Louis XVI à Va-
» rennes. L'assemblée constituante me proclama
» commandant-général de toutes les frontières, et
» m'envoya quatre députés pour me chercher. Je
» refusai une responsabilité aussi étendue ; je me
» chargeai seulement de continuer à défendre
» celle du Nord et celle des Ardennes contre tous
» les efforts que pourroient y faire les cinquante
» mille Autrichiens qui la menaçoient.

» A la fin de cette année, je fus fait maréchal
» de France sans l'avoir demandé. Je fus mandé à
» Paris, où je ne cessai de tonner, contre la fu-
» reur dominante d'une guerre où nous n'avions
» rien de préparé jusqu'au moment de ma démis-
» sion.

» Jugez vous-mêmes, citoyens, si l'extrait de
» cette vie est celle d'un ambitieux, d'un intri-
» gant, ou celle d'un patriote loyal et zélé, qui n'a
» jamais varié dans les services qu'il a rendus à sa
» patrie pendant vingt-cinq ans, dans les deux
» hémisphères ».

L'accusateur public et le président du tribunal

révolutionnaire me promirent de me faire juger dans le cours de la décade. Elle se passa sans qu'il y fût question de mon affaire, et j'appris que toutes celles des ci-devant nobles avoient été ajournées indéfiniment. Je trouvois juste que les pauvres et tous les malheureux opprimés, dont les familles souffroient le plus de la longueur de leurs détentions, fussent expédiés les premiers, et j'y contribuois de tout mon pouvoir, en les aidant à former leurs pétitions; mais cet ajournement indéfini des ci-devant nobles me choqua, et j'écrivis au président ce billet :

« Voici la décade encore passée sans que tu aies » pu réaliser l'espérance que tu m'avois donnée. » Je ne doute pas, citoyen président, que tu n'aies » été surchargé d'affaires : car je ne peux pas croire » que, sous le règne de l'égalité, un ci-devant no- » ble n'ait que le droit de marcher le premier à » l'échafaud, et ne puisse être que le dernier à » justifier son innocence, et le patriotisme le plus » cruellement opprimé. Ce ne sont pas là les prin- » cipes que j'ai reçus de Washington, mon collè- » gue et mon ami, pendant la guerre que j'ai » faite avec lui pour la liberté de l'Amérique ».

Cette lettre fit son effet : le président la communiqua à ses collègues; mon affaire fut rapportée le 19 vendémiaire au conseil des juges du tribunal assemblé. Ils ne trouvèrent aucun motif d'accusa-

tion; mais sur la réflexion d'un des juges qui opina de demander au comité de sûreté générale s'il n'avoit point d'autres causes de mon arrestation, le jugement définitif fut encore retardé de quinze jours. La première réponse ayant été faite par des commis, les juges exigèrent la déclaration de tous les membres de ce comité, qui portoit qu'il n'y avoit aucun motif, ni aucune trace de délit contre-révolutionnaire. Cette pièce étant arrivée, mon jugement contradictoire et définitif fut enfin rendu à l'unanimité de tous les juges, avec ordre à l'accusateur public de le faire imprimer et afficher dans toute l'étendue de la république; et je sortis de la Conciergerie le 6 brumaire, après neuf mois d'arrestation. Foulon d'Écotais, ci-devant intendant de la Martinique, qui avoit été arrêté dans le département du Loir et Cher en même temps que moi, fut absous, et par le même jugement recouvra sa liberté.

Qui pourroit croire qu'au milieu de tous les massacres de la Conciergerie et des autres prisons de Paris, on ait pu outrer ces mesures atroces à Nantes, à Angers, dans la Vendée, à Lyon, à Arras, et dans tant d'autres malheureuses villes de la république, où les exécutions qui s'y faisoient étoient accompagnées de tous les raffinemens de la barbarie? Mais n'anticipons pas sur l'examen de toutes ces horreurs, qui est à l'ordre du jour pour

en faire justice, et tournons nos regards sur la plus superbe campagne que la France ait faite jusqu'ici par terre sur toutes ses frontières; tandis que par principes ou peut-être par haine particulière contre mon fils, Roberspierre, par le refus absolu de toute espèce de secours, abandonnoit depuis deux ans nos colonies aux coups redoublés de l'Angleterre, et à une guerre civile qui dévoroit leur intérieur.

Sur les frontières du Brabant, l'ennemi maître de Valenciennes, de Condé, du Quesnoy, débuta par assiéger et prendre Landrecie. L'empereur vint à son armée avec de beaux plans d'attaque, qui lui avoient été présentés par le général Mack. Ils furent déjoués par les manœuvres des généraux françois, après quelques revers qu'ils essuyèrent au commencement de la campagne. Ce fut pendant le siége de Landrecie, que l'on prit enfin le seul parti raisonnable, pour se porter offensivement sur les flancs de l'ennemi, et profiter de la grande supériorité des forces, sans se commettre à des batailles hasardées, dans des plaines où la cavalerie autrichienne et leur armée tacticienne avoient de grands avantages sur les armées françoises, composées de nouvelles levées. C'étoit le plan que j'avois laissé à mes successeurs lors de ma dernière conférence avec eux à Valenciennes, pour l'époque où leurs armées seroient en état d'agir offen-

sivement. On suivit enfin les principes qu'avoit tant de fois donnés le maréchal de Saxe, de faire toujours combattre les François postés, ou de réduire les batailles, dans ces pays ouverts, à des attaques de postes. On fit déboucher l'armée des Ardennes, renforcée d'une partie de celle de la Moselle, par Arlon, Bouillon, Saint-Hubert. Cette armée, aux ordres de Jourdan, passa la Meuse à Dinant, et marchant par le pays montueux et boisé qui est entre Sambre et Meuse, alla s'attacher au siége de Charleroi, où elle prit, après quelques succès disputés, une bonne position. Le camp retranché de Maubeuge facilita toutes ses opérations, l'arrivée de son artillerie de siége et de tous ses convois. Pendant le même temps, l'armée du Nord, aux ordres de Pichegru, s'avançoit entre la Lis et la mer, par un pays coupé de canaux. Après plusieurs combats, parmi lesquels on distingua celui de Turcoin qui fut décisif, il s'empara successivement de Menin, Courtrai et Ypres. Dans cette position, l'armée de Jourdan menaçoit Namur et Bruxelles, et celle de Pichegru menaçoit également Gand et toute la Flandre maritime. Cobourg, avec son armée, ne pouvoit plus faire un pas en avant : il étoit à Landrecie dans la position d'un homme qui, dans un chemin libre, a sa jambe levée pour marcher droit devant lui; mais qui est retenu par les deux bouts de ses bras. Il prit

le seul parti qui lui restât : celui de rassembler toutes ses forces, de laisser des garnisons dans les quatre places qu'il avoit conquises, et d'aller combattre l'armée de Jourdan, au siége de Charleroi. Ce dernier, après la prise de cette place, avoit pris une position demi-circulaire, qui s'étendoit jusqu'à l'entrée de la plaine de Fleurus, dont il avoit retranché le débouché. Cobourg attaqua les ailes de l'armée françoise, les força de se recourber et de rentrer dans les retranchemens qu'elles avoient occupés pendant le siége. Elles y soutinrent, dans cette célèbre journée, différentes attaques, où l'ennemi épuisa, sans succès, toutes ses forces. Jourdan fit enfin sortir sa cavalerie et son artillerie légère, qui déterminèrent la fuite et la déroute de l'armée ennemie. Elle se retira partie sur Mons, partie dans Namur et Bruxelles. On assure qu'un adjudant-général, monté dans un balon, aperçut le commencement de la déroute de cette armée, et que le signal qu'il en donna au général Jourdan, le détermina à la dernière charge décisive qu'il fit faire à sa cavalerie. Pendant le même temps, l'armée du Nord s'étoit emparée d'Ostende et de Nieuport, et commençoit à serrer Gand de très-près.

L'armée ennemie étant ainsi disloquée, ne tarda pas à évacuer Mons et Tournai, à se retirer sur Bruxelles, et sucessivement sur Louvain, Liége,

et Mastricht. L'armée angloise, aux ordres du duc d'Yorck, abandonna toute la Flandre maritime, et se retira par Malines et Anvers sur Berg-op-Zoom et Breda. Toutes les places du Brabant se rendirent aux approches des armées françoises, et la bataille de Fleurus fut suivie des plus grands succès: l'empereur reprit la route de Vienne.

Une partie de l'armée du Nord, qui étoit restée postée dans le camp de César, pour couvrir Cambrai, se réunit à celle qui couvroit Guise, et vint successivement, aux ordres de Schérer, investir et reprendre Landrecie, le Quesnoy, Valenciennes et Condé. Les deux grandes armées du Nord et de la Sambre se portèrent en avant d'Anvers d'une part, et d'Aix-la-Chapelle de l'autre; celle de Pichegru fit rendre toutes les places de la Flandre hollandoise qui sont en-deçà de l'embouchure de l'Escaut, et s'empara de Bois-le-Duc, de Venlo, de Nimègue; pendant que l'armée, aux ordres de Jourdan, prenoit Juliers, forçoit le passage de la Roër, entroit dans Cologne, et faisoit faire derrière elle le siége de Mastricht, qui se rendit au bout de douze jours de tranchée ouverte. Le général Marescot eut la direction de la plupart de ces siéges, et y servit à la tête du génie avec la plus grande distinction. La terreur s'étoit emparée de toutes les armées ennemies. Ce qui restoit de l'armée de la Moselle s'étant rassemblé, combina ses mouve-

mens avec l'armée du Rhin, reprit tout le pays de Deux-Ponts, le Palatinat, Trèves, et termina ses conquêtes par la prise de Coblentz et de Rhinfeld sur le Rhin. Les armées ennemies furent réduites à défendre la rive droite de ce fleuve, sur la frontière de l'Allemagne, et celle du Leck sur celle de Hollande. Il y a peu d'exemples d'une pareille irruption. Il y fut employé de grandes forces à la vérité; mais tous les mouvemens de ces différentes armées furent combinés avec beaucoup d'art, d'ensemble et d'habileté.

Les armées des Alpes et des Pyrénées eurent aussi divers succès, dont les plus marquans furent la reprise de Collioure et de Bellegrade, et deux irruptions sur le territoire espagnol. La France reprit non-seulement tout ce qui lui appartenoit, mais se trouva, à la fin de cette campagne, maîtresse, sur cette frontière, d'une grande partie du territoire ennemi.

Il n'en fut pas de même du côté de la Corse ni des colonies d'Amérique : le ministère anglois pouvoit y agir à coup sûr par la certitude que Robespierre ne vouloit pas les secourir. Pitt, dès le mois de janvier, vieux style, en annonçant au parlement d'Angleterre les malheurs de la fin de la campagne précédente, remonta toutes les espérances de la nation, sur les succès dont il les flattoit en Corse, et dans les colonies françoises, contre les-

quelles il avoit fait partir les armemens les plus formidables.

Les Anglois, ayant été repoussés l'année précédente, à la Martinique, par la fermeté et les bonnes dispositions de mon fils, firent partir d'Europe un armement triple du précédent, avec quatorze mille hommes de troupes réglées, non compris les émigrés de ces colonies, et le destinèrent à l'attaque des îles du Vent, avec d'autant plus de publicité, qu'ils étoient sûrs des dispositions de Robespierre. Celui-ci, dans ses accès de frénésie, crioit continuellement : Périssent les colonies! et leur refusoit toute espèce de secours.

La flotte ennemie parut à la vue de la Martinique, le 4 février 1794, vieux style ; l'armée de terre fit sa descente en trois points différens. Mon fils, obligé de partager ses forces, qui consistoient en six cents hommes, dont deux cents de troupes de ligne, ne tarda pas à être entouré de perfidies et de trahisons de beaucoup d'habitans blancs ou noirs, dont les uns se dispersèrent dans leurs habitations, où ils se soumirent aux Anglois; d'autres eurent l'air de vouloir se défendre, mais ne firent qu'une très-foible résistance. Les habitans de Saint-Pierre se distinguèrent par leur attachement pour la France, refusèrent toute capitulation, et la plupart aimèrent mieux s'expatrier que de trahir la fidélité qu'ils lui avoient vouée. Quelques bons pa-

triotes formèrent des compagnies, avec lesquelles mon fils, réduit à quatre cent cinquante hommes, fut forcé de s'enfermer dans ses forts par la supériorité de l'ennemi. Il n'y avoit pas, à cette époque, dans toutes les îles du Vent, de Sainte-Lucie, la Guadeloupe, de Marie-Galante, et de la Martinique, cinq cents hommes de troupes réglées, et, pour toute marine, une frégate aux ordres de La Crosse, qui fit voile pour la France. Mon fils se trouva réduit à soutenir un siége sans ingénieur pour conduire ses défenses, sans artilleur pour servir les batteries, sans troupes suffisantes pour garnir ses places, sans palissades dans les chemins couverts, sans mineurs pour faire jouer les mines, sans officiers d'état-major, avec peu d'officiers d'administration, enfin dénué de tous les moyens.

On débuta, le 14 février, par un complot pour l'assassiner. Le coup partoit de la main de deux scélérats qui le dirigeoient; deux hommes de couleur tentèrent de le mettre à exécution; ils furent arrêtés, l'un fut condamné, par la commission militaire, à être fusillé, et l'autre à garder prison jusqu'à l'arrivée des commissaires civils.

Pendant que mon fils avoit battu la campagne pour rallier son monde, et tâcher de s'opposer aux premières descentes des Anglois, ou du moins de retarder leur marche, les habitans des forts firent courir le bruit qu'il étoit prisonnier ou déserté; et

la municipalité nomma un conseil exécutif, qui soutenoit toutes les démarches les plus lâches, et appuyoit surtout toutes les demandes de capitulation. Heureusement que les deux cents hommes du régiment, ci-devant maréchal de Turenne, quelques gardes nationales, les canonniers des petits bâtimens qui étoient dans la rade, et quelques officiers, marquèrent au général la plus grande confiance, et le désir de s'illustrer par une défense vigoureuse. D'un autre côté, Bellegarde, à la tête d'un corps de chasseurs de la Martinique, après plusieurs actes de lâcheté, finit par trahir sa propre troupe, la mena à l'ennemi sous le prétexte de faire une sortie qui les raccommoderoit avec leur général, les livra aux Anglois, et passa, dans un de leurs vaisseaux, à l'Amérique septentrionale.

Le général ennemi, après avoir investi de près les forts, fit ses attaques et ses approches avec beaucoup de précaution. Sûr de son opération, il la conduisit avec toutes les règles de la prudence. Ses tranchées, ses batteries, furent conduites avec toutes celles de l'art; il établit quatre-vingt-dix bouches à feu sur tous les points qui lui permettoient de prendre des revers, soit sur les forts, soit sur la ville; il les faisoit également canonner par mer dans le jour, et bombarder toutes les nuits. Enfin, après un siége de quarante-neuf jours et de trente-deux de tranchée ouverte, il étoit parvenu à écraser et à

éteindre toutes les batteries des forts, il avoit ouvert des brèches à la ville; et, après s'en être emparé, il força mon fils à capituler, dans le fort de la Convention, pour sauver trois cents hommes qui lui restoient avec ses malades et ses blessés.

L'ennemi, ayant pris les armes pour rendre les honneurs à cette garnison, vit passer le gouverneur avec une poignée de monde; on le pria de faire défiler tout de suite le reste de son armée, après son avant-garde; il déclara que tout avoit paru, et qu'il n'avoit laissé dans le fort que les malades et les blessés hors d'état d'être transportés. Le soldat anglois parut piqué qu'on lui eût fait rendre les honneurs de la guerre à une aussi foible garnison.

Mon fils, harassé, attaqué de la fièvre jaune et du scorbut, prisonnier des Anglois sur sa parole, se fit débarquer, sur les invitations et les instances de Washington, à Philadelphie, et reçut des Américains, nos alliés, et du général Washington, les secours et toutes les marques d'amitié qu'il pouvoit en attendre. Il envoya ses dépêches par un aide-de-camp et un secrétaire, que l'on fit mettre en prison, par ordre de Robespierre, à leur arrivée à Brest. Ils eurent le même sort de presque tous ceux qu'il avoit fait partir depuis son départ de France. C'étoit un moyen sûr pour leur fermer la bouche. Les restes malheureux de sa petite garnison, et beaucoup de bons patriotes, arrivèrent en France,

où ils furent maltraités jusqu'après la catastrophe de Robespierre. A cette époque, le comité de salut public, renouvelé, déclara au nom des trois comités, par l'organe de Breart, qu'en attendant le rapport général sur les colonies, il pouvoit certifier à la convention que Robespierre s'étoit constamment refusé à tous les secours que l'on vouloit envoyer depuis deux ans aux colonies, et proposa de déclarer que les patriotes des îles du Vent avoient bien mérité de la patrie, ce qui fut décrété.

Le supplice de Robespierre et de quelques complices n'abattit pas entièrement son parti soutenu par les jacobins de Paris, et par plusieurs représentans qui avoient toujours suivi ses mesures sanguinaires et tyranniques. Ce ne fut qu'à l'aide de l'opinion publique, prononcée dans tous les départemens de la république, appuyée d'une troupe de jeunes gens que l'on appeloit les Volontaires de Fréron, parce qu'ils suivoient l'impulsion que leur donnoient alors les journaux dont il passoit pour être le rédacteur, que la majorité de la convention parvint à faire fermer le club des jacobins et à faire arrêter les représentans les plus ardens de cette faction. La convention se renforça dans son sein par soixante-treize députés du parti ci-devant de la Gironde, qui, pendant plus d'un an, témoins de toutes les horreurs qui s'étoient passées dans les prisons, sous leurs yeux, à la veille tous les jours

d'en être les victimes, avoient eu le temps de mûrir, dans le malheur, leurs idées sur les abus du pouvoir et la tyrannie des démagogues.

Je ne parlerai pas de tous ceux que la voix publique força la convention de livrer aux différens tribunaux, et des tribunaux révolutionnaires, qui furent traînés au supplice par représailles de tous les crimes qu'ils avoient commis pendant le temps qu'ils avoient souillé le sanctuaire de la justice. Je me contente de déplorer à quel point d'atrocité l'homme s'abandonne, quand il joint, au fanatisme d'une faction, tout ce que peuvent inspirer l'avidité, l'ambition, la haine et la vengeance. Comment peut-il se faire que dans ce sexe si sensible, il ait pu se former une troupe de femmes dont les cris furieux, accompagnant au supplice les malheureuses victimes, les firent surnommer les furies de la guillotine!

On ne peut, d'un autre côté, se dissimuler que, depuis l'époque de la répression de cette faction sanguinaire, il y eut une réaction contre ses partisans dans les départemens du midi, qui produisit à son tour des crimes, des atrocités que la justice et l'humanité ne peuvent que réprouver et voudroient ensevelir dans l'oubli.

Je ne rappellerai, du milieu de ces scènes horribles, que des traits plus consolans : la convention nationale annula, par un décret unanimement

applaudi, toute la confiscation des biens des condamnés, depuis le 3 mars 1793. Elle fit reparoître, et pour ainsi dire ressusciter, nombre de malheureux qui se tenoient cachés dans le fond des cavernes pour éviter leurs persécuteurs. Enfin, elle montra de la force et du courage, lorsque, présidée par Boissy-d'Anglas, elle soutint, dans les premiers jours de prairial, une insurrection violente, jusqu'au moment où la force publique, incertaine, mais enfin détrompée, la réintégra dans sa séance qu'avoit osé usurper la plus vile écume d'une populace ivre. Mais ce qui prouve à quel point le peuple de Paris avoit perdu sa fougue et sa turbulence, c'est qu'à la même époque, pendant que la famine étoit dans Paris, qu'on ne distribuoit, pendant plus de six mois, qu'un quarteron de pain par personne; que les assignats multipliés perdoient journellement, au point de faire craindre leur annihilation totale, le Parisien, réduit à la misère, soutenoit tous ces fléaux avec patience. Le même discrédit affligeoit également les campagnes et les départemens; mais on y suppléoit par des échanges de toutes denrées, qui firent attendre sans secousse la récolte nouvelle, et supporter avec plus de tranquillité la dépréciation du papier.

Pour remédier à tous ces maux, la convention prit alors des partis plus sages et mieux combinés. Le premier fut, en poussant la guerre avec vi-

gueur, de forcer les puissances de la coalition à se diviser et à traiter de paix partielles avec la France. Le second fut de travailler sans relâche à former une constitution qui pût rétablir l'ordre et réunir les suffrages du peuple françois. Le roi de Prusse, éclairé par l'expérience, commença à se dégoûter d'une guerre qu'il n'avoit entreprise que sur des fausses notions, et d'une alliance qu'il n'avoit formée qu'en contradiction avec ses véritables intérêts. Il envoya un ministre à Bâle, traiter avec M. Barthélemi, ministre de la république françoise. En abandonnant la coalition contre la France, dont il avoit d'abord adopté si chaudement les attaques, il se retourna du côté de la Pologne, s'empara, sans beaucoup de peine, de Thorn et de Dantzick; et, de concert avec l'impératrice de Russie, ils parvinrent, après une brillante résistance de la part des patriotes polonois, à partager le reste du territoire de cette puissance, et à rayer totalement son nom du nombre de celles qui représentent sur le continent de l'Europe.

La nature et la providence se montrèrent alors les premiers alliés de la nation françoise. L'hiver le plus rigoureux gela toutes les rivières et tous les canaux qui servent de défense à la république de Hollande. L'armée françoise, aux ordres de Pichegru, s'empara de tout son territoire en moins de trois semaines. Le stathouder n'eut que le

temps de se sauver avec sa famille, à bord d'un vaisseau qu'il tenoit à Sckeweling, et qui le conduisit à Londres contre l'ordre que le roi de Prusse avoit donné à sa sœur de se retirer dans ses états. Ceux de Hollande donnèrent l'ordre à tous les gouverneurs de places fortes, connues sous le nom de places de la généralité, que l'armée françoise avoit laissées derrière elle, d'ouvrir leurs portes à ses troupes; et ils envoyèrent des députés à la convention pour traiter d'une alliance soutenue et désirée, dans ces différens états, par le parti républicain qui avoit repris le dessus sur celui d'Orange. Cette irruption en Hollande retarda pour quelque temps la paix du roi de Prusse; la négociation reprit cependant, et elle fut conclue au printemps, à peu près dans le même temps qu'une première fausse paix dans l'intérieur avec les insurgés de la Vendée, dont il faut reprendre la négociation de plus loin.

Les jugemens qui furent rendus contre Carrier, représentant du peuple, contre le tribunal révolutionnaire de Nantes, en expiation de toutes les horreurs qu'ils avoient commises, tant dans cette ville que dans le département de la Vendée, portèrent à croire que l'armée de l'Ouest, ayant à sa tête quelques représentans du peuple avec des branches d'olivier, parviendroient à réunir tous les esprits divisés sur le culte, et sur le gouvernement

mais surtout irrités par la haine que leur inspiroient toutes les atrocités qu'ils avoient éprouvées. On négocia donc, avec Charette, Stofflet, chefs de la Vendée, et successivement avec les chefs des insurgés sous le nom de Chouans, dans les départemens de la Bretagne. Ils consentirent à reconnoître les lois de la république, et à remettre leurs canons, pourvu qu'on leur laissât leurs petites armes, sous le prétexte de leur défense personnelle et de celle des côtes de ces différens départemens. Ils obtinrent également la liberté du culte et une amnistie générale pour tout le passé.

Cette cessation d'hostilités ne fut pas de longue durée. M. Pitt, excité par les reproches qui lui furent faits dans son parlement, sur le peu de secours qu'il avoit envoyés, la campagne précédente, aux insurgés de la Vendée, imagina d'y porter cette année une force puissante; il engagea le comte d'Artois à venir soutenir de sa personne le projet qu'il méditoit. J'ignore à qui l'on doit attribuer toutes les fausses combinaisons de cette irruption et le peu d'ensemble qui eut lieu dans toutes les parties de son exécution; mais, après un début assez imposant, tout ce plan s'évanouit en fumée. L'escadre angloise battit la françoise dans les parages de Belle-Isle; les émigrés, au nombre de six mille, firent une descente à Quiberon; ils réunirent trois ou quatre mille mécontens; mais, après quelques

tentatives infructueuses pour pénétrer dans l'intérieur, ils furent assaillis de toutes parts par les troupes du général Hoche, massacrés et fusillés, excepté deux ou trois mille hommes qui regagnèrent leurs vaisseaux. On rassembloit alors, à Southampton et à l'île de Wight, une armée : on avoit envoyé un vaisseau de ligne chercher M. le comte d'Artois à Brême; on faisoit acheter, dans le Holstein, six mille chevaux pour son artillerie, ses vivres et remonter sa cavalerie. Toutes ces dispositions furent faites avec si peu d'accord entr'elles, qu'à l'arrivée de M. le comte d'Artois à Douvres, il apprit la destruction de cette avant-garde que la flotte angloise avoit jetée, depuis plus de six semaines, sur la côte de France, à la merci de toute les forces de la république qui l'avoient écrasée. Au milieu de tous ces massacres, la mort funeste du jeune Sombreuil et son courage firent verser des larmes à toute la France.

Pendant que l'Empire et l'empereur amusoient la France à Bâle, par des négociations, leur armée d'Italie, renforcée de troupes que l'empereur avoit retirées des bords du Rhin, eut quelques avantages qui obligèrent le général Kellermann à se retirer dans une position au milieu des Alpes, moins étendue que la première. Mais les armées françoises en Espagne, et surtout celle de l'ouest des Pyrénées, eurent des succès brillans sur celles des Espagnols.

Elle s'empara de Bilbao et de toute la Biscaye. Les généraux de division, Fregwille et Monçay, et le général d'artillerie Lespinasse, se distinguèrent par des combats vigoureux et brillans. Cette campagne des Pyrénées fut promptement terminée par la paix signée à Bâle avec cette puissance. La France rendit à l'Espagne toutes ses conquêtes, au moyen de la cession qu'elle lui fit de toute la partie de Saint-Domingue, qui, depuis la découverte de l'Amérique, reconnoissoit sa souveraineté. La France accepta la médiation de l'Espagne pour tous les traités qui lui restoient à faire avec les puissances d'Italie, même avec le reste de ses ennemis; et M. Barthélemi soutint encore dans cette occasion, avec beaucoup de talens, son rôle de pacificateur.

L'Angleterre n'eut de succès, pendant cette campagne, que par ses flottes : elle s'empara du cap de Bonne-Espérance et de quelques colonies hollandoises dans les Indes-Orientales.

Le gouvernement françois, après avoir négocié sans succès avec l'empereur et l'Empire, jusqu'au milieu de l'été, porta ses armées de l'autre côté du Rhin. L'armée du général Jourdan passa ce fleuve au-dessous de Dusseldorf, en écornant un peu le territoire et la neutralité prussienne, s'empara de cette place, tandis que l'armée de la Moselle s'empara de Manheim : ces deux places, appartenantes à l'électeur palatin, furent livrées sur

de simples sommations. L'armée du Bas-Rhin se porta à Neuwied et sur la Lahn, d'où elle bloqua la forteresse d'Ehrenbreitstein, au-dessus de Coblentz. Elle passa cette rivière et marcha sur le Mein, où elle établit sa droite au Rhin, vis-à-vis de Mayence; et la gauche vers Francfort, en s'appuyant au territoire marqué dans la neutralité prussienne. L'armée de la Moselle, après s'être emparée de Manheim, voulut s'étendre en remontant le Necker; mais elle fut repoussée par la division du général Quosdanowits et obligée de se retirer sous cette place : cette affaire fut importante pour les Impériaux. Elle conserva le dépôt d'Heidelberg, les montagnes de Bergstrass, et le comté d'Erback à l'armée autrichienne, qui y rassembla toutes ses forces entre les deux armées françoises. Dès que l'armée du maréchal de Clairfait eut été réunie, elle passa le Mein près de Francfort, sur le territoire du comté d'Hanau. Ce pays faisoit partie de la ligne de la neutralité tracée sous la garantie prussienne; mais le chef de l'Empire, sans le concours duquel elle avoit été conclue, ne crut pas devoir la respecter. Clairfait tourna entièrement le flanc gauche de l'armée de Jourdan, qui prit le parti de se retirer en assez bon ordre derrière la Lahn, de lever le blocus d'Ehrenbreitstein et de se mettre à portée de repasser le Rhin. La retraite, quoique

bien conduite par Jourdan, ne se fit cependant pas sans perte.

L'ennemi se retourna ensuite sur l'armée de la Moselle; il fit faire le siége de Manheim par Wurmser, après que l'armée de Clairfait eut déposté, du Palatinat et des lignes devant Mayence, l'armée de Pichegru, qui se retira avec perte et en désordre dans les lignes de la Queitch, sous Landau. L'armée de Jourdan, après s'être rafraîchie quelques instans du côté de Cologne, remonta la rive gauche du Rhin jusqu'à Kreutznack, sur la Nahe; mais toutes les forces autrichiennes s'étant réunies dans le Palatinat et le pays de Deux-Ponts, empêchèrent encore la jonction des deux armées françoises. Après beaucoup d'actions partielles et insignifiantes, dont les succès furent balancés, on prit de part et d'autre, vers la fin de décembre, vieux style, le parti de convenir d'un armistice; il donna du repos aux armées respectives, également délabrées par l'hiver le plus pluvieux, qui avoit rendu les routes impraticables.

L'armée d'Italie, aux ordres de Schérer, finit la campagne par une action brillante, qui fit abandonner à l'ennemi une partie de la rivière de Gênes, et le força à se retirer vers les frontières du Milanez et du Piémont.

Nous avons laissé le comte d'Artois arrivant en Angleterre pour y apprendre la défaite de son

avant-garde à Quiberon : le ministère anglois voulut profiter de sa présence pour faire une nouvelle diversion sur les côtes de France. Il réunit quatre mille Anglois à deux ou trois mille émigrés, les embarqua sur l'escadre de l'amiral Harvey. On les fit croiser dans la rade de Quiberon, sur les côtes de la Vendée, à l'embouchure de la Loire, sommer l'île de Noirmoutier, faire une descente à l'Ile-Dieu, enfin, retourner en Angleterre sans avoir tenté en aucun point de se réunir avec Charette, qui l'en sollicitoit vivement. Le comte d'Artois fut mal secondé par le général anglois qui ne voulut rien hasarder. Le crédit de Charette dans la Vendée commençoit à s'anéantir, et ce plan de campagne ne contribua pas à le relever.

L'état politique de la France dans son intérieur devoit encore éprouver de grandes secousses. Un comité, choisi dans les plus capables de la convention, mit au jour un projet de constitution, où la séparation du pouvoir étoit prononcée. Deux chambres formoient le corps législatif; le pouvoir judiciaire et le pouvoir exécutif en étoient séparés, distincts et indépendans. L'avidité de voir un gouvernement fondé sur de pareilles bases, et le désir de sortir des convulsions révolutionnaires dont les factions diverses de la convention, après avoir répandu le sang à grands flots, avoient été tour à tour auteurs et victimes, fit accepter cette cons-

titution dans toutes les assemblées primaires ; mais elle étoit accompagnée de deux décrets dont le refus, dès le début, occasionna à Paris des querelles sanglantes.

Le but ostensible des deux décrets étoit de soutenir l'édifice que l'on alloit construire, par les deux tiers des membres qui en avoient adopté le plan ; et d'éviter ce qu'avoit éprouvé l'assemblée constituante, lorsque, se congédiant elle-même, elle fut renouvelée presqu'en totalité par un parti qui s'étoit formé à la fin de sa session ; et qui n'eut, dès l'origine, d'autres vues que de détruire son ouvrage.

Le but intéressé que les ennemis de la convention lui attribuèrent, étoit l'ambition personnelle et la conservation du pouvoir. Beaucoup de jeunes gens, soit émigrés rentrés, soit échappés aux réquisitions, se réunissoient et échauffoient, contre les deux décrets, les sections de Paris qui se prononçoient déjà en très-grand nombre contre leur acceptation. De la résistance, on passa à des associasions et à des prises d'armes illégales ; enfin la bombe éclata, et le 13 vendémiaire fut encore un jour fatal et désastreux à la ville de Paris, par tout le sang qui fut répandu dans une lutte où la convention, secondée cette fois par les habitans des faubourgs et soutenue efficacement par les troupes de ligne, parvint à se maintenir et à

repousser les troupes armées par les sections contre son autorité.

Ces deux décrets ayant été lus dans les assemblées primaires de la république, à la suite de la constitution, furent approuvés séparément par quelques-unes, repoussés par quelques autres; mais le silence de la majeure partie fut interprêté comme une adhésion, parce qu'en acceptant la constitution de 1795 sans aucune réserve, on dit qu'elles étoient censées avoir accepté les lois organiques qui l'accompagnoient, dont on avoit fait lecture. L'assemblée législative se forma donc d'après ces principes, à l'époque indiquée, et parut, ainsi que le pouvoir exécutif, vouloir tenir une ligne de conduite qui comprimât à la fois les terroristes et les hommes de sang de l'ancienne faction, d'une part; et de l'autre, ceux qui intriguoient pour rétablir la royauté.

Ce fut vers la fin de l'année 1795 que mon fils arriva enfin au Hâvre, sur un vaisseau américain, après avoir passé dix-huit mois à Philadelphie, sans avoir de réponse à aucune de ses dépêches depuis la prise de la Martinique, en attendant toujours ses lettres de rappel. Il reçut enfin une de mes lettres, où je lui apprenois ma sortie de prison; que je m'occupois de délivrer aussi ses aides-de-camp et son secrétaire, et que je sollicitois vivement son échange, avec la permission de venir

rendre compte de sa conduite. Il apprit à son arrivée au Hâvre qu'il étoit échangé contre le général Ohara. C'étoit le même général qui, sous les ordres de Cornwallis, défila en l'absence de celui-ci, resté malade à Yorck, à la tête de l'armée angloise, et vint remettre son épée; il avoit été repris une seconde fois pendant le siége de Toulon, et la roue de fortune destina mon fils à être échangé contre lui.

Le général Rochambeau fut parfaitement bien reçu du ministère et du pouvoir exécutif. Il demanda la recherche la plus sévère de sa conduite pendant tout le temps de sa mission aux Antilles; et, après l'examen le plus réfléchi de ses journaux, le témoignage des colons témoins de son administration, et de toutes les pièces que l'on avoit laissées s'accumuler dans le même carton, le directoire en fit la mention la plus honorable dans son arrêté du 23 pluviôse, et le nomma tout de suite gouverneur-général de la partie de Saint-Domingue que l'Espagne avoit cédée à la France. Il partit, le 17 germinal, du port de Rochefort pour sa destination, avec deux vaisseaux de guerre, une frégate et les commissaires du gouvernement.

L'hiver se passa dans le calme que l'armistice avoit apporté dans les armées respectives. Les négociations, bien loin de faire des progrès, furent rompues dans le début du printemps par une dé-

claration de l'Angleterre, qui démasqua toute son ambition personnelle et son indifférence pour ses alliés. Ce gouvernement, fier de son crédit soutenu dans la crise générale des finances de l'Europe entière, ne douta pas qu'il ne dût jouir du privilége attribué de tout temps au dernier million qui dicte ordinairement les conditions de la paix. Il crut que la déroute du crédit de la France, l'embarras du gouvernement à la soutenir avec un nouveau papier que l'on cherchoit à substituer à l'anéantissement des assignats, la faisoit jouer de son reste, et qu'il lui seroit impossible de soutenir encore une campagne. Il se flattoit du moins qu'en livrant ses alliés aux événemens d'une nouvelle campagne par terre, il rempliroit ses vues personnelles de la domination universelle des mers par ses armées navales, avec lesquelles notre marine n'étoit pas présumée pouvoir se mesurer. Tel étoit le calcul du ministère anglois, lorsque les hostilités recommencèrent : il attribuoit aussi, au directoire françois, des vues exagérées et ambitieuses dans les conditions de paix que de son côté il vouloit dicter; et véritablement le parti des ci-devant jacobins, qui avoit encore un grand poids dans l'assemblée législative, ne prêchoit, dans tous ses papiers, que la continuation d'une guerre et des troubles dans lesquels la plupart d'entr'eux, n'ayant rien à perdre, ne pouvoient que gagner. Cette fac-

tion, arrêtée, comprimée par le pouvoir exécutif, cherchoit à renaître de ces cendres; elle amena, peu après, la conspiration de Babeuf dont il sera parlé ci-après; mais il est temps de revenir aux opérations militaires.

La dernière bataille de Schérer à l'armée d'Italie, gagnée à la fin de l'automne, l'avoit laissé maître d'une partie de la rivière de Gênes, des montagnes adjacentes, et le rapprochoit, d'une manière menaçante, des frontières du Piémont, et de l'état de Milan. Beaulieu, général des armées de l'empereur et du roi de Sardaigne, ne crut pouvoir conjurer cet orage qu'en prenant les avances pour chercher à rompre ces efforts. Bonaparte fut nommé général de l'armée françoise, par le déplacement de Schérer, qui fut fait ministre de la guerre. Il prouva que les plus grands talens naissent au milieu des orages d'une nation puissante. Il s'étoit fait remarquer à Toulon et dans les derniers troubles de vendémiaire, où il contribua puissamment à rétablir l'ordre et la tranquillité dans Paris. Ayant été nommé général de l'armée d'Italie, il eut la sagesse de placer à la tête de son état-major, Berthier l'aîné, qui avoit fait les quatre campagnes d'Amérique sous mes ordres, en qualité d'adjudant-général. Ce dernier avoit la plus grande activité, réunie à une tête ferme et ardente; il fit usage de tous ses talens, et seconda par son zèle

ce jeune général, qui avoit eu le bon esprit de se l'attacher.

Bonaparte avoit avancé une colonne de ses troupes assez près de Gênes, plus dans le dessein d'attirer l'attention de l'ennemi, que de chercher à cheminer dans une gaîne aussi étroite; il avoit placé le gros de ses forces sur le sommet des montagnes. Beaulieu se porta avec furie sur cette colonne de droite, qui se replia sur le centre; le général autrichien suivit sa pointe, et vint attaquer le lendemain la redoute de Montenotte, dont la défense vigoureuse fit honneur au général Rampont et à la brigade qu'il y commandoit. Les troupes repliées de la droite furent destinées à le soutenir. Bonaparte fit alors tourner par son aile gauche la droite des ennemis, qui fut mise dans la plus grande déroute, pendant que leur gauche faisoit, sur la redoute de Montenotte, des efforts infructueux. Cette journée, et celle de Millésimo qui en fut la suite, furent décisives. Des manœuvres habiles et les charges les plus vigoureuses confirmèrent la victoire des François. Quoique Beaulieu, avec le reste de ses troupes, surprît un poste important mal gardé, à la tête de l'armée françoise, cette tentative de sa part fut encore sans succès : il en fut déposté; Mondovi et Ceva furent pris. L'armée combinée des ennemis fut séparée et disloquée : les Autrichiens firent leur retraite sur

le Milanez, et les Piémontois sur la route de Turin. Dans ces extrémités, la terreur s'empara de la cour du roi de Sardaigne; il envoya demander un armistice au général françois, et la paix au directoire qui lui en dicta les conditions les plus sévères. Pour assurer la communication entre l'armée de Savoie et celle d'Italie, on exigea qu'il remît toutes ses plus fortes places, situées dans les différens passages des Alpes; on stipula même qu'elles fûssent démolies à ses frais; et, pour faciliter les conquêtes de la France dans le Milanez, il livra Alexandrie, Coni et Tortone.

Bonaparte ne s'endormit pas sur ses lauriers; il feignit de vouloir passer le Pô à Valence, et exigea du roi de Sardaigne d'en retirer la garnison. Ce plan de campagne, annoncé par les François, engagea le général autrichien à border le Tésin, où il établit sa ligne de défense jusqu'à son embouchure dans le Po, près de Pavie. Le général françois, par une marche rapide, descendit la rive droite du Po, et surprit le passage à Plaisance, au-dessous de l'embouchure du Tésin, tourna toute la position de l'ennemi, qui fut forcé de se retirer en grand désordre derrière l'Adda. L'armée françoise s'empara de Lodi, et couronna cette manœuvre par l'attaque la plus audacieuse du pont de l'Adda, défendu par un corps de troupes et une artillerie formidable. Ce passage fut forcé, après

quelque résistance, et l'armée de Beaulieu n'eut plus d'autre ressource que de se retirer en désordre derrière Mantoue, en abandonnant aux François tout le Milanez.

Le général autrichien prit une dernière position derrière le Mincio, la droite au lac de Garde, la gauche à celui de Mantoue. Le général françois ne lui donna pas le temps de la fortifier. Il fit tourner par ses avant-gardes le lac de Garde pour attirer l'attention de l'ennemi vers sa droite, et lui faire craindre pour le chemin de sa retraite dans les montagnes du Tirol. Beaulieu, trop foible pour défendre une aussi grande étendue, fut forcé par son aile gauche d'abandonner cette position, dont les François s'emparèrent en donnant un nouveau combat à Borghetta, où ils passèrent le Mincio, poursuivirent l'ennemi dans l'état de Venise, et s'emparèrent de Vérone, où ils établirent la tête de leurs quartiers derrière l'Adige. L'armée ennemie étant rentrée dans les gorges du Tirol, le général françois songea à assurer ses conquêtes par la prise du château de Milan, et par le blocus de Mantoue, où l'ennemi avoit laissé une forte garnison.

Tel fut le début de la campagne de Bonaparte, où il fit la conquête de la Lombardie avec une grande rapidité, quoique le général autrichien y eût combattu partout où le local et les différentes

positions pouvoient lui donner quelqu'espérance de succès. Tous les états tremblèrent, tous les gouvernemens envoyèrent faire leur soumission au directoire de France. La cour de Naples, sur la recommandation de l'Espagne, obtint des conditions plus douces, en se détachant de la coalition ; d'autres furent traitées avec plus de sévérité ; toutes payèrent d'énormes contributions. Venise et la Toscane conservèrent la neutralité qu'elles avoient paru embrasser dès le commencement de la guerre ; mais les François s'emparèrent de Livourne, sur la côte de la Toscane, dont la flotte angloise avoit fait sa place d'armes. Il ne lui resta plus un port de relâche sur toute la côte d'Italie, excepté ceux de la Corse, et de Porto-Ferraio dont elle s'empara dans l'île d'Elbe,

Dans les armées respectives du Rhin, il y eut aussi, au début de cette campagne, des déplacemens de généraux. Le maréchal de Clairfait donna sa démission, et fut remplacé par l'archiduc Charles. Le général Pichegru, dégoûté de son commandement par ses derniers revers, qui commençoient déjà à être suspects au directoire, donna également sa démission, et fut remplacé par son élève, le général Moreau, que l'on dit fils d'un avocat de Rennes. Il fut encore un miracle des talens que font naître les troubles d'une république naissante. Il eut le commandement de l'armée du Haut-

Rhin, et Jourdan conserva celui de l'armée du Bas-Rhin.

On fit encore, dans le début de cette campagne, la répétition de la faute qui avoit été faite dans la campagne précédente. Tandis que le général Moreau, à la tête de l'armée du Haut-Rhin, que Jourdan, avec une partie de la sienne, poussoient devant eux les armées de Wurmser et de l'archiduc qui, en abandonnant le Palatinat et le pays de Deux-Ponts, se retiroient sur la rive droite du Rhin; le général Kléber sur la même rive, avec quelques divisions de l'armée du Bas-Rhin, étoit parti de Dusseldorf, passoit la Sieg, battoit à Attenkirchen le corps aux ordres du prince de Wurtemberg, qu'il força de repasser la Lahn. Mais ayant poussé son avant-garde, aux ordres du général Lefèvre, au-delà de cette rivière, elle y reçut la correction à laquelle on auroit dû s'attendre. L'archiduc, en repassant le Rhin, et le maréchal de Wurmser se concentroient sur la rive droite. L'archiduc marcha par la diagonale sur cette avant-garde et sur Wetzlar; tandis que le général Jourdan étoit obligé de parcourir les deux côtés du triangle, pour aller passer le Rhin à Neuwied, au-dessous de l'embouchure de la Lahn, et soutenir ce corps aventuré du géneral Kléber. Il arriva à temps pour ordonner la retraite à toutes ces divisions; elle se fit avec ordre, sans essuyer d'autre

perte que celle du petit échec reçu par l'avant-garde du général Lefèvre.

Le général Moreau continua à serrer l'armée de Wurmser, qui fit une belle retraite. Il tenoit encore, par un très-gros corps sur la rive gauche du Rhin, vis-à-vis de Manheim, un camp retranché couvert par des marais et des inondations. Moreau fit contre ce camp différentes attaques et démonstrations qui, concurremment sans doute avec les nouvelles d'Italie, déterminèrent le maréchal de Wurmser à faire repasser le Rhin à toutes ses troupes, en conservant seulement la redoute qui protégeoit la tête de son pont. Ce fut après cette retraite que le maréchal de Wurmser partit pour aller mener un renfort à l'armée d'Italie.

Le directoire françois, profitant de ses premières fautes, fit alors un plan combiné dans le plus grand secret, pour donner plus d'ensemble aux mouvemens des armées du Haut et du Bas-Rhin. Le général Moreau ne perdit pas une minute pour son exécution. Il fit partir une division de dix mille hommes, sous le prétexte de renforcer l'armée d'Italie, il l'arrêta à la hauteur de Strasbourg. Il fit passer sur la rive droite du Rhin, au-dessus de Kehl, un corps de troupes qui s'empara de ce fort, y rétablit le pont, et facilita le passage des autres divisions qui arrivèrent rapidement du Palatinat.

Le général Moreau, au débouché de Kehl, par-

tagea ses troupes, pour suivre celles de l'ennemi, qui s'étoient retirées, une partie en remontant le Rhin, l'autre partie en le descendant, outre un nombre assez considérable qui s'étoit jeté dans les Montagnes-Noires. Après quelques combats partiels, il s'empara de la vallée de Kintzing, de celle du Renchen, et du sommet du Knubis, dans les Montagnes-Noires.

Après ces préparatifs, il se porta en avant sur deux colonnes, entre la montagne et le Rhin, pour s'approcher de Bade et de Rastadt, où l'archiduc rassembloit ses forces. Dans la première journée, le général Moreau prit poste sur les hauteurs de Bade, après un choc assez vif. Ce succès lui donna la facilité, dans la seconde journée, de tourner la gauche de l'ennemi derrière la Murg; de s'emparer, dans divers combats successifs, de Gerspach, de Kuppenheim, et enfin de Buhel près Rastadt, dont l'ennemi fut forcé de se retirer, après avoir fait une grande résistance. L'archiduc, qui s'étoit replié sur Ettlingen, revint le lendemain, pour chercher à reprendre la position qu'il avoit abandonnée la veille; mais il se contenta d'en reprendre une seconde entre le Rhin et la montagne, vers Rothezoll et l'abbaye de Hessenhalb, où il appuya sa gauche. Moreau ne lui donna pas le temps de s'y retrancher : il attaqua cette gauche de l'ennemi postée très-avantageusement; et, après quatre charges où ses

troupes furent repoussées, il parvint enfin, dans une dernière, à s'en rendre maître, à attaquer successivement le centre et la droite de l'ennemi, et à le forcer, en quittant le champ de bataille, de lui abandonner Ettlingen, Durlach, d'où il se retira derrière Pfortsheim, sur la route d'Heilbron.

L'armée de Moreau fut alors renforcée par deux divisions qui passèrent le Rhin à Huningue et à Brisach, s'emparèrent des villes forestières, de Fribourg, de tout le Brisgaw et des Montagnes-Noires jusqu'à leur débouché dans la plaine de Willingen; elles eurent quelques avantages sur les troupes autrichiennes, qui se retiroient par le Wurtemberg et par l'Autriche antérieure. Pendant ces expéditions, le général Moreau s'approcha de Pfortsheim; mais l'ennemi, se repliant sur le Necker, laissa de fortes garnisons dans Philisbourg et dans Manheim.

L'archiduc n'avoit laissé, sur la Sieg et sur la Lahn, qu'un corps de troupes aux ordres du général Wartersleben qui, ne pouvant résister aux forces de l'armée du Bas-Rhin, fit sa retraite en assez bon ordre derrière le Mein. Le général Jourdan le suivit, et s'empara de Francfort, dont le magistrat et la garnison furent forcés d'ouvrir les portes, par la crainte des incendies que l'artillerie françoise y avoit allumés dès les premières volées de canon. Elle se soumit à une capitulation dictée par ce général, et la ville paya une grosse contribution.

Le corps d'armée de Wartersleben, après avoir laissé de grosses garnisons dans Ehrenbreistein et dans Mayence, fit sa retraite dans le cercle de Franconie en remontant le Mein; tandis que l'archiduc, affoibli par le détachement qu'il avoit fait pour renforcer l'armée d'Italie, se vit également forcé à diriger sa retraite, par le cercle de Souabe, sur le Danube, où étoient ses principaux entrepôts. Ils étoient alors menacés par l'aile droite de l'armée du Haut-Rhin, aux ordres de Férino, qui marchoit vers Ulm, après s'être emparée de Constance et de toute l'Autriche antérieure; le centre de cette armée, aux ordres de Moreau, suivoit avec précaution celle de l'archiduc. Ce dernier fut cependant forcé, après quelques actions partielles, d'abandonner le Necker et tout le pays de Wurtemberg, pour passer le Danube à Donawert, pendant que l'armée du Bas-Rhin, en chassant devant elle le corps de Wartersleben, s'emparoit de Wurtzbourg, de Schweinsfurth, de Bamberg, de Forcheim, et poussoit sa pointe jusqu'à Amberg, à dix lieues de Ratisbonne.

L'invasion d'une si grande étendue de pays, des succès si vastes et si allongés devoient avoir un terme. Cette armée s'affoiblissoit par la longueur de sa communication et par les garnisons qu'elle étoit obligée de laisser pour l'assurer; elle s'éloignoit tous les jours de celle de Moreau, et se

séparoit d'elle par un grand fleuve, au lieu de chercher à s'en rapprocher. Pendant ce temps-là l'archiduc se renforçoit par tous les secours qu'il recevoit des états héréditaires de la maison d'Autriche. Il se saisit avec habileté du vide que ces armées laissoient à leur centre; il s'empara d'Ingolstadt, place de la Bavière qui lui donnoit un passage assuré et fortifié sur le Danube. Il repassa sur la rive gauche avec vingt-cinq mille hommes, laissant en Bavière, en défensive, deux fortes divisions vis-à-vis de Moreau. Il attaqua la communication du général Jourdan, que Bernadote défendit avec vigueur : il se réunit alors à l'armée de Wartersleben, pour combattre l'armée françoise de tête et de flanc; et, après une bataille disputée, la força à faire sa retraite par un pays difficile, où sa marche n'étoit pas préparée. L'archiduc, la primant toujours d'une marche, arriva à Wurtzbourg avant elle; et après un combat de cavalerie, où les François furent encore battus, il se porta avec rapidité vers Aschaffembourg et Francfort; tandis que Jourdan, harcelé par la disette des subsistances, par un déluge de paysans armés qui inondoient ses derrières, fut forcé de se retirer, avec une très-grande perte, d'abord sur la Haute-Lahn, et enfin de repasser sur la rive droite du Rhin. Le général Marceau fut blessé à mort dans une arrière-garde près d'Attenkirchen : il étoit au commencement

d'une carrière brillante, et fut regretté de toute cette armée.

Moreau, cherchant dans le même temps à s'appuyer par sa droite des succès de l'armée d'Italie, força dans divers combats les Autrichiens à lui céder Augsbourg, presque toute la Bavière, et fit signer à Munich, par la régence bavaroise un traité de neutralité pour les troupes de cet électorat qui s'y étoient retirées. Mais la gauche de l'armée de Moreau se trouvoit entièrement découverte par la retraite précipitée de celle de Jourdan. Dans cette circonstance critique, le général Moreau commença par replier sur son centre les corps de son aile droite, qui étoient sur l'Iser vis-à-vis de Munich; il fit ensuite repasser le Danube à une partie de son armée, pour se porter sur les derrières de l'armée de l'archiduc, et interrompre la communication des pays héréditaires de la maison d'Autriche; mais il apprit que celui-ci, marchant sur la route approvisionnée du général Jourdan, y avoit vécu à ses dépens, se portoit sur Francfort, où il trouveroit de nouvelles ressources par les dépôts des places du Rhin qu'il alloit dégager. Moreau craignit alors pour sa propre communication, déjà menacée par les divisions que l'ennemi avoit sur le Haut-Iser. Il repassa sur la rive droite du Danube, passa le Leck, abandonna Augsbourg et toutes ses conquêtes en Bavière, pour se rapprocher d'Ulm

et des entrepôts qu'il avoit sur le Haut-Danube, dirigeant sa retraite entre les sources de ce fleuve et le lac de Constance. Il fut serré de près par les troupes autrichiennes restées en Bavière, qui se réunirent aux ordres du général Latour. Il se retourna vigoureusement contr'elles, les attaqua entre Biberach et Buchau, les battit à plate couture, prit sept mille hommes et vingt pièces de canon. L'armée de Latour se rallia à la réserve du prince de Condé, qui se présenta à propos pour le soutenir après cet échec. Moreau continua ensuite sa marche sur les ponts qu'il avoit sur le Haut-Rhin, en forçant les passages des Montagnes-Noires que l'ennemi avoit déjà fait occuper par des troupes soutenues d'un grand nombre de paysans armés.

Telle fut la différence des deux armées françoises, dont l'une fit une retraite de cent lieues en désordre, et forcément, après avoir été battue; et l'autre ayant eu des succès constans, conserva toute sa vigueur dans une retraite volontaire, où elle brava tous les efforts de l'ennemi par des actions brillantes et courageuses.

Telle fut enfin la clôture de cette campagne en Allemagne, dont le projet annonçoit les conceptions les plus vastes, dont les premiers succès ne cessèrent d'être applaudis et aiguillonnés par des têtes ardentes, et qui se termina cependant par une leçon sévère. Puisse-t-elle être la dernière donnée

à mes compatriotes, pour ce goût immodéré de faire hasarder, à de grandes armées, ces développemens trop vastes, qui sont toujours dangereux, lorsque les forces que l'on a mises en mouvement laissent entr'elles un grand fleuve, des places fortes et de très-grandes lacunes, dans le centre desquelles l'ennemi peut se rassembler sans trouver d'obstacles.

A son arrivée dans le Brisgaw, Moreau voulut donner quelques semaines de repos à ses troupes; mais l'archiduc, ayant rassemblé, sur le Bas-Rhin, une grosse réserve, se réunit à toutes les forces qu'il avoit répandues dans les Montagnes-Noires, sur la droite de l'armée de Moreau, et menaçoit sa communication avec le pont d'Huningue; celui-ci fit une retraite fière, et repassa le Rhin sans autre perte que celle de quelques combats partiels entre les avant-gardes et les arrière-gardes respectives. L'archiduc ne voulut pas donner de repos à ses troupes, qu'il n'eût repris le fort de Kehl. Cette dernière entreprise n'eut de célèbre que l'opiniâtreté et la vigueur respectives de l'attaque et de la défense, aux ordres du général Dessaix, qui en retarda la reddition jusqu'au milieu de janvier 1797, vieux style.

Jamais campagne ne fut plus fertile en événemens que celle d'Italie. L'empereur, effrayé de la rapidité et de l'étendue des conquêtes des François en

Italie, sentant toute l'importance d'empêcher Mantoue de tomber en leur pouvoir, résolut de faire de nouveaux efforts pour secourir cette ville, reprendre l'offensive et repousser l'armée françoise. Il nomma, pour commander de ce côté, M. de Wurmser. Aussitôt qu'il fut arrivé à la tête de l'armée autrichienne, avec les secours qui lui furent envoyés des différens états de l'empereur, on dut s'attendre que, tant par son caractère que par la nécessité et l'urgence des circonstances, il débuteroit par un coup d'éclat. Il déboucha des montagnes du Tirol sur deux colonnes, avec la plus grande rapidité: l'une embrassoit l'aile gauche, et tournoit les derrières de l'armée françoise par la route du Milanez; elle s'empara de Lugo et de Brescia, où étoit un des principaux dépôts de l'armée françoise : l'autre, commandée par Wurmser lui-même, se dirigea entre l'Adige et le lac de Garde, sur la route de Mantoue. Bonaparte, dans des circonstances aussi critiques, prit le parti de l'homme de guerre le plus caractérisé. Il leva le siége de Mantoue, fit repasser le Mincio à toutes ses troupes, concentra ses forces, et, rassemblant son armée entre cette rivière et Chiesa, se porta d'abord contre l'aile droite des Autrichiens, lui donna divers combats pendant sept jours, lui ferma son retour dans le Tirol, et la détruisit entièrement. Il se retourna tout de suite pour aller au-devant du maréchal Wurmser, qui,

après avoir relevé une partie de la garnison de Mantoue, avoit repassé le Mincio, et venoit à lui pour le combattre. Bonaparte fit un mouvement rétrograde pour engager davantage Wurmser, et donner le temps, à une division de son armée qu'il attendoit, de se présenter à l'ennemi par les derrières de son aile gauche. Dès qu'il entendit les premiers feux de cette division, il marcha sur Wurmser, qui n'eut que le temps de faire sa retraite, et de retourner rapidement, d'abord derrière le Mincio, ensuite dans les gorges du Tirol. Cette expédition coûta, dans les six journées, à l'ennemi, vingt mille hommes, tant tués que blessés et prisonniers, et soixante-dix pièces de canon.

Bonaparte le suivit dans le Tirol; il s'empara, après plusieurs combats brillans, de Roveredo, de Trente et de Bassano. Wurmser n'imagina de remèdes, à tous ces revers multipliés, que de hasarder encore une campagne sur les derrières et sur la communication des François. Il se porta, avec cinq mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie, sur Vérone et sur Mantoue. Il fut repoussé à Vérone, passa l'Adige à Ponte-Legnano, eut des premiers succès sur les divisions qui vinrent barrer sa marche; mais, suivi par derrière par une partie de l'armée de Bonaparte, il fut forcé d'entrer dans Mantoue par la porte de Santo-Georgio; après avoir, en deux combats, perdu les deux tiers de son in-

fanterie, un quart de sa cavalerie, soixante-dix pièces de canon, et vingt-deux drapeaux, il se fit bloquer, avec le reste de sa petite armée, dans cette place.

L'empereur fut obligé de dresser une troisième armée, aux ordres du général Alvinzy, pour tâcher de dégager Wurmser enfermé dans Mantoue. D'Alvinzy eut quelques succès sur les premières avant-gardes de Bonaparte, qui rassembla toutes ses forces derrière l'Adige, aux environs de Vérone. Le général françois repassa ce fleuve, et donna un grand combat à l'ennemi, dans lequel le village d'Arcole fut attaqué et défendu avec une telle furie, qu'il donna le nom à cette action. Bonaparte continua à s'y distinguer par son courage et son activité. Il perdit plusieurs de ses généraux; mais il força enfin l'ennemi à se retirer sur Vicence et sur la Trenta, après différentes charges des plus vigoureuses et très-meurtrières. Pendant le même temps un corps ennemi avoit passé le Haut-Adige, avoit forcé une division de l'armée françoise de se retirer sur Castel-Novo, ce qui découvroit une des routes de Mantoue. Bonaparte la rallia, la renforça, et obligea l'ennemi de se retirer par Rivoli, sur le Haut-Adige, en perdant une partie de son arrière-garde.

Cette fin de campagne soutint la gloire de Bonaparte et de sa brave armée. Berthier le seconda

avec la même activité et le même attachement qu'il lui a voués dès son début. La confiance de l'armée et celle de la nation françoise, dans son jeune général, s'accrut en proportion de ses succès. Les talens les plus éminens se développèrent au milieu des combats les plus glorieux et les plus multipliés qui le firent placer, dès cette première campagne, au rang des généraux les plus célèbres.

Une autre remarque singulière, mais qui n'est pas moins très-exacte, se présente à l'esprit sur tous les événemens militaires de cette dernière campagne. Les trois généraux les plus jeunes y remportèrent respectivement, sur les plus vieux, les palmes du triomphe : Bonaparte et Moreau, généraux des armées françoises d'une part, et du côté de l'ennemi, l'archiduc Charles, frère de l'empereur, et général de ses armées. Mars fit, cette année, comme Vénus, il caressa la jeunesse.

Le général Hoche fut chargé, par le directoire, de la guerre de l'intérieur, entretenue, dans les départemens de l'ouest, par la discordance des opinions politiques et religieuses. Hoche mit à la tête, tant de son armée que des gardes nationales, une troupe d'élite sous le nom de *colonnes mobiles*, avec des commandans résolus et entreprenans, à qui il donna l'ordre de poursuivre ces insurgés, et surtout de ne pas quitter prise qu'ils ne lui eussent amené les principaux chefs. Il ordonna égale-

ment de désarmer toutes les communes, de bien recevoir tous ceux qui remettroient volontairement leurs armes; mais de traiter sans miséricorde tous ceux qui seroient pris les armes à la main. Plusieurs chefs se soumirent volontairement; mais Charette et Stofflet furent pris et fusillés. Toutes les communes mirent bas les armes, et, par l'activité du général Hoche, cette guerre fut anéantie dans les trois premiers mois de cette campagne. Les troupes, qui y avoient été rassemblées, furent partagées en renforts pour les armées d'Italie et d'Allemagne, et pour rassurer Paris et l'assemblée nationale contre le projet de conspiration de Babeuf et de ses adhérens, qui fut éventée au moment où elle étoit prête à faire une forte explosion.

Il faut reprendre de plus loin les intrigues secrètes qui la firent cheminer si sourdement à son but. Sous le décemvirat, et pendant toute la tyrannie de Robespierre, les jacobins, et tous les clubs de la république se recrutoient journellement de beaucoup de criminels qui, soit dans le civil, soit dans le militaire, s'étoient soustraits aux punitions auxquelles ils avoient été condamnés. Ils étoient reçus dans ces sociétés comme des patriotes persécutés, et y obtenoient presque toujours les honneurs de la séance. Robespierre et ses partisans avoient dessein de se composer un peuple choisi

de tous ces vagabons, qu'il désigna sous le nom de sans-culottes, pour les opposer aux gens honnêtes des différentes castes de propriétaires qu'il désignoit généralement sous le nom d'aristocrates et de royalistes. Ce fut de cette espèce d'hommes qu'il composa plusieurs des membres des tribunaux révolutionnaires, leurs huissiers, les guichetiers de ces milliers de bastilles, et enfin les bourreaux qui, partout, immoloient les victimes. La révolution, qui le porta sur l'échafaud avec quelques-uns de ses adhérens, qui fit fermer le club des jacobins, laissoit sur le pavé un nombre immense de ses satellites. Le ministre de la justice en fut retiré pour passer à la tête du ministère de la police générale de la république. Il fut entouré par tous ces prétendus patriotes isolés et sans emploi; il en plaça plusieurs dans des places de confiance. Assiégé et investi d'une part par cette troupe famélique et exigeante, tourmenté d'un autre côté par la jeunesse turbulente des citadins de Paris, il s'ennuya de la police, et reprit son poste de ministre de la justice. Cochon fut nommé pour le remplacer à la police générale. Il chercha à pénétrer dans ce dédale d'intrigues, et à s'introduire dans leurs trames ténébreuses. L'indiscrétion immodérée du journaliste Babeuf, le ton d'arrogance qui se relevoit dans tous les journaux de ses adhérens, lui firent croire le danger très-pressant; il mit tous ses espions sur

leurs traces, et parvint à faire arrêter les principaux chefs qui s'assembloient chez le représentant du peuple Drouet. On y arrêta Amar, Vadier, Laignelot, Ricors, ex-député de la convention, Babeuf et plusieurs autres. Ceux-ci furent séquestrés et mis dans la prison du Temple. On s'assura de Drouet, le directoire le cita au conseil des cinq cents, dont il étoit membre; et, après toutes les longues formalités prescrites par la constitution, il fut décrété d'accusation, et transféré à l'Abbaye, qu'on lui donna pour prison. Ses amis firent quelques tentatives pour le délivrer, mais avec peu de succès. Il prit une voie plus sûre, en corrompant ses guichetiers, et s'évada déguisé. Les prisonniers du Temple n'eurent pas le même bonheur. Ils furent conduits, avec les plus grandes précautions, à Vendôme, où fut décrétée l'installation de la haute-cour nationale. Cependant leurs amis, après plusieurs tentatives manquées, se déterminèrent à une insurrection plus forte. Ils espérèrent séduire le camp de Grenelle, où ils avoient introduit quelques-uns de leurs affidés. Ils s'y précipitèrent en foule à l'entrée de la nuit, en criant : A bas les deux conseils, le directoire, la constitution de 1795! vivent les jacobins et la constitution de 1793! Le camp prit les armes dont ces forcenés cherchoient à s'emparer, et les dragons chargèrent cette foule d'insurgés. On en prit un grand nombre, le reste se sauva à la

faveur de l'obscurité. Tous ceux qui furent arrêtés furent jugés par un conseil de guerre, dans la forme la plus sévère et la plus prompte.

Le système de gouvernement produit par Babeuf est le comble de la démence sous le titre de bonheur commun : il nous renvoye tous à l'état de nature et à la vie des Tartares. Le partage des terres, et la propriété qui en seroit la suite, n'est, d'après ses idées, qu'un système aristocratique. La terre, commune à tous les hommes, appartient à tous, et ses fruits doivent les nourrir dans la plus parfaite égalité. Tout ce que la propriété actuelle et l'industrie ajoutent à la culture, sont autant d'abus qui attaquent l'égalité. Cette divinité ne repose, selon lui, que sur une terre commune, nourrice de tous les individus qui la couvrent. Le principal but de tout ce plan étoit la destruction de toutes les autorités existantes, de composer un comité insurrecteur, qui, après avoir massacré et pillé tout ce qui pourroit s'opposer à son nivellement, auroit, sous sa direction, l'autorité la plus absolue; il cherchoit à s'appuyer d'un petit nombre de sectateurs, avec qui il devoit partager le gouvernement, et d'une foule de vagabonds, de fainéans, dont il flattoit l'oisiveté et la paresse, qui leur sont si naturelles.

Après une procédure qui dura plus d'un an, la haute-cour prononça son jugement contre les accusés. Babeuf et d'Arthé furent condamnés à mort et

exécutés. Germain, Buenarotes, Casin, Blondeau, furent condamnés à la déportation. D'autres furent renvoyés à leurs juges ordinaires; les autres furent élargis faute de preuves; plusieurs, cependant, le furent avec la conviction de leur innocence.

Pour faire un pendant à cette conjuration de Babeuf, le gouvernement fit arrêter, peu de temps après, Brothier et quelques autres intrigans accusés de contre-révolution et d'embauchage pour la servir. Ils furent traduits à un conseil de guerre, qui, vu les circonstances atténuantes qu'il crut voir dans la procédure, après avoir déclaré le fait d'embauchage constant, les condamna à une prison plus ou moins longue, suivant la nature du délit.

Le public exerça sa censure sur ces différens jugemens : je ne suis pas légiste assez habile pour y placer mon opinion.

La campagne de nos colonies fut aussi désastreuse que toutes celles qui l'avoient précédée, par les désordres affreux qui furent la suite de la liberté illimitée des nègres, et des commissaires qui furent envoyés pour mettre cette loi à exécution. Mon fils, dans ces circonstances, fut chargé d'aller prendre possession de la partie espagnole de Saint-Domingue, qui nous avoit été cédée par le dernier traité de paix. Fort de la confiance qu'inspiroit, pour son administration, la réputation de probité et de désintéressement qui l'avoit précédé dans cette

colonie, où il étoit attendu avec empressement; il ne vouloit, pour toute escorte, qu'un léger détachement de troupes françoises. Ce plan ne secondoit pas les vues des commissaires. Ils exigeoient qu'il fût accompagné de sous-agens qu'ils avoient triés dans la foule d'aventuriers qui les avoient suivis à Saint-Domingue, et qu'il fût escorté d'une armée de nègres, à qui ils avoient distribué les armes apportées de France. Mon fils s'opposa, avec fermeté, à des mesures aussi désastreuses; il refusa de s'en rendre l'agent. Le directoire colonial le fit arrêter, suspendit tous ses pouvoirs, et le renvoya, avec son état-major et tous ses aides-de-camp, à Bordeaux, où il fut mis, à son arrivée, en prison au château du Ha. Il y étoit dans la joie de son cœur, d'être sorti de la caverne de Gilblas, lorsque le cri public força le ministère à lui donner sa liberté, en excusant sa détention sur un malentendu; mais l'amour-propre du gouvernement l'engagea à soutenir le choix qu'il avoit fait de ce directoire colonial au conseil des cinq cents, en assurant qu'il ne pouvoit qu'approuver toutes leurs délibérations et les mesures qu'ils projetoient pour réduire cette malheureuse colonie. Mon fils écrivit de Bordeaux pour offrir tous les renseignemens qui étoient dans son pouvoir, en demandant un ordre pour venir rendre compte de sa conduite : il ne lui fut fait aucune réponse. Enfin, les nouvelles

particulières donnèrent des détails affreux de tous les malheurs qui s'accumuloient sur les restes des colons blancs qui avoient eu assez de fermeté pour rester dans leurs propriétés, les incendies, les égorgemens qui en étoient la suite, une guerre civile qui s'établissoit entre les noirs et les mulâtres. Toutes ces suites malheureuses trop prévues par le choix déplorable de ces agens coloniaux, forcèrent enfin le directoire à faire part aux conseils d'une partie de ces horreurs. Mais il avoit confirmé la destitution de mon fils, du commandement temporaire qui lui avoit été confié. Il l'appuya d'un procès-verbal de ses agens. Mon fils y fit une réponse victorieuse, demanda, avec la plus grande publicité, un conseil de guerre pour juger de sa conduite. Toutes ces pièces furent entassées dans les cartons du comité. Le directoire humilié, certes au fond de l'âme, du mauvais choix qu'il avoit fait pour le représenter dans cette colonie, persista cependant à continuer l'épreuve de leur administration vexatoire. Tous ses agens se divisèrent. Santonax resta seul, avec le mulâtre Rémond, à la tête de cette colonie; ils furent expulsés, à leur tour, par le général noir Toussaint-Louverture, et par Rigault, général des mulâtres du sud; et les infortunés colons ne purent attendre, que du temps, la fin de tous leurs malheurs.

Les îles de France et de Bourbon, reste isolé des possessions françoises dans les mers orientales,

etoient fidèles à la mère-patrie, et faisoient par leurs corsaires, aux Anglois, leurs ennemis communs, tout le mal que leur situation leur permettoit. Mais elles refusèrent constamment tous les décrets sur la liberté illimitée des nègres. Instruites, par les journaux, de toutes les horreurs qu'elle avoit produites dans les îles de l'ouest, elles reçurent d'abord, avec quelques marques de respect, les commissaires qui leur étoient envoyés par le directoire; mais quand ils eurent déroulé leurs plans et leurs instructions, elles les firent rembarquer sur une corvette, qui les ramena en France, avec une proclamation au nom du gouverneur et de son conseil, sur le zèle qu'ils étoient prêts d'apporter, à rendre graduellement, et avec des mesures prudentes, la liberté aux nègres; mais sur leur éloignement pour toutes les résolutions dont l'exécution avoit proscrit les propriétaires, et incendié les plus belles habitations des colonies de l'ouest; que leur exemple les avoit heureusement préservés de toutes ces horreurs, par une administration sage et paternelle, qu'ils ne pouvoient pas s'en départir; mais qu'ils renouveloient tous leurs sermens de fidélité à la France et à son gouvernement.

La seule opération maritime qui eut quelque succès dans cette campagne, fut celle de l'amiral Richery, qui, destiné d'abord à partir de Cadix avec une escadre de cinq ou six vaisseaux, pour aller à

Saint-Domingue, en fut détourné je ne sais par quel ordre : il se porta sur les côtes de Terre-Neuve, où il dévasta les pêcheries angloises, et les vaisseaux qui pouvoient y être restés après la pêche de la morue. Il revint en France après cette expédition déprédatrice, dans laquelle il ne put cependant pas s'emparer d'aucun territoire qui pût balancer les pertes de la France, dans un moment où son directoire paroissoit s'occuper d'une négociation de paix fondée sur des restitutions et des compensations des conquêtes respectives.

Après une session de sept ans, le parlement d'Angleterre fut renouvelé. M. Pitt le rassembla dès le commencement d'octobre ; et pour réunir les suffrages de la nation, il fit tenir au roi d'Angleterre un discours aussi pacifique que celui de l'année précédente avoit été fier et belligérant. Il eut aussi un succès bien différent : le roi fut reçu du peuple avec autant d'acclamations qu'il avoit reçu de grossièretés et d'insultes l'année d'auparavant. Il déclara que, sans s'arrêter à aucune formalité d'étiquettes, il avoit demandé et obtenu du directoire de France un passeport pour son ambassadeur, qui partoit pour négocier et traiter de la paix à Paris. Le lord Malmesbury, nommé à cette ambassade, étoit l'homme le plus fin et le plus rompu dans les formes de la diplomatie; il fut mis en conférence avec Charles Lacroix, mi-

nistre des relations extérieures, aussi simple et aussi neuf que le premier étoit habile et rusé. Il servit parfaitement le ministre anglois dans toutes les vues que celui-ci avoit pour traîner la négociation en longueur. Charles Lacroix lui demanda, dès le début, s'il traiteroit pour sa nation seule, ou s'il avoit des pouvoirs pour traiter pour l'Angleterre et ses alliés. L'Anglois déclara qu'il ne sépareroit jamais les intérêts de sa nation d'avec ceux des puissances qui lui étoient alliées; mais il avoua qu'il n'avoit d'elles aucun pouvoir. L'envoi des courriers dans toutes ces cours suspendit les conférences. Enfin, après deux mois de gaucheries du ministre de France, et de ruses de la part du ministre anglois, pendant lesquels M. Pitt avoit obtenu de sa nation l'emprunt qui lui étoit nécessaire pour faire les fonds de sa campagne, lord Malmesbury présenta les propositions de son ministère, dont le résultat étoit d'engager la France à rendre à l'empereur toutes ses conquêtes, et à ne recevoir de la part de l'Angleterre, en compensation, que quelques restitutions dans les Antilles dont on faisoit bien valoir l'importance, en réservant cependant les plus considérables des conquêtes que l'Angleterre avoit faites dans les possessions orientales de la Hollande. L'Angleterre insistoit surtout, comme une condition *sine quá non,* sur la restitution complète de toute la Bel-

gique à l'empereur. Le directoire se crut offensé par des propositions aussi fières; il exigea, dès le début, l'*ultimatum* de l'ambassadeur, qui, n'étant point autorisé, refusa de le donner. On lui signifia l'ordre de partir de Paris sous deux fois vingt-quatre heures, et toutes les conférences furent rompues.

Cette rupture fut suivie d'un ordre envoyé à une escadre de Brest, préparée depuis deux mois pour faire une descente en Irlande, de mettre à la voile sur-le-champ, dans la saison la plus rigoureuse. La hauteur du renvoi de l'ambassadeur d'Angleterre, la menace d'une descente dans le même temps, exaspérèrent la nation angloise, et rendirent la continuation de la guerre si populaire en Angleterre, que tous les soumissionnaires à l'emprunt s'empressèrent d'apporter leurs fonds à la banque avant les termes qui leur avoient été donnés, et que le parti de l'opposition, dans les deux chambres, fut, dans cet instant, réduit au silence par la fierté nationale.

Quant à l'expédition d'Irlande, elle eut le sort qu'elle devoit avoir dans cette saison : elle avoit été entreprise contre l'avis de la plupart des officiers-généraux de la marine, qui furent destitués. Le général Hoche, après avoir passé le reste de la campagne précédente à disperser, en Bretagne, tous les insurgés qui, sous le nom de chouans, avoient sur-

vécu à la destruction des deux armées de la Vendée, fut chargé, par le gouvernement, de se mettre à la tête de cette entreprise. Il sortit de Brest par un vent de nord-est favorable; il ne tarda pas à se trouver en mer si forcé, que toute l'escadre fut séparée, dispersée, et qu'après avoir souffert toutes les avaries de la saison, tant sur les différens points des côtes d'Irlande qu'en pleine mer; elle fut forcée de rentrer, par différentes parties, dans le port de Brest, et dans le plus triste état de délabrement. Le général Hoche et son amiral, montés sur une frégate, après avoir perdu de vue, dès la sortie du port, la plus grande partie de la flotte sans pouvoir la rallier, rentrèrent seuls dans le port de Rochefort, avec la douleur de ne pouvoir attribuer qu'à la témérité tous les malheurs de cette expédition. L'escadre angloise, destinée à croiser devant le port de Brest, ne put pas, heureusement pour la France, tenir la mer, et rentra dans ses ports. L'escadre françoise ne perdit que, par la fureur des élémens, deux vaisseaux de ligne, trois frégates et quelques transports portant trois mille hommes de troupes. Cette entreprise avoit été cependant risquée et ordonnée par le directoire, puisque le général Hoche obtint, à son retour, le commandement en chef de l'armée de Sambre et Meuse.

Le directoire françois se consola de tous ces malheurs par les nouvelles qu'il reçut de l'armée

d'Italie. Les deux armées suspendirent leurs opérations pendant le temps des frimats, et furent respectivement renforcées. A peine ces secours furent-ils arrivés, que les Autrichiens reçurent l'ordre de tout risquer pour secourir Mantoue. Bonaparte, qui s'étoit bien préparé à repousser cette nouvelle attaque, rassembla toutes ses troupes sur la droite et sur la gauche de Vérone, où il étoit en personne. Le général Alvinzy, à la tête de son aile droite, déboucha sur la Coronna, se porta sur les avant-gardes françoises, et les replia sur Rivoli; tandis que la gauche des Autrichiens cherchoit à forcer le passage de l'Adige au-dessous de Vérone. Bonaparte, avec sa réserve, marcha avec célérité sur le corps commandé par Alvinzy; il le battit à plate couture, après la plus vigoureuse résistance, lui prit treize mille hommes, et le mit dans la plus grande déroute. L'aile gauche de l'ennemi avoit, dans le même temps, forcé le passage de l'Adige, vis-à-vis d'Anguiarri, et marchoit en forces sur Mantoue, vers le faubourg Santo-Georgio, qui avoit été bien retranché, et qui résista cette fois-ci non-seulement à cette attaque extérieure; mais encore à la sortie que fit Wurmser pour faciliter ce secours. Bonaparte se retourna avec sa diligence ordinaire; il fit attaquer en queue ce corps de troupes, commandé par Proveira, le détruisit entièrement, après avoir pris, dans

toutes ces actions, vingt-trois mille hommes, soixante pièces de canon, vingt-quatre drapeaux, et tout le convoi que l'ennemi vouloit introduire dans Mantoue. Les généraux Berthier, Massena, Augereau et Joubert, continuèrent à se distinguer dans ces différens combats.

La reddition de Mantoue, avec une artillerie immense, fut la suite de cette dernière bataille, et mit le comble à la gloire de la brave armée d'Italie. Bonaparte en acquit, d'une espèce nouvelle, par la générosité dont il usa envers le vieux maréchal Wurmser dans les articles de sa capitulation, et par sa campagne dans les états du pape, qui en fut la suite. Il y sut, par une discipline exacte, par le respect qu'il fit observer pour tous les objets du culte, distinguer la puissance temporelle du pape d'avec sa qualité de premier ministre de la religion catholique. En désarmant ses troupes, en imposant de fortes contributions dans ses états, en lui faisant céder à la France, définitivement, Avignon, les légations de Boulogne et de Ferrare, il le fit repentir de la rupture de l'armistice qu'il avoit signé; il conserva cependant toute la dignité et la décence convenables dans la correspondance qu'il eut avec le chef de l'église catholique, la sûreté pour sa personne, et les égards respectueux qu'il marqua pour sa puissance spirituelle. Cette conduite le montra aussi sage et aussi profond dans la

politique, que ses talens militaires nous ont étonnés dans une série aussi brillante de succès.

Ces succès de la république françoise furent cependant balancés par la victoire mémorable que l'amiral Jervis remporta sur la flotte espagnole, à la sortie et à la hauteur de Cadix. Cette dernière armée, fière de sa grande supériorité, sortit avec confiance, et n'avoit pas encore formé sa ligne, lorsque l'amiral anglois, marchant à elle dans un ordre très-serré, répéta la manœuvre dont les Anglois ont toujours fait l'épreuve dans leurs grandes batailles navales, et toujours avec le même succès. Il saisit un vide dans la ligne espagnole, s'y précipita avec toutes ses forces réunies, sépara une partie de celles des Espagnols, et, après les avoir jetés sous le vent, livra au reste le combat le plus opiniâtre, s'empara de quatre gros vaisseaux de son ennemi, et rendit, par cette habile manœuvre, la supériorité de son adversaire d'autant plus malheureuse, qu'elle lui fut absolument inutile dans le cours de la bataille.

Il ne fallut pas moins qu'un succès aussi brillant pour faire supporter patiemment, à la nation angloise, la cessation des paiemens de sa banque, et la suspension de tous ses échanges contre la monnoie métallique. Cet événement qui, dans toute autre circonstance, auroit désespéré le peuple anglois, fut supporté avec assez de résignation.

Il ne manquoit à la gloire de Bonaparte que de se mesurer avec l'archiduc Charles : il en saisit promptement l'occasion. Revenu de son expédition dans les états du pape, où il laissa une division pour l'exécution du traité fait avec la cour romaine, il apprit que l'archiduc, après avoir fait une course à Vienne, après avoir donné le temps à ses troupes détachées de l'armée du Rhin d'arriver dans le Tirol, faisoit, sur les frontières du Frioul vénitien, tous ses préparatifs pour entrer en campagne. Il résolut de le troubler au milieu de toutes ses mesures. Il partit avec sept divisions dirigées par une marche rapide. Après en avoir laissé deux pour protéger son flanc gauche dans les gorges du Tirol, il arriva, avec les cinq autres divisions, sur les bords du Tagliamento, défendus par l'archiduc Charles avec une partie de l'armée autrichienne. Après une canonnade respective, Bonaparte, fit, par un beau mouvement de tactique, forcer le passage sur différens points, et déployer son armée à l'autre bord, avec la plus grande célérité, mit l'ennemi en déroute, se porta sur Gradisca, place frontière de l'état vénitien, dont l'archiduc s'étoit emparé pour couvrir ses magasins. Il l'investit avec la plus grande diligence; il y prit une garnison de trois mille Autrichiens, qui se rendit au général Bernadote sur une simple sommation. Il passa ensuite l'Izonso, entra avec

toutes ses troupes dans le Frioul autrichien, et prit tous les magasins de leur armée, répandus dans différentes places, et finit par s'emparer de Trieste, le seul port de mer appartenant à la maison d'Autriche, où le dernier empereur Joseph s'étoit tant plu à jeter les fondemens de sa puissance maritime. Dans ce même mouvement, Massena, avec sa division, avoit traversé les Alpes-Maritimes, et s'étoit posté à travers un débouché des montagnes du Tirol allemand. Il y fut attaqué par un corps de l'armée de l'archiduc, arrivant de la Carinthie. Il le repoussa avec perte; puis se retournant sur une colonne de troupes et de bagages de l'armée ennemie qui cheminoit dans les montagnes, harcelée et serrée de près par le général Guyeux, ils s'emparèrent de trente pièces de canon, de quatre cents charriots d'équipages, de cinq mille hommes avec quatre généraux qui furent faits prisonniers de guerre.

Les divisions de Joubert et de Baragay-d'Illiers, restés à l'entrée du Tirol allemand, ne tardèrent pas à pénétrer, après plusieurs combats disputés et des succès balancés; elles chassèrent l'ennemi de poste en poste; elles arrivèrent enfin à Brixen, d'où elles entrèrent dans la vallée de la Drave, pour se réunir à la gauche de Bonaparte. Ces dernières divisions prirent, dans différens combats, six mille prisonniers et plusieurs magasins que

l'ennemi avoit rassemblés dans le Tirol allemand. C'est par cette savante combinaison de manœuvres que cette brave armée d'Italie chassa de toutes ces montagnes l'armée de l'archiduc, qui perdit plus de vingt mille hommes et beaucoup d'artillerie; qu'elle entra, par Clagenfurt, dans les anciens pays héréditaires de la maison d'Autriche, s'empara de la Carniole et de la Carinthie, et pénétra dans un pays où jamais armée françoise, depuis plusieurs siècles, n'avoit encore paru avant Bonaparte.

Ce général, après avoir rassemblé ses divisions, marcha sur la Muer, en poussant vivement l'archiduc devant lui; il lui serra la mesure de si près sur le chemin de la capitale de l'Autriche, qu'après l'ouverture de négociations faite dans le style du plus profond et du plus modeste négociateur, il força l'empereur à lui envoyer deux plénipotentiaires, auxquels il accorda un armistice de quelques jours, pendant lesquels on lui livra la forteresse de Gratz, capitale de la Stirie, tous les débouchés de la Muer et de l'Ens, pour soutenir ses avant-gardes, qui furent portées sur la route et à vingt-quatre lieues de Vienne.

Lorsque Bonaparte et l'archiduc Charles négocioient les préliminaires de la paix, les armées françoises du Haut et du Bas-Rhin forcèrent, en même temps, le passage de ce fleuve. Cette der-

nière, pendant que les divisions de son aile gauche passoient la Sieg, se rassembla sur la rive droite du Rhin, dans la plaine de Neuwied, sous le feu d'un camp retranché que l'ennemi y avoit formé. Le général Hoche attaqua, avec la plus grande vigueur, cette position qui masquoit son débouché; il fit tourner, par ses dragons, les ailes de l'ennemi, et, après une bataille disputée, et quelques combats subséquens, il emporta toutes ses redoutes, prit sept mille hommes avec vingt pièces de canon, et força l'ennemi à se replier derrière la Lahn. Il investit la forteresse d'Ehrenbreistein, força le passage de la Lahn en différens points, et dirigea ses avant-gardes sur le chemin de Francfort. L'armée du Haut-Rhin, de son côté, força le passage de ce fleuve, à l'embouchure de la rivière d'Ill, vis-à-vis de Diersheim, au-dessous de Strasbourg; et, après plusieurs combats très-disputés, en remontant le Rhin, Moreau reprit d'emblée la forteresse de Kehl. Il suivit le corps ennemi dans la vallée d'Offembourg, et sur le chemin de Fribourg, lui prit quatre mille hommes et quelques pièces de canon. C'est dans cette position que les généraux reçurent les courriers de Bonaparte, qui leur portoient l'armistice convenu et signé par l'archiduc Charles, pour toutes les armées de France et de l'Empire. Il suspendit le cours de toutes les victoires en arrêtant l'effusion

du sang humain, dont les torrens n'avoient coulé qu'avec trop de profusion depuis le commencement de cette guerre.

Bonaparte n'avoit pas de temps à perdre dans la pointe rapide qu'il avoit faite jusqu'aux portes de Vienne. La longueur de sa communication avec ses dépôts d'Italie, la rendoient fort périlleuse. Il se pressa de dresser les préliminaires, qui furent signés par les plénipotentiaires de l'empereur et Bonaparte. 1.° L'empereur céda à la république françoise toute la Belgique, Luxembourg, le pays de Liége, et la partie des états de l'Empire qui bordoit la Meuse; 2.° il reconnut l'indépendance d'une république que la France établiroit en Lombardie; 3.° on indiqua un congrès où les deux puissances invitoient leurs alliés d'envoyer leurs ambassadeurs pour y traiter de la paix générale.

Après avoir brisé les efforts de la coalition presque générale de tous les rois de l'Europe, le directoire françois avoit peut-être le désir de faire sentir sa puissance à la république la plus oligarchique et au gouvernement le plus inquisitorial qui fût sur la surface du globe : la politique vénitienne eut la maladresse de lui en fournir l'occasion. Après avoir affiché la neutralité dès l'entrée de l'armée françoise en Italie, elle servoit sous main les armées autrichiennes ; mais retenue par les victoires et par la présence de Bonaparte au milieu de ses

états de Terre-Ferme, elle attendoit sourdement le moment de le voir éloigné de son territoire. Le feld maréchal Kerpen, resté dans les gorges d'Inspruck, au lieu de se réunir à l'archiduc, crut lui rendre un service plus important en envoyant le général Laudon sur la communication des François. Ce dernier n'eut pas de peine à replier tous les postes que la division de Joubert avoit laissés à Brixen, à Lavis, à Trente, à Roveredo, et à les repousser enfin jusqu'au lac de Garde. La prudence du sénat vénitien l'abandonna à cette époque; et, sans calculer que la formidable armée de Bonaparte, soit victorieuse ou vaincue, ne tarderoit pas à revenir au milieu de ses états de Terre-Ferme, il fit insurger, pendant la quinzaine de Pâques, une armée de vingt mille paysans, auxquels il joignit un corps d'Esclavons, des généraux et de l'artillerie qu'il envoya de Venise. Ils attaquèrent, presqu'en même temps, les François disséminés dans leurs différentes petites garnisons. Ils forcèrent celle de Vérone à se retirer dans les forts, et exercèrent contr'eux, et même contre les malades de leurs hôpitaux, des cruautés qui rappeloient les anciennes vêpres siciliennes; mais elles n'eurent pas le même succès. Le général Killemaine, parti de Milan, ayant rassemblé toutes les forces françoises à Rivoli, marcha au secours de Vérone, et fit mettre bas les armes à trois mille Esclavons, prit leurs

généraux, leur artillerie, et dispersa la plupart de ces attroupemens. Dans le même temps le général Laudon, ayant reçu de Vienne la signature des préliminaires, vint conférer avec les généraux français, pour l'établissement des limites respectives. Bonaparte, après avoir reçu la ratification de l'empereur, revenoit avec son armée triomphante, reprendre ses quartiers en Italie, lorsqu'il apprit toutes les horreurs qui s'étoient passées sur ses communications; il déclara la guerre à l'état de Venise : il fit toutes ses dispositions pour s'emparer de ses états, et ne tarda pas à les faire repentir de leur fausse politique, et des atrocités qui en avoient été la suite. Il s'empara de la capitale aussitôt que ses troupes s'y présentèrent, et changea totalement la forme de son gouvernement.

Peu de temps après, l'esprit révolutionnaire s'introduisit dans Gênes. Bonaparte ne parut y prendre part que pour soutenir le parti qui vouloit une réforme, et qui étoit protégé par le ministre de France. Toute cette insurrection se termina par y faire adopter une forme de gouvernement modelé sur celui de la république françoise, sans porter aucune atteinte à l'intégrité du territoire de cette république.

Mais il est temps de revenir aux affaires de l'intérieur et au changement qu'y apporta la nouvelle élection du tiers, prescrite par la constitution. Les

derniers efforts de Babeuf et de ses adhérens avoient tellement excédé le peuple françois de toute espèce de révolution, que l'esprit public se manifesta fortement dans le désir de jouir de la paix intérieure et extérieure. La plupart des assemblées primaires nommèrent, pour leur opposer dans le second tiers, aux deux conseils, des députés propriétaires. Ce second tiers réuni au premier, qui, la précédente année, avoit été également choisi par les assemblées du peuple, leur donna une grande majorité sur le restant de l'ancienne convention. Le choix qu'ils firent d'un nouveau directeur à substituer à celui que le sort avoit fait sortir, se porta, à une grande majorité, sur le citoyen Barthélemi, ambassadeur en Suisse, qui s'y étoit distingué par ses talens dans la diplomatie, son esprit conciliateur, et l'habileté qu'il avoit montrée en détachant de la coalition la Prusse et l'Espagne, dans les paix particulières qu'il avoit faites à Bâle avec ces deux puissances.

Le ministère anglois, dans le même temps, affligé de l'abandon de tous ses alliés, vouloit hasarder encore une campagne par mer; mais il fut blessé au cœur par l'insurrection de ses matelots dans les différens ports, et par les plus grands troubles dans l'Irlande. Sa banque étoit en détresse; le mécontentement universel, qui en étoit la suite, força l'Angleterre à faire de nouvelles démarches pour traiter

de la paix avec la France. C'est sous de tels auspices, avec la confiance de la plus grande partie de la nation, que Barthélemi prit séance dans le directoire, et que le congrès de Lille s'assembla pour traiter d'une paix particulière avec l'Angleterre.

Ces belles apparences pour la paix furent bien trompeuses; d'une part le roi d'Angleterre, secondé par son parlement, fut autorisé à employer tous les moyens de force pour réduire ses matelots et les insurgés d'Irlande. Les troupes de terre, dont on augmenta la solde, servirent le gouvernement avec vigueur; l'ordre fut rétabli dans ses flottes, et les troubles de son intérieur furent calmés.

La France, au contraire, vit de grands troubles s'élever : l'infortuné Barthélemi, au lieu d'être le précurseur de la paix, se trouva placé, à son arrivée, au milieu de tous ses orages. Etranger à toutes les factions, il crut devoir se ranger du côté de Carnot, son confrère, et seconder la majorité des deux conseils, qui l'avoient appelé à la place de directeur. Ses trois autres collègues se tinrent réunis à la minorité des deux conseils; mais ils disposoient des troupes et des généraux qui se prononcèrent pour ces trois membres du directoire. Les troupes furent animées par une découverte faite dans différens papiers saisis, tant à l'armée d'Italie qu'à celle d'Allemagne, d'un plan de conjuration, où Pichegru paroissoit fortement compromis. Ce dernier

jouissoit, dans les deux conseils, d'une grande influence, et passoit pour un des chefs les plus accrédités. Les deux partis se firent la guerre de plume pendant deux mois, les conseils par des décrets, la majorité du directoire par des affiches vigoureuses contre la plupart de ceux qui jouoient le rôle principal dans les assemblées de la nation. Les journaux se partagèrent, mais les plus nombreux étoient favorables aux deux conseils. Paris restoit indifférent, et dans l'apathie où se trouve un tiers dans une querelle de ménage. Les troupes, prononcées pour le directoire, lui en imposoient, et personne ne vouloit prendre couleur dans une querelle dont les prétentions lui paroissoient aussi troubles et aussi contradictoires. La bombe éclata dans la nuit du 18 fructidor. Les trois directeurs se crurent fondés, par l'urgence des circonstances, à se servir de la force armée pour exécuter un acte de l'autorité la plus absolue. Le directoire, ayant introduit un corps de troupes dans Paris, jeta le voile sur toutes les formes prescrites par la constitution. Les salles des deux conseils furent fermées, il donna des mandats d'arrêt contre les deux directeurs opposans, et contre soixante-dix membres des deux conseils; indiqua les salles de l'Odéon et de Saint-Côme, près leur palais du Luxembourg, aux autres députés, pour s'y rassembler. Les deux conseils, ainsi réduits, y ratifièrent toutes ces mesures

révolutionnaires, sans entendre un seul des accusés, prononcèrent le décret de déportation contre soixante-dix de leurs membres, contre les deux ex-directeurs, et contre tous les rédacteurs des journaux qui leur avoient été favorables. Ce décret fut rendu dans une séance. Le peuple de Paris resta tranquille, excédé de toutes les révolutions.

Les deux conseils expulsèrent de leurs chambres tous les membres du dernier tiers de quarante-cinq départemens, et déclarèrent nulles toutes leurs élections. Carnot, averti de l'orage, se sauva; il proposa à Barthélemi de le suivre : celui-ci lui dit qu'il n'avoit rien à se reprocher, et qu'il ne fuiroit pas son sort, quel qu'il fût. Il fut, ainsi que vingt-quatre députés qui avoient été arrêtés, conduit quelques jours après à Rochefort, où ils furent embarqués pour la Guiane.

On ne sait pas sur quels motifs les ci-devant duchesses d'Orléans et de Bourbon, et le prince de Conti furent compris dans ce bannissement. Ils furent du moins traités dans leur route, avec les égards dus à la vertu malheureuse. On les transféra en Espagne; on leur décréta des pensions hypothéquées sur leurs biens qui leur avoient été rendus, et qui furent de nouveau séquestrés en France. Tous les émigrés rentrés ou rayés provisoire-

ment eurent l'ordre de sortir du territoire de la république dans l'espace de quinze jours, ainsi que les prêtres ci-devant déportés.

Cette séance du 18 fructidor se termina par le retour des deux conseils aux lieux de leurs séances ordinaires. La réduction du nombre de leurs membres, rendit le parti favorable au directoire entièrement prépondérant. Le premier usage qu'ils en firent fut de nommer, aux deux places des deux directeurs bannis, Merlin de Douai et François de Neufchâteau qui réunirent la majorité de leurs suffrages. Ces événemens furent encore l'occasion d'une nouvelle persécution que l'on voulut exercer contre les ci-devant nobles, quoique le général Pichegru et la plupart de ceux compris dans le bannissement ne tinssent à cette caste par aucun lien. La commission chargée de cette affaire proposa le bannissement général des nobles, sauf quelques exceptions. Le mouvement que cette proposition produisit dans Paris, l'inquiétude qu'elle porta dans toutes les classes de la société, qui ne vit plus où pourroit s'arrêter ce nouveau mode de proscription en masse, en arrêtèrent l'effet. La commission changea son plan, et l'assemblée se contenta d'assimiler les ci-devant nobles aux étrangers qui s'établissent en France, en leur interdisant pendant sept ans l'exercice de leurs droits de ci-

toyen dans les assemblées primaires et électorales, sauf les mêmes exceptions.

Pendant tous ces troubles intérieurs les négociations de Lille et d'Udine languissoient : les puissances ennemies élevoient leurs prétentions ; celles de la France étoient mal soutenues, par le dépérissement de ses finances et l'état de langueur où on laissoit la force publique. L'armée d'Italie seule s'entretenoit par des contributions ; mais celles du Rhin étoient en souffrance, et leur prêt même étoit arriéré. Bonaparte se plaignoit hautement du ton adopté par les conseils, de forcer le directoire à la paix, en le bloquant par la famine. Il disoit, avec raison, que ce n'étoit pas en demandant la paix à son ennemi qu'on pouvoit l'obtenir ; que c'est à la tête d'une force puissante qu'il faut appuyer les négociations. A peine les deux conseils eurent-ils assuré des fonds par de nouveaux impôts, par le recouvrement sévère des anciens, par une réduction des deux tiers sur les rentes, pour chercher à établir le niveau de la recette et de la dépense, que les armées furent remises en mouvement.

Bonaparte, qui avoit profité de sa position au milieu de l'état vénitien pour rétablir, et même augmenter la sienne, prit encore l'initiative. Il se présenta au congrès d'Udine avec une armée de

quatre-vingt mille hommes, et dicta aux plénipotentiaires de l'empereur les articles de la paix, qu'il leur fit accepter un mois après la révolution du 18 fructidor.

L'empereur céda, par ce traité, à la France la Belgique et toutes ses dépendances; il reconnut l'indépendance de la république cisalpine, composée des duchés de Milan, de Modène, de Reggio, du Boulonnois, du Ferrarois, de la Romagne, et de tout le territoire vénitien sur le bord de l'Adige et du lac de Garde. On y comprit la Valteline et le comté de Chiavenne. Mantoue, Ferrare, Pizighitone, Peschiera, Brescia et Bergame furent les places de première ligne destinées à la défense de cette nouvelle république. On céda à l'empereur tout le reste du territoire vénitien sur la rive gauche de l'Adige, y compris Venise, toute l'Istrie, la Dalmatie et autres pays appartenans à cette puissance de l'autre côté du Golfe Adriatique, à l'exception des îles de Corfou et de toutes celles qui lui sont adjacentes sur les côtes de l'Albanie vénitienne, qui appartiendront à la France. L'empereur consent qu'elle reste en possession de tout le pays qu'elle occupe sur la rive gauche du Rhin jusqu'à Neuwied, d'où l'on tirera une ligne par Juliers, qui aboutisse à la Meuse près Vanlo. L'empereur s'oblige à retirer ses troupes de Mayence

et des autres forteresses qu'elles occupent sur le Rhin. La ratification de ce traité doit être faite par l'Empire, dans un congrès qui se rassemblera à Rastadt, où l'empereur, de concert avec les ministres françois, doit user de son influence pour les mettre en exécution. Il y sera réglé un dédommagement pour le prince d'Orange et le duc de Modène.

On rappela, peu après l'époque du 18 fructidor, les négociateurs françois de Lille. On y envoya de nouveaux plénipotentiaires, qui débutèrent avec fierté, en demandant à l'Angleterre la restitution de toutes ses conquêtes faites, pendant la guerre, sur la France et sur ses alliés. Mais cette dernière puissance, n'étant pas appuyée par la vigueur de ses armées navales, ses négociateurs n'eurent pas la force que les armées de terre donnoient à la plume de Bonaparte dans ses négociations avec l'empereur : celle de Lille fut bientôt rompue, et Malmesbury retourna pour la seconde fois à Londres. L'Angleterre fut abandonnée de tous ses alliés, à l'exception du Portugal, qu'elle força à rompre le traité que cette puissance venoit de faire avec la France.

Le gouvernement anglois, toujours fier et égoïste, fut beaucoup moins humilié des malheurs et de l'abandon de ses alliés dans le continent, qu'il ne fut exalté de la nouvelle victoire que sa flotte ob-

tint sur celle des Hollandois. L'amiral Duncan, qui commandoit la flotte angloise, après avoir croisé plusieurs mois devant les ports de Hollande, fut forcé d'aller se ravitailler dans ceux de l'Angleterre les plus à portée de sa station. L'amiral hollandois reçut les ordres de son gouvernement de sortir; mais il fut surveillé par quelques croiseurs anglois. L'amiral Duncan, au premier signal, coupa ses cables, et força de voiles pour attaquer son ennemi avant sa rentrée dans le Texel. Ce dernier fut atteint, contraint de combattre avec une grande infériorité de forces; enfin, battu après une vigoureuse résistance, mais avec perte de près de la moitié de ses vaisseaux. Ce fut ce second échec qui acheva de détruire la marine hollandoise : elle avoit déjà fait de grandes pertes, tant au cap de Bonne-Espérance que dans ses îles à épiceries dans les Indes orientales.

Cette nouvelle victoire navale releva le ton du ministère anglois. M. Pitt conserva toute son influence dans le parlement; il profita de toutes les diatribes françoises qui lui étoient personnelles, et de toutes ses menaces pour exaspérer le génie anglois, qui, par orgueil et son antipathie naturelle, est toujours porté à soutenir un ministre que son ennemi cherche à détruire, et refuseroit un gouvernement divin s'il lui étoit envoyé par la France.

On ne s'occupa donc, de part et d'autre, qu'à forcer tous les moyens et à faire de nouveaux efforts pour ouvrir et soutenir une nouvelle campagne.

M. Pitt, malgré tous les efforts du parti de l'opposition, parvint à faire passer dans le parlement, à une grande majorité, un impôt onéreux. Il portoit, sur les gens riches, au quadruple, et sur les fortunes médiocres, au double, l'impôt accordé, l'année précédente, au gouvernement. Il mit les flottes, l'armée de terre et les milices, dans un mouvement général dans les trois royaumes, pour s'opposer aux descentes dont ils étoient menacés.

Le directoire françois, après la paix conclue avec l'empereur à Campo-Formio, rappela Bonaparte pour le mettre à la tête de l'armée destinée à faire une invasion en Angleterre. Il laissa à ses généraux, en Italie, le soin de mettre le traité à exécution. Il passa à Rastadt pour l'ouverture des conférences avec l'Empire, qui reçut les François dans Mayence et dans la partie des électorats du Rhin cédée par le dernier traité. Il se rendit ensuite à Paris, pour s'y préparer à de nouvelles entreprises.

Le général Hoche, étant mort à la tête de l'armée du Rhin, y fut remplacé par le général Augereau, pour peu de temps. Cette armée fut dissoute au moment où les conférences de Rastadt commencèrent à prendre la tournure et l'impulsion que

la France et l'Autriche paroissoient alors d'accord à vouloir leur donner. La plus grande partie des troupes qui la composoient, fut dirigée à d'autres destinations.

Le directoire françois crut porter, à cette époque, un coup sensible au commerce d'Angleterre. Il fit saisir, dans toute la république, et dans la même journée, toutes les marchandises angloises qui s'y étoient introduites par les neutres, et rendre un décret qui déclaroit de bonne prise toutes celles fabriquées en Angleterre, qui seroient saisies sur les vaisseaux de quelque nation qu'ils fussent. Cette loi, si contraire aux principes de la neutralité armée que la France avoit adoptée quelques années auparavant, et auxquels elle avoit applaudi pendant la dernière guerre d'Amérique, fut cependant votée et décrétée unanimement. La nécessité de cette mesure parut fondée sur l'exemple que les Anglois ne cessoient d'en donner, et sur l'abus que l'Angleterre avoit, dans tous les temps, fait de son despotisme universel sur toutes les mers, pour introduire, sous des pavillons supposés, dans les ports de ses ennemis, toutes ses marchandises. Cette contrebande soutenoit et faisoit fleurir son commerce au milieu des incendies qu'elle allumoit en Europe, et par contre-coup, fournissoit à son gouvernement de grands moyens pour alimenter la guerre actuelle,

qui étoit toujours soutenue par la fermeté et les talens du ministre anglois, appuyé des passions, de la haine et de la rivalité des deux nations.

Les terribles revers qu'avoit éprouvés l'état de Venise par la fausseté de sa politique ne furent pas capables de corriger la cour romaine, ou plutôt son ministère, de la même duplicité. Ce gouvernement, profitant de l'éloignement de l'armée française et de Bonaparte, qui n'avoit laissé, à la république cisalpine, qu'un corps auxiliaire de vingt-cinq mille François, aux ordres de Berthier, commença par différer, sous différens prétextes, de reconnoître cette république. Pressé cependant et forcé par la marche de quelques troupes, il avoit paru céder et la reconnoître dans les formes diplomatiques. L'ambassadeur de France, frère de Bonaparte, s'y conduisoit avec activité et sagesse, lorsque tout à coup une insurrection populaire vint assiéger sa maison. On prétend que cette première émeute étoit dirigée par des chefs démocrates qui vouloient établir une république romaine à quelque prix que ce fût. L'ambassadeur de France, en leur refusant son appui, envoya demander au gouvernement romain des troupes pour le protéger dans son hôtel. Mais il est constant que ces troupes, après s'être long-temps fait attendre, tournèrent leurs armes et firent feu contre les François. Le général Du-

phot fut massacré avec plusieurs autres ; et l'ambassadeur fut forcé de se retirer, avec sa famille, sur le territoire de Toscane, où il fut accompagné par l'ambassadeur d'Espagne, qui se prononça hautement contre cet attentat. Le cardinal Doria, secrétaire d'état, qui se piquoit d'être attaché à la France, où il avoit été nonce pendant quelques années, y joua un rôle de la plus grande foiblesse ou de la plus grande fausseté. Il écrivit, au nom du pape, les lettres les plus basses pour offrir toutes sortes de satisfactions au directoire : celui-ci crut devoir tirer une vengeance plus énergique et plus éclatante d'une politique aussi machiavélique. Berthier fut envoyé à Rome avec un corps de troupes ; il en fit sortir le pape, à qui il permit de se retirer à Sienne, et mit aisément en déroute les cardinaux avec les troupes du saint siége. La vanité du directoire françois fut flattée sans doute d'établir, sur ce fameux Capitole, une nouvelle république modelée sur celle de France, et d'y faire revivre les noms de consuls, de prêteurs, de sénateurs et autres de l'ancienne Rome, dont la célébrité et la puissance faisoient un contraste bizarre avec les nouveaux, revêtus des mêmes titres, mais si secs et si décharnés entre leurs mains. Il y eut peu de sang répandu dans de petites insurrections partielles, et quelques dilapidations de

nos agens militaires qui furent réprimées. Berthier partit, peu de temps après, pour aller rejoindre Bonaparte, et le général Brune le releva à Milan.

Tout porte à croire que le directoire françois fomenta et protégea, dans le même temps, une révolution dans les cantons aristocratiques de la Suisse. Barthélemi, guidé par la prudence et l'ordre qu'il avoit alors du gouvernement, d'écarter les Suisses de la coalition générale, s'étoit contenté d'obtenir et de leur faire observer la neutralité. Les principaux cantons étant ennemis, par leurs constitutions, de tout gouvernement démocratique, l'on peut présumer qu'ils ne virent pas sans de grandes inquiétudes le colosse de la république françoise s'élever sur de pareilles bases. Celle-ci fut mécontente du secours et des intrigues secrètes par lesquels ils cherchoient à lui nuire. Bonaparte se plaignit de quelques manques d'égards des cantons de Berne et de Soleure, lorsqu'il les traversa pour aller à Rastadt : il s'étoit plaint plus fortement des contradictions qu'il en avoit éprouvées, soit lors de la réunion de la Valteline, soit en détournant les vivres destinés à ses armées. La protection demandée par quelques habitans du pays de Vaud, que la France avoit toujours soutenus dans leurs anciennes discussions avec l'état de Berne, servit de prétexte au directoire. Ils levèrent le mas-

que de la révolution, demandèrent un gouvernement libre et voulurent avoir part à la souveraineté. Le canton de Berne étoit acccusé, par eux, d'avoir porté atteinte en différens temps à leur constitution primitive. Assurées du secours du directoire françois et de l'appui d'une division de l'armée d'Italie qui se répandit sur toutes leurs frontières, quelques villes du pays de Vaud se confédérèrent, et levèrent à Lauzanne l'étendard de la nouvelle république lemanique. Le canton de Bâle fut le premier à les seconder en formant un gouvernement démocratique, et à admettre paisiblement dans ses conseils les députés des campagnes. Ceux-ci les confirmèrent dans leurs différentes fonctions magistrales et administratives, et formèrent, de concert avec eux, une assemblée conventionnelle pour y régler une constitution qui fût agréée par la ville et les habitans des campagnes. Cet exemple fut suivi par quelques cantons voisins; mais le gouvernement aristocratique de Berne et des autres régis par une pareille constitution, ainsi que les petits cantons démocratiques excités par les prêtres catholiques, y mirent la plus grande opposition. Leurs résistances ne furent vaincues qu'après plusieurs actions très-vives et très-sanglantes: le canton de Schwitz s'y défendit avec toute son antique énergie. Ils furent alors réduits à se soumettre au nouveau gouvernement, qui fut installé

sous le nom de république helvétique. Elle termina sa révolution par un traité d'alliance offensive et défensive avec la république françoise, auquel les Grisons refusèrent d'accéder.

Le directoire et les deux conseils, après la journée du 18 fructidor, crurent devoir s'appuyer des clubs constitutionnels qui avoient été fermés depuis la chute de Robespierre. On rendit un décret pour les faire rouvrir, mais avec des mesures qui furent mal observées : ils ne tardèrent pas à prendre l'allure et la tactique des ci-devant jacobins. Le directoire, qui les épioit, en fit fermer un grand nombre; mais cette mesure fut appliquée trop tard; ils avoient déjà marqué leur influence dans la nomination des assemblées électorales de la plupart des départemens. Le directoire rassembla tout ce qu'il put se procurer de preuves contre la légalité de ces élections. Il fit rendre un décret qui donnoit la vérification des pouvoirs des nouveaux élus à tous les membres qui composoient les deux conseils avant leur arrivée. On cassa les élections d'un grand nombre de départemens; on admit dans plusieurs autres, spécialement à Paris, les députés nommés par des assemblées scissionnaires qui s'étoient formées pour se soustraire aux irrégularités prétendues dont elles accusoient les premières assemblées. Enfin, le directoire parvint à faire exclure un grand nombre de députés qui

s'annonçoient pour braver son pouvoir avec plus d'audace que ceux qu'il avoit fait déporter le 18 fructidor, quoique dans un sens tout opposé. Au moyen de ces mesures qu'il prit à l'avance, les deux conseils parurent se renouveler de membres plus concordans, et tous les pouvoirs semblèrent se réunir pour appuyer le directoire. Il ne négligea pas de placer, dans tous les emplois administratifs à sa disposition, tous les députés sortans du dernier tiers de la convention, qui l'avoient si bien servi dans des circonstances difficiles, ce qui dut attacher d'autant plus à son autorité l'intérêt de ceux dont les pouvoirs avoient été continués dans ces nouvelles élections.

Pendant le cours de cet hiver, Bonaparte avoit fait arriver sur nos côtes une partie des troupes de son armée d'Italie ; il chercha à amener ces démonstrations à une attaque réelle et effective des côtes de l'Angleterre ou de l'Irlande. Mais ayant fait la tournée des côtes et de nos ports de l'Océan, il vit à quel point de dépérissement la marine militaire y étoit tombée, et parut renoncer à toute expédition importante qui exigeât son concours : il se retourna du côté de la Méditerranée. Il espéra qu'à force d'efforts et de courage, il pourroit, après s'être emparé de l'Egypte, conduire son armée, soit par la Mer-Rouge, soit par le chemin que les courriers anglois sont dans l'usage de pra-

tiquer, en traversant l'Afrique par son diamètre, pour aller aux Indes-Orientales. Il est bien extraordinaire que le directoire, qui avoit tant d'intérêt de ménager l'empire ottoman, notre plus ancien allié, voulant faire une entreprise aussi périlleuse, ne se soit pas assuré de son consentement, et ne l'ait pas intéressé au succès d'une expédition contre les beys d'Egypte, qui tyrannisent ce malheureux pays, sous le nom du grand-seigneur, dont ils ne reconnoissent la souveraineté que comme un titre nominal. Bonaparte avoit-il quelques espérances de se rendre la cour de Perse favorable ? et sur quelle puissance maritime pouvoit-il compter dans les mers des Indes pour porter son armée et protéger sa jonction avec les forces de terre de Tipo-Sultan ? c'est ce qui peut-être pourra s'éclaircir un jour. La route par terre paroît insurmontable sans le concours de l'empire ottoman et de la Perse pour en traverser les déserts. On ne peut pas présumer non plus qu'un homme aussi réfléchi et aussi instruit que Bonaparte ne connût parfaitement toutes les difficultés que présentent les côtes de l'Egypte, pour y faire mouiller en sûreté une escadre de vaisseaux de guerre. Bonaparte crut apparemment que la fortune, qui l'avoit accompagné jusque là dans toutes ses expéditions, lui seroit toujours favorable ; et ce génie si

calculateur se livra, avec toute l'ardeur de la jeunesse, à un plan aussi hérissé d'obstacles qui nous paroissent insurmontables. On peut croire aussi que le séjour de Bonaparte à Paris donnoit beaucoup d'inquiétude à la jalousie du directoire, et y rendoit sa situation très-embarrassante. Il partit de Toulon avec treize vaisseaux qui composoient le reste infortuné de la marine françoise dans la Méditerranée, et un gros convoi de vaisseaux de transport qui portoit vingt mille hommes de bonnes troupes.

Son début fut brillant par sa célérité et par les fautes de l'ennemi. Le contre-amiral Nelson, détaché de la flotte angloise qui croisoit devant Cadix, n'arriva devant Toulon que dix jours après le départ du convoi françois. Il le suivit à toutes voiles, mais ne put arriver à Malte qu'après que Bonaparte s'en fut emparé.

L'amiral Nelson apprit que Bonaparte en étoit parti quelques jours avant son arrivée, et paroissoit cingler avec son convoi vers l'Egypte : il continua sa poursuite et arriva devant Alexandrie quelques jours avant lui. On ne conçoit plus alors la conduite de l'amiral anglois; au lieu de croiser sur les côtes pour y attendre la flotte et le convoi françois qui devoient naviguer plus lentement, il repartit comme un trait et revint en Sicile assurer que Bo-

naparte ne s'étoit pas dirigé vers l'Egypte. Ce dernier, en arrivant trois jours après l'escadre angloise devant Alexandrie, précipita son débarquement par une mer très-agitée. A peine eut-il le tiers de ses troupes débarquées, qu'il marcha à leur tête et fit escalader la ville d'Alexandrie, malgré l'opposition vigoureuse de ses habitans. Menou et Kleber, deux de ses généraux, y furent blessés avec plusieurs braves soldats. Il fit entrer dans le port tous ses vaisseaux de transport : il donna l'ordre, à l'amiral Brueix, de débarquer tous les effets de son armée le plus promptement qu'il lui seroit possible; de chercher à vaincre l'obstacle qui empêchoit ses vaisseaux de ligne d'entrer dans le port; et, s'il ne pouvoit le surmonter, de faire voile vers Corfou.

Il partit avec l'armée de terre aussitôt qu'elle put être ralliée, et marcha avec la plus grande célérité sur le chemin du Caire, où il apprit que la cavalerie des Mamelucks et celle des Arabes se préparoient à lui faire une grande résistance. Il commença par faire un traité avec le chef des Arabes, qui ne fut pas signé sans difficulté; et dont l'exécution ne fut fidèlement gardée que pendant le temps que ses forces lui en imposèrent. Bonaparte n'yant pu se procurer des chevaux que pour deux cents cavaliers françois, se présenta à l'armée des beys dans un excellent ordre de divisions d'infan-

terie, formées en carré et par échelons, de manière à se flanquer respectivement. Toute la cavalerie des mamelucks pirouetta autour de ces masses ; ils souffrirent beaucoup du canon des François et de la mousqueterie de leur infanterie. Cette nuée de cavalerie irrégulière, mais brave, se retira en bon ordre dans un camp que les beys réunis avoient retranché pour couvrir la capitale de l'Egypte, à peu de distance du Caire : Bonaparte en entreprit l'attaque. Il destina deux divisions pour assaillir en colonne ces retranchemens ; mit en réserve trois de ses carrés pour s'opposer aux irruptions des mamelucks, et destina une de ses divisions à occuper un poste qui leur coupoit la retraite avec leur ville capitale.

Toutes ces dispositions eurent un plein effet : il rompit totalement leur armée, s'empara des retranchemens, et fit son entrée triomphante dans la ville du Caire. Une partie des forces ennemies se retira dans la Haute-Egypte, sous les ordres de Murat-Bey. Les généraux Desaix, Friant et Davoust les suivirent de près, et après plusieurs succès brillans, Desaix fit construire un camp retranché à quelques lieues du Caire. L'autre partie, aux ordres d'Ibrahim-Bey, après avoir traversé le Nil avec beaucoup de perte, prit le chemin du désert de Syrie. Bonaparte les fit poursuivre vivement, et fit travailler également à une forteresse sur les

confins de la Syrie. Ce fut au retour de cette expédition qu'il apprit tous les malheurs de son escadre.

Bonaparte rapporte dans sa relation, qu'il avoit conseillé ou ordonné à l'amiral Brueix de se replier à Corfou. Ce dernier ayant été tué dans le combat, nous ne savons rien de certain à cet égard. Seulement ce qui paroît vraisemblable, et ce qui honore le plus sa mémoire, c'est que cet amiral s'échauffa des succès du général de terre, et crut sans doute sa gloire attachée à rester pour le seconder. Il s'embossa avec son escadre sur la côte, dans une disposition qu'il crut et qui paroissoit formidable.

L'amiral Nelson, revenu sur lui, après avoir passé près d'un mois dans son retour en Sicile, l'attaqua avec une furie d'autant plus désespérée, qu'il devoit pressentir que sa conduite jusqu'à ce moment n'auroit pas l'approbation de son gouvernement. Il tourna une des ailes de l'escadre française; son vaisseau d'avant-garde échoua sur un banc de sable; il prit un autre chenal, et parvint à mettre entre deux feux cette aile et le centre de cette escadre, embossée entre les bancs de sable dans la rade d'Aboukir. Il y eut entre ces flottes respectives un combat furieux; le vaisseau de l'amiral françois fut embrasé et sauta; l'amiral anglois fut grièvement blessé : tous les vaisseaux, de

part et d'autre, furent criblés et démâtés. L'amiral anglois convint dans sa relation qu'il n'avoit, à la fin de l'action, qu'un seul vaisseau qui fût en état de suivre quelques vaisseaux françois qui s'échappèrent avec quelques frégates. La perte fut extrême des deux côtés; mais à la différence près que l'escadre angloise put être renouvelée par son gouvernement dans le Méditerranée, et que la France joua, à peu de choses près, de son reste dans cette même mer.

Cet événement fit changer de ton aux différens gouvernemens, dont les plénipotentiaires siégeoient à Rastadt. Le directoire françois continuoit lentement la négociation, et vouloit toujours y dicter les articles de paix. On ne s'y débattoit plus que sur des objets de la plus mince conséquence. Le ministre anglois profita de cet échec et des hauteurs des négociateurs françois, pour chercher à ranimer, contre la république françoise, les têtes couronnées de l'Europe. Il ne lui fut pas difficile de profiter de l'invasion de l'Egypte, pour réunir à cette ligue l'empire ottoman. L'ambassadeur d'Angleterre effraya les imans et le collége des gens de loi dans le divan, sur le voisinage des François de la Mecque; il exagéra la facilité qu'ils trouveroient à se rendre maîtres du tombeau de leur grand prophète, pour lequel ils ont la plus grande vénération. Ceux-ci échauffèrent le peuple qui, à

la suite d'un incendie où le grand-seigneur se trouvoit en personne, s'insurgea. Ils demandèrent à grands cris la guerre aux Francs. Le grand-seigneur le leur promit, et renvoya son grand-visir en exil. L'ambassadeur d'Angleterre eut l'adresse de faire approuver, par le nouveau visir, une alliance intime avec les Russes, ses ennemis invétérés, et de former, de concert avec eux, les projets les plus hostiles contre la France.

Le directoire, à la réception de toutes ces nouvelles, voulut prendre une attitude vigoureuse. Il fit les préparatifs d'une nouvelle guerre sur le continent. On décréta l'appel de la première classe de la conscription militaire : tous les jeunes gens de vingt à vingt-un ans furent appelés aux armées jusqu'à concurrence de deux cent mille recrues, et les deux conseils s'occupèrent des fonds à faire pour cette augmentation de forces.

Les Anglois n'eurent pas de peine à se garantir des troubles que la France appuyoit foiblement en Irlande. Ses efforts n'aboutirent qu'à une descente dans l'ouest de cette île, d'un millier de soldats françois, aux ordres du général Humbert qui, après une assez longue résistance, furent investis de toute part, et forcés de se rendre à l'armée angloise du lord Cornwallis. Il étoit difficile d'y envoyer des secours plus effectifs pour alimenter ces troubles, par la supériorité de la marine angloise

qui bloquoit alors presque tous les ports, et qui détruisit une autre flottille partie de Brest, composée d'un vaisseau de ligne et de quelques frégates portant des troupes.

Tel étoit l'état de la politique en Europe, au commencement de la septième année de la république, ou à la fin de l'année 1798. La pénurie de toutes les finances et les négociations de l'hiver pourront-elles parvenir à étouffer ce terrible volcan qui menace d'embraser, pour la seconde fois, toutes les puissances européennes, et que, pour se servir d'une expression du grand Frédéric, lors de sa dernière guerre pour la succession de Bavière, tout l'océan de notre philosophie moderne aura bien de la peine à éteindre?

Une nouvelle puissance étoit prête à se déclarer contre la république françoise, dans cette partie du monde où, suivant tous les principes de la morale, la dernière devoit le moins s'y attendre. Mais la reconnoissance, en politique, est une vertu dont on ne fait pas plus d'usage dans les républiques que dans les monarchies. Les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale en donnèrent une nouvelle preuve. Il faut reprendre de plus loin les causes qui affoiblirent graduellement et tournèrent enfin, dans des sentimens bien opposés, ces expressions d'alliance, de confédération et de confraternité éternelles que les Américains parois-

soient avoir vouées à la France. Leurs proclamations avoient toujours exprimé, avec la plus grande énergie, leur reconnoissance pour tous les bienfaits qu'ils en avoient reçus dans le cours de la guerre qu'ils avoient eue à soutenir contre les Anglois, jusqu'au traité de paix de 1783, où la France avoit forcé l'Angleterre à leur faire des concessions qui avoient surpassé toutes leurs espérances. Différens motifs commencèrent par refroidir toutes ces dispositions. D'une part, l'insouciance et la légèreté des ministres françois qui négligèrent les connexions de l'Amérique, ne firent aucune démarche pour attirer leur commerce, aucun établissement pour recevoir leurs enfans dans nos écoles publiques, et les soustraire à l'ancienne habitude qu'ils avoient de les envoyer perfectionner leur éducation en Angleterre. La France se livra à l'espérance d'allier son commerce avec celui des Anglois, et le ministre des finances fit, avec sa légèreté ordinaire, un traité dont l'avantage réel étoit en faveur de l'Angleterre, en échange d'une liberté spécieuse pour le commerce de nos vins, dont elle eut l'adresse d'éluder la réalité, en donnant aux vins de Portugal un encouragement bien plus effectif. Ces derniers étoient bien plus recherchés par le peuple anglois que les vins délicats de notre territoire.

Les Anglois cherchoient à regagner les Amé-

ricains. Ils n'eurent pas de peine à ramener, dans leurs îles, tous les commerçans qui étoient déjà fort disposés à y renouer leurs anciennes habitudes. Des crédits immenses leur furent offerts. Le gouvernement anglois favorisa et rechercha l'amitié des Américains, avec autant d'adresse et de politique qu'il avoit mis de dureté et de barbarie dans la guerre qu'il avoit faite pour tâcher de les assujétir. Les ressentimens de ces derniers les tinrent en défiance pendant plusieurs années; les ministres de France, d'Espagne et de Hollande avoient, dans le congrès, une prépondérance et une considération que les Américains, dénués de forces maritimes et militaires, avoient intérêt de donner aux puissances dont ils espéroient toute protection pour leur commerce. Ils ne s'occupèrent, dans les premières années de la paix, qu'à tirer parti d'une grande économie pour le paiement des dettes que la guerre leur avoit fait contracter; à faire des traités de commerce avec les puissances du nord; à couvrir les mers de leurs vaisseaux marchands, qu'ils envoyèrent jusqu'à la Chine, dans les mers orientales. Mais ce commerce brillant, tant à l'extérieur que dans l'intérieur en temps de paix, devenoit très-problématique au premier souffle de guerre qui agiteroit les puissances de l'Europe.

Dès le commencement de la révolution fran-

çoise, après la coalition contr'elle des têtes couronnées; enfin dès que les hostilités furent commencées, le congrès chercha à conserver la neutralité, et porta, sous son pavillon, tous les secours que l'intérêt de son commerce l'obligeoit à donner, tant aux colonies françoises que dans ses ports; mais l'Angleterre ayant pris dans cette guerre une part très-active, couvrant les mers de ses armemens, les Américains éprouvèrent de sa part des visites, des vexations, des confiscations, qui leur firent supporter de grandes pertes. De grands échecs qu'éprouva la marine françoise, rendirent sa protection presque nulle. L'abandon de ses colonies, ses divisions intestines attisées et entretenues par les différentes factions qui gouvernoient alors la France, étoient des motifs plausibles pour dégoûter les Américains d'une alliance avec une puissance qui, loin de pouvoir lui porter des secours, abandonnoit ses propres colonies à toutes les horreurs de la discorde. Dans le milieu de toutes nos scènes désastreuses, les Anglois renouvelèrent leurs propositions d'un traité d'alliance et de commerce avec les Américains qui, depuis la paix de 1783, avoit toujours été refusé par le congrès. Dans le même temps, la faction qui tenoit en France les rênes du gouvernement, envoya en Amérique des ministres imbus de tous les principes de liberté les plus exagérés; ils y

établirent des clubs qui eurent l'impudence d'attaquer toutes les autorités les plus respectées en Amérique. Ils s'efforcèrent de représenter Washington et ses deux conseils comme des aristocrates ou des royalistes déguisés. Ceux-ci, soutenus par une grande majorité de tous les propriétaires, qui couvrent le sol des Etats-Unis, regardèrent d'abord avec indifférence leurs clubs et leurs manœuvres. Elles ne paroissoient appuyées que par des étrangers, des gens oisifs et vagabonds, qui ne forment en Amérique qu'une très-petite partie dans la population. Je ne pourrai jamais croire que le sage Washington, que j'ai vu souvent impassible dans toutes les attaques qui pouvoient lui être personnelles, ait pu se laisser influencer par de pareilles déclamations. Mais la nécessité de chercher sur les mers un appui pour le commerce de ses concitoyens, qu'il ne pouvoit plus trouver chez aucune autre puissance, le força sans doute à prêter l'oreille aux propositions de l'Angleterre. Il conclut, avec cette puissance, un traité d'alliance et de commerce qu'il chercha à rédiger sur le même plan que l'ancien traité fait avec les François, et paroissoit vouloir tenir la balance égale; mais on ne peut pas justifier l'article qu'il consentit sur la visite des vaisseaux américains, et la confiscation des effets qui pouvoient y être destinés pour des puissances ennemies de l'Angle-

terre. Cet article fut blâmé par une grande partie de ses propres concitoyens. Ils disoient, avec juste raison, que les vaisseaux de l'Angleterre pouvoient par force faire des vexations et des saisies illicites ; mais qu'on ne devoit jamais sanctionner cette tyrannie par un article de ce traité. Il ne fut ratifié dans les deux conseils qu'à une très-petite majorité et avec des protestations. Washington étoit à la fin de sa présidence, et se retira des affaires au milieu de toute cette crise. Il ne fut pas long-temps sans terminer sa carrière illustre, au grand regret de ses concitoyens, à l'âge de soixante-dix ans. L'Europe entière lui fit des éloges funèbres et bien mérités. Il eut, pour successeur, Adams, son vice-président, homme de mérite et très-instruit ; mais qui, dans les temps les plus orageux de la révolution, passoit pour avoir conservé des liaisons avec le gouvernement britannique.

Le directoire françois fut très-irrité de la conduite du gouvernement des Etats-Unis. Il ordonna les représailles et la confiscation de tous les vaisseaux américains portant des marchandises ou autres effets dans les ports d'Angleterre. Il refusa avec hauteur de donner une audience publique aux ambassadeurs que le congrès avoit envoyés pour justifier sa conduite. Le nouveau président, Adams, profita de toutes ces circonstances pour aigrir sa nation contre la France, et tâcher de

l'amener à une rupture totale, pour laquelle la majeure partie des agricoles avoit encore la plus grande répugnance. Ce dernier parti étoit soutenu par le vice-président Jefferson, ci-devant ambassadeur en France, qui balançoit par son opposition, dans le congrès, le parti dévoué à l'Angleterre. Il détermina le congrès à temporiser en attendant les nouvelles des événemens qui se passoient en Europe; mais le président Adams donna quelques lettres de marque à des corsaires pour courir sur les vaisseaux françois. Ce dernier procédé ne contribua pas à amener les esprits à des voies de conciliation, qui étoient cependant désirées par la France et par la majorité des citoyens des Etats-Unis.

A l'ouverture du parlement d'Angleterre, le roi, dans son discours, développa toute la confiance que lui donnoient la dernière bataille de l'amiral Nelson, et le blocus par mer des forces de Bonaparte en Egypte. Il fit considérer cet échec comme une brèche ouverte, par laquelle il exhortoit toutes les puissances du continent à entrer pour reprendre à la république françoise toutes ses conquêtes. Il annonça une alliance intime avec la Russie et la Porte, puissances ci-devant rivales, qu'il étoit parvenu à reconcilier pour combattre le colosse qui faisoit ombrage à toutes les autres.

Le roi de Naples se chargea d'ouvrir la scène

de cette nouvelle coalition. La reine, sa femme, aussi ardente en faveur des Anglois que l'ambassadeur d'Angleterre à cette cour, étoit parvenue à faire donner à l'amiral Nelson, dans ses ports, tous les secours qu'il auroit pu tirer de ceux de sa nation, et s'étoit en quelque sorte approprié tous les succès de cet amiral dans la Méditerranée. Le roi de Naples leva en même temps une armée de quatre-vingt mille hommes, et mit presque toute sa nation sous les armes pour marcher à Rome, sonner le tocsin au beffroi du Capitole, et mettre le premier le feu à l'incendie qu'il espéroit de voir s'allumer dans toute l'Italie, chez tous les peuples déjà subjugués par les François. Une partie de cette armée, embarquée sur l'escadre de Nelson, se porta sur Livourne dont elle s'empara.

On publia, à cette époque, une correspondance interceptée du ministre de Naples avec celui de Sardaigne, dans laquelle on se plaignoit à Naples de la foiblesse du roi sarde et d'une partie de ses ministres, qui se faisoient scrupule d'employer le fer et le feu pour exterminer tous les François disséminés dans ses états sur la foi des traités.

Le directoire de la république françoise, d'après cette agression audacieuse, sans distinguer la conduite de ces deux rois, leur déclara la guerre par la même proclamation. Le général Championnet, commandant à Rome, eut l'ordre de rassembler

ses forces, de céder ce territoire momentanément, et de se conduire, après qu'il auroit reçu les premiers renforts, suivant les circonstances que la guerre feroit naître. Le général Joubert partit de Milan, s'empara de toutes les places du Piémont, et fit signer au roi de Sardaigne, à Turin, un ordre à toutes ses troupes et à tout le peuple de ses états de se soumettre aux François : il le fit consentir à sa retraite et à celle de toute sa cour dans l'île de Sardaigne. Toutes les troupes piémontoises furent incorporées dans l'armée françoise ; les régimens suisses qui étoient à sa solde eurent le même sort : la nation piémontoise se soumit au gouvernement françois. Toutes les administrations nouvelles et tous les tribunaux y furent organisés avec une foible résistance.

Cependant le général Championnet, après avoir évacué Rome, laissa une garnison au château Saint-Ange, et fit sa retraite en bon ordre, pour aller au-devant des secours qu'il espéroit du Milanez. Il eut divers succès à ses arrière-gardes, qui repoussèrent l'ennemi à Porto-Fermo, à Terni, à Civita-Castellana, avec perte de canons et de beaucoup de prisonniers. Dès qu'il eut été rejoint par les premières troupes qui lui arrivèrent de l'armée de Joubert, il se reporta en avant, et par des mouvemens bien combinés il enveloppa une division ennemie, prit cinq mille hommes et trente pièces de canon.

Ces différens échefs déterminèrent la retraite du roi de Naples, qui étoit venu de sa personne jusqu'à Rome, faire grand bruit et une grande ostentation de ses triomphes. Le général françois continua la manœuvre de ses différentes colonnes; et, tournant autour de Rome, il s'empara de Pescara, de la forteresse de Gaëte, de tous les retranchemens que l'ennemi lui abandonna, avec perte de plus de cent cinquante pièces de canon, tant de campagne que de siége, et de vingt mille prisonniers. L'armée napolitaine, ainsi disloquée, se rallia derrière Capoue, aux ordres du général Mak, qui dans cette position momentanée voulut parlementer.

Le général françois ne prêta l'oreille aux propositions d'un armistice qu'après s'être emparé de Capoue, à la suite de plusieurs assauts où il avoit essuyé quelques pertes. Il rassembla cependant ses forces, ses vivres et ses moyens pour pousser ses conquêtes jusqu'à la capitale de l'ennemi, si les conditions qu'il avoit dictées n'y étoient pas ratifiées. Le roi de Naples s'y étoit retiré avec autant de terreur qu'il avoit marqué d'ardeur dans le commencement de cette campagne si mal combinée et entreprise avec tant de légèreté. Arrivé dans cette ville, il fut entouré d'un peuple grossier, dont il croyoit s'être assuré la bienveillance. Cette classe d'hommes, connue sous le nom de *lazzaroni*, de-

manda des armes qu'on leur distribua; lui fit promettre de périr à leur tête, et de les défendre jusqu'au dernier soupir. Mais ce prince, n'osant donner confiance à cette turbulente populace, l'abandonna, dans la même nuit, à la protection de saint Janvier qu'elle proclama son général. Le roi s'embarqua, avec sa famille et ses ministres, à bord du vaisseau de l'amiral Nelson, laissa cet amiral incendier beaucoup d'autres bâtimens qui restoient dans ce port, et mit à la voile pour la Sicile, au milieu de toutes les imprécations d'un peuple furieux, qui se livra dans Naples à tous les désordres.

Championnet, instruit de cette insurrection, manquoit de vivres pour son armée; il lui déclara que c'étoit à Naples qu'il falloit en aller chercher. Il força tous les passages du Vulturne, mit en déroute tous les restes de l'armé napolitaine; attaqua, en les poursuivant, la tourbe des lazzaroni, qui combattoit avec la même fureur ses amis et ses ennemis, les restes de l'armée napolitaine et les François. Cette horrible troupe fut entièrement massacrée. L'armée françoise se fraya sur leurs cadavres un chemin ensanglanté aux portes et dans les rues de Naples. Ce fut à la tête de huit mille François que le général Championnet entra dans cette ville, et s'empara de cette capitale. Le général Mak avec tout son état-major, se trouvant au moment d'être égorgé par les troupes napolitaines, vint se

jeter à la merci des François, qui l'envoyèrent prisonnier à Milan. Enfin, le résultat de cette campagne fut encore la fondation d'une nouvelle république dans cette extrémité de l'Italie, avec une longue communication, difficile à entretenir au milieu de ce peuple fanatique. Les Anglois évacuèrent Livourne; le grand-duc de Toscane fut obligé de payer de grosses contributions à la France, pour avoir reçu dans ses ports une escadre angloise et une garnison napolitaine.

Pendant que ces événemens attiroient l'attention de l'Europe, les Anglois, ayant fait partir du port de Lisbonne une escadre et un convoi de troupes, passèrent le détroit de Gibraltar, et vinrent débarquer dans l'île de Minorque. Ils y attaquèrent et y prirent une garnison espagnole fort mal approvisionnée. Le fort Saint-Philippe, si fameux par les fortifications dont les Anglois l'avoient hérissé, étoit rentré dans l'ordre des places de la dernière classe, par la démolition de tous les ouvrages extérieurs, dont le gouvernement espagnol avoit ordonné la destruction, après la dernière conquête du duc de Crillon. La France se dédommagea de cette perte de son alliée par la prise de la forteresse d'Ehrenbreistein vis-à-vis de Coblentz, dont le commandant Faber ne se rendit, après un blocus célèbre, que forcé par la disette de toute espèce de vivres.

Bonaparte, dans le commencement du même hiver, eut à soutenir au Caire une insurrection des plus violentes, excitée par les ministres du culte mahométan. Ce peuple soulevé avoit pris son champ de bataille dans les mosquées principales; les François marchèrent sur ces insurgés avec leur activité ordinaire, et la punition exemplaire qu'ils en firent, ramena le calme dans la ville du Caire.

Mais ce qui dut occuper bien plus toute l'attention du directoire de France et celle de l'Europe entière, fut la marche d'une armée russe, aux ordres du général Suwarow, qui vint aboutir à Brunn en Moravie, où l'empereur alla avec toute sa cour les recevoir, et leur fournir des quartiers de cantonnemens. Les plénipotentiaires françois de Rastadt déclarèrent que toute négociation étoit suspendue; que si, dans quinze jours, la cour de Vienne n'avoit pas interrompu cette marche d'une armée étrangère dans l'Empire, la France ne pouvoit regarder ces mesures hostiles que comme une agression contr'elle; qu'à cette époque elle annuleroit toutes les bases déjà établies dans la négociation et recommenceroit la guerre contre l'empereur.

Toute cette campagne d'hiver, en Italie, n'y occupa les troupes françoises qu'à peloter, en attendant la grande partie. Le printemps de cette

année leur ouvrit une vaste carrière contre les armées de la coalition la plus formidable, fomentée par toutes les intrigues d'Angleterre, pour armer de nouveau tout le continent contre la république françoise. Quoique les ministres françois eussent réduit leurs prétentions dans les derniers mois qui précédèrent la rupture de la négociation de Rastadt, les plus grandes puissances de l'Europe se préparoient ouvertement à renouveler les hostilités; elles accusoient le directoire d'une ambition démesurée dans la fondation de ces nouvelles républiques, que les circonstances et une politique bien plus audacieuse que réfléchie avoient fait naître; qui lui étoient plus à charge qu'utiles; et qui, par leur foiblesse intrinsèque, avoient bien plus besoin de sa protection pour les maintenir qu'elles n'étoient en état de le secourir. L'empereur ne les considéroit que comme autant d'usurpations de territoire, contraires aux articles du traité de Campo-Formio, où elles n'avoient pas même été prévues. Enfin ce traité, fait avec l'empereur à coups de canon, ne pouvoit avoir la solidité des paix libres et réfléchies. La mort de l'électeur de Bavière, dans ces circonstances, ranima l'ancienne ambition de la maison d'Autriche pour établir provisoirement ses armées dans un pays placé si fort à sa convenance, sous le spécieux prétexte de protéger l'Empire contre la marche des troupes françoises.

Telle étoit la position des troupes et des préparatifs militaires contre la France, lorsque les armées françoises passèrent le Rhin, sur le refus de l'empereur de faire retirer les armées russes; et lorsque le directoire françois déclara la guerre à l'empereur et au grand-duc de Toscane, avec autant de présomption que de foiblesse dans les préparatifs pour soutenir une aussi vaste entreprise.

Le directoire françois rassembla trois armées sur les frontières d'Allemagne, aux ordres du général Jourdan, qui en eut le suprême commandement: celle du Bas-Rhin, aux ordres de Bernadotte, fut appelée l'armée d'Observation; celle du centre, aux ordres directs de Jourdan, fut nommée l'armée du Danube; celle de la droite, aux ordres de Massena, sous le nom d'armée d'Helvétie, se rassembla sur la frontière des Grisons. Les noms qui leur furent donnés indiquent assez leur destination. L'empereur ayant occupé le pays des Grisons par une division de l'armée du Tirol, ce fut dans cette république que durent commencer les hostilités. Le général Massena, que Bonaparte avoit surnommé l'enfant gâté de la Victoire, y éprouva la continuation de ses faveurs; il s'empara en peu de jours de toutes ces montages; franchit tous les obstacles de l'art et de la nature; y battit et y détruisit presqu'entièrement le corps autrichien destiné à les soutenir; enfin, aidé d'une division de l'armée

d'Italie qui les attaqua du côte de la Valteline, il parvint à s'emparer de tout le pays des Grisons, et porta ses armes victorieuses jusqu'à Finster-Muntz et Glurens, postes importans à l'entrée des gorges du Tirol. Le général Dessoles y battit le général Laudon, autrichien, lui fit beaucoup de prisonniers et prit tout son canon; mais Massena ayant été repoussé à l'attaque de Feldkirck, près du lac de Constance, ces divisions, qui avoient percé dans les vallées du Tirol, furent obligées de se retirer avec quelque perte à l'approche de l'ennemi qui y fut renforcé.

Le général Jourdan avoit, dans le même temps, fait passer l'armée du Danube par les différentes vallées des Montagnes-Noires et des villes forestières, en plusieurs divisions qui se réunirent sur le Haut-Necker, à Willingen et Rothweil, près des sources du Danube, au débouché de ces mêmes montagnes, du côté de la Souabe. L'archiduc Charles ayant rassemblé ses plus grandes forces sur la frontière de Bavière, entre Ulm et Memmingen, Jourdan marcha par sa droite, passa le Danube et se porta entre le lac de Constance, près duquel sa droite étoit appuyée pour seconder les succès de l'armée de Massena, et le haut du Danube, où étoient postées ses divisions de gauche. L'archiduc Charles, le 30 ventôse, se présenta pour l'attaquer; et après cinq jours des combats les plus opiniâtres, parvint, par

la supériorité de ses forces, à le déposter. Il paroît, par les relations respectives des deux armées, que l'avant-garde de Lefèvre, après avoir été repliée après beaucoup de résistance et de perte sur l'armée françoise, cette dernière fut surprise, et ses divisions séparées par une attaque nocturne qui réussit aux Autrichiens, et força l'armée françoise à la retraite; que le 4 et le 5 germinal, les divisions de gauche tournèrent l'armée de l'archiduc, tandis que l'avant-garde et les divisions de droite ralliées attaquoient de nouveau l'ennemi de front, aux ordres de Jourdan. Ce général se plaint, dans sa relation, de n'avoir pas été secondé par une charge de cavalerie à l'instant qu'il l'avoit ordonnée, dont l'effet auroit empêché celle de l'ennemi de se former dans la plaine pour attaquer l'armée françoise; il dit que, nonobstant le retard de ce mouvement, les troupes françoises firent des charges vigoureuses, et se battirent avec tant de courage toute cette journée, qu'elles restèrent respectivement, sur le soir, maîtresses du champ de bataille; mais l'archiduc ayant été renforcé par toutes les troupes qui lui arrivèrent à la fin de cette sanglante action, Jourdan se crut obligé de repasser, avec ses divisions de gauche, les sources du Danube, et de se retirer aux débouchés des Montagnes-Noires, pour y attendre les renforts qu'il demanda à l'armée d'Observation. Cette dernière étoit retardée du côté

de Manheim et de Philisbourg, par les intentions équivoques de quelques puissances de l'Empire sur l'observation de la neutralité.

L'archiduc Charles, ayant rassemblé ses forces à Stockak, sur le champ de bataille, marcha, le 14 germinal, sur l'armée françoise, ainsi dispersée et séparée aux différens débouchés des Montagnes-Noires; il s'empara et surprit Treiberg, à l'entrée d'une de ces gorges, ce qui détermina Arnoulf, commandant en l'absence de Jourdan, à donner à ces différentes divisions les ordres de la retraite sur le Rhin. Elles repassèrent ce fleuve, et ne laissèrent, sur la rive droite au camp retranché de Kehl, qu'une division; tandis que Bernadotte, avec l'armée d'observation, se rapprocha du pont de Manheim, en levant le blocus de Philisbourg. Les divisions de droite se replièrent sur Brisach, y passèrent le Rhin, et furent envoyées tout de suite en le remontant, pour renforcer l'armée de Massena, destinée à défendre la frontière suisse, qui se trouvoit alors fort découverte, et exposée aux entreprises de l'ennemi.

Quoique Jourdan parût avoir disputé pendant cinq jours la victoire à un ennemi fort supérieur, il fut cependant malheureux et battu; le directoire l'avoit rappelé de son commandement. Massena le remplaça, et, après avoir fait mettre en marche les renforts destinés à la frontière helvétique, partit à

leur tête pour aller s'opposer aux entreprises de l'archiduc. Ce dernier fut, dit-on, contrarié par les ministres de Vienne, ce qui lui fit perdre un mois avant de rien entreprendre contre Massena, et donna le temps au général françois de se mettre en défense.

Les généraux de l'empereur sortirent alors des montagnes du Tirol, attaquèrent, avec des forces supérieures, les divisions de l'aile droite de Massena dans le pays des Grisons, et secondés par les insurrections qu'ils avoient excitées dans les petits cantons suisses, ils forcèrent les François de se retirer vers le mont Saint-Gothard, et de reprendre, vers la frontière helvétique, les mêmes positions d'où l'on étoit parti pour le début de la campagne.

Massena eut quelques avantages sur différens corps autrichiens, qui avoient passé le Rhin au-dessous de Schaffouse. Cependant l'archiduc Charles, ayant passé ce fleuve au-dessus du lac de Constance, se porta sur le bord de la Thur, que le général françois défendit avec vigueur pendant toute une journée; mais la supériorité des forces de l'ennemi obligea Massena de se concentrer derrière les lacs et dans les environs de Zurich, en abandonnant Schaffouse, la ville de Constance et les bords de ce lac.

L'archiduc attaqua l'armée françoise dans cette nouvelle position: après des combats qui durèrent

trois jours, durant lesquels on se battit de part et d'autre avec le plus grand acharnement; il força encore le général Massena à abandonner cette ligne trop étendue, pour se retirer entre le Rhin, les lacs de Zug et de Lucerne, et les monts Albis, dans une position plus resserrée, en abandonnant la ville de Zurich, les cantons de Glaris, d'Uri et de Schwitz, à l'ennemi. Les armées restèrent dans ces positions, à y réparer leurs pertes respectives. L'archiduc fit des détachemens pour renforcer l'armée d'Italie. Massena, de son côté, détacha une division pour réduire le Valais, qui s'étoit insurgé, et secourir l'armée françoise dans le Piémont. Elle remplit le premier objet; mais elle ne put pénétrer dans le val d'Aoste, dont l'armée combinée des Russes et des Autrichiens lui fermoit l'entrée, comme on va le voir dans les opérations respectives des armées d'Italie.

Ce commencement de campagne fut encore plus funeste pour les François, dans cette partie du théâtre de la guerre. Le défaut d'ensemble dans les opérations des François en Allemagne et en Italie, donna le temps à l'archiduc, après sa victoire en Suabe, d'envoyer de puissans renforts aux armées autrichiennes, sur les bords de l'Adige. Schérer fut nommé commandant suprême des différentes armées qui étoient disséminées dans les républiques d'Italie, nées ou à naître. Il destina une division

pour s'emparer de la Toscane et de Livourne, qui lui furent cédés sans la moindre résistance. Il partit avec cinq divisions qu'il s'étoit réservées pour attaquer les Autrichiens, aux ordres du général Kray, postés entre le lac de Garde et l'Adige : il eut un premier succès, et s'empara du camp retranché qui couvroit cette trouée; mais il fut repoussé vigoureusement par le général Mélas, dans une seconde action contre les retranchemens de Vérone, après des efforts réitérés et infructueux pour les emporter. Le général Schérer donna sa démission après ce revers, et fut remplacé par le général Moreau, dont la conduite, dans ces deux journées, lui avoit conservé la confiance de l'armée.

Après un début de campagne aussi malheureux, les armées françoises se réduisirent à la défensive sur leurs frontières, sur celles de tant de républiques leurs alliées, et sur le développement de trois cents lieues de côtes, que ces nouvelles conquêtes en Italie leur donnoient à garder, avec des peuples insoumis, et républicains malgré eux, sans forces maritimes pour les protéger. Les Autrichiens, renforcés des Russes qui arrivèrent en hâte dans les environs de Vérone, aux ordres de Suwarow, se rassemblèrent sur les bords du Mincio, où ils méditèrent de nouvelles irruptions concertées avec les succès de l'armée de l'archiduc sur le territoire des Suisses et des Grisons. Ce fut à cette époque que le

directoire appela, au service de la patrie, la deuxième et la troisième classes des conscrits, mesure trop tardive à opposer aux forces actuellement rassemblées, sur les frontières, par les puissances de cette nouvelle coalition.

L'armée de Moreau, affoiblie par ses pertes précédentes, par toutes les garnisons qu'elle fut obligée de laisser à Mantoue et dans les autres places du Milanez, fut réduite à défendre l'Adda contre les forces très-supérieures des Russes et des Autrichiens réunis. Il fut forcé, après plusieurs combats très-vifs, tant à Cassano que sur cette rivière, dans l'un desquels la division du général Serrurier fut enveloppée et prise, de se replier d'abord derrière le Tésin, enfin à Turin, où, après avoir rallié toutes les forces qu'il y put rassembler, il passa sur la rive droite du Pô, pour se porter entre Valence et Alexandrie, protéger la frontière de l'état de Gênes, et chercher à opérer la jonction de toutes les divisions qu'il avoit laissées dispersées sur toute la surface de l'Italie.

Le général Suwarow, à la tête de l'armée ennemie, profita de la supériorité de ses forces pour envelopper Moreau dans cette position; une partie passa le Pô à Plaisance, s'empara de la ville de Tortone, bloqua la citadelle; et, quoique l'armée françoise eût eu un premier succès, elle fut repoussée dans un second combat près de Tortone, et

fut obligée de rétrograder jusqu'à Coni, par une foule d'insurrections qui s'élevèrent dans presque toutes les villes et les places du Piémont. L'ennemi s'empara successivement d'Yvrée, de Casal, de la ville et de la citadelle de Turin, qui fut livrée avec toute son artillerie. Les peuples se soulevèrent à Mondovi, à Ceva, à Oneille, à Pignerol, à Suse, ce qui réduisit les François à la défense du sommet des Alpes, qui séparent le Piémont de la Savoie. On ne peut pas se dissimuler que la reddition de la plupart de ces places fortes fit peu d'honneur aux généraux qui y commandoient. Cependant les commandans d'Alexandrie, de la citadelle de Tortone, et d'Ancône, se distinguèrent, dans cette épidémie générale, par des défenses plus vigoureuses et plus brillantes.

Le général Moreau se retrancha aux environs de Coni, avec les débris de son armée, pour conserver sa communication avec l'état de Gênes, et donner la main au général Macdonald, qui rassembloit toutes les divisions françoises restées aux extrémités de l'Italie. Sur la nouvelle de l'approche de ce dernier, qui marchoit sur Plaisance, après quelques succès qu'il avoit eus à Modène et à Parme, Moreau, après s'être fait précéder par la division de Victor, qui se réunit à la gauche de Macdonald, marcha par sa droite à Gênes, traversa les Apennins, déboucha sur la citadelle de Tortone, dont il

fit lever le siége, eut un combat avantageux entre Tortone et Alexandrie; mais le général Suwarow, étant venu au secours des divisions autrichiennes, poursuivies par Macdonald jusqu'à Plaisance et la Trebia, attaqua ce dernier avec une telle vigueur, que l'armée françoise, après trois jours de combats consécutifs, fut obligée de se replier sur la Toscane. Le général Suwarow, après avoir destiné quelques troupes à sa poursuite, se retourna sur l'armée de Moreau, qu'il força à se retirer vers Gênes. La jonction des deux armées françoises se trouva encore retardée. Mais les pertes de l'ennemi, dans cette dernière bataille, les détachemens qu'il fut forcé de faire pour reprendre les siéges de Mantoue et d'Alexandrie, qui avoient été suspendus, ne permirent pas sans doute au général Suwarow de s'opposer, avec une force puissante, à la jonction de l'armée de Macdonald. Elle se fit par fractions derrière l'Apennin, dont Moreau occupoit encore les principaux défilés. La Toscane fut entièrement évacuée, à l'exception de quelques places, qui obtinrent successivement différentes capitulations.

L'ennemi ayant repris, avec la plus grande vigueur, les siéges de Mantoue et d'Alexandrie, ces deux places se rendirent, et leurs garnisons furent faites prisonnières de guerre. La première fit une capitulation prématurée, et dans un genre fort extraordinaire, quoique ce siége eût été soutenu

par un ingénieur qui passoit pour avoir du talent.

Joubert, élève de Bonaparte, vint prendre alors le commandement de l'armée d'Italie, et voulut se distinguer à son début, en dégageant la frontière ligurienne, et faisant lever le siége du château de Tortone. Joubert marcha, avec l'intrépidité d'un grenadier, à la charge contre l'armée de Suwarow, dans la plaine de Novi; il y fut tué à l'âge de trente ans, sans avoir rempli aucun de ces deux objets. Moreau, qu'il avoit prié de rester pour le seconder dans cette journée, se chargea encore de retirer en bon ordre l'armée vers la rivière de Gênes, et rentra dans les positions qu'il y occupoit avant cette bataille meurtrière.

Championnet releva Moreau, qui fut rappelé à Paris. Ce nouveau général eut à combattre une armée plus forte et plus aguerrie que celle du roi de Naples. Il fut battu par le général autrichien Mélas, qui sépara, du centre de l'armée françoise, deux de ses divisions qu'il força de se retirer dans le plus grand désordre à Embrun, sur la frontière du Dauphiné. L'ennemi termina sa campagne par le siége de Coni, dont il s'empara.

C'est ainsi que l'Italie fut perdue avec plus de rapidité qu'elle n'avoit été conquise. Les causes qui produisirent ces revers, s'expliquent assez par la narration des événemens.

Le directoire françois, dans des circonstances

aussi critiques, avoit fait, dans le plus grand secret, les préparatifs pour relever à Brest une flotte puissante. On radouba, on arma, on équipa de tous points, dans la plus grande diligence, vingt-cinq vaisseaux de ligne du premier rang, et douze frégates. Le vice-amiral Bruix, ministre de la marine, se rendit au port de Brest, d'où il partit à la tête de cette armée navale, le 6 floréal, et sortit de ce port sans qu'une escadre angloise, qui croisoit à vue, se crût assez forte pour le combattre. Bruix doubla le cap Finistère, où une escadre espagnole, équipée au Férol, manqua sa jonction avec lui. Cette flotte françoise arriva devant Cadix, poursuivit l'escadre du lord Saint-Vincent sans pouvoir l'atteindre. Elle passa le détroit, entra dans la Méditerranée, et fit voile vers Toulon, où elle entra, après avoir débloqué les ports de l'Espagne, notre alliée. La flotte d'Espagne sortit de Cadix peu après le passage de la flotte françoise; mais, battue par les vents, elle étoit rentrée à Carthagène avec plusieurs vaisseaux démâtés. L'amiral Bruix sortit avec la sienne de Toulon, fit une apparition sur la côte de Gênes, où il porta des secours momentanés, et força de voiles pour aller à Carthagène rejoindre la flotte espagnole; tandis que le lord Saint-Vincent, réuni à l'amiral Nelson, prit une croisière à la hauteur de Toulon, pour s'y opposer. L'amiral Bruix, après avoir évité le combat avec la flotte an-

gloise, par une manœuvre habile, joignit la flotte espagnole à Carthagène. Ces deux flottes y reçurent l'ordre, de leurs gouvernemens respectifs, de repasser dans l'Océan; elles arrivèrent à bon port à Brest, au nombre de quarante-cinq voiles. Elles furent suivies de près par une flotte angloise de trente-six vaisseaux de ligne détachés de leurs armées navales en Italie; cette flotte fut renforcée promptement par l'escadre de l'amiral Bridport, avec un grand nombre de vaisseaux à trois ponts qui bloquèrent le port de Brest.

La vérité de l'histoire ne permet pas de passer sous silence l'événement digne des anciens barbares, qui suivit la rupture du congrès de Rastadt. C'est dans ce siècle de lumières, qui se vante si fort de sa philantropie, que l'on osa renouveler l'attentat commis sur les ambassadeurs de François I.^{er}, à leur passage à Milan. Les plénipotentiaires françois furent massacrés, à leur sortie de Rastadt, par un détachement de l'armée autrichienne, qui avoit commencé par s'emparer de cette ville. Cette barbare exécution caractérise, dans toutes ses circonstances, l'assassinat le plus prémédité. Un seul des trois, après avoir reçu plusieurs blessures, fut laissé pour mort, sauvé par le secours d'un ministre de Prusse, et tous les papiers de l'ambassade furent enlevés. La cour de Vienne désavoua cette atrocité, et ordonna des informations contre les auteurs de

cette barbarie, qui, probablement, n'auront pas une suite bien rigoureuse pour eux.

Tous ces événemens funestes sur nos frontières, furent la première cause de nouveaux troubles dans l'intérieur de la France. Les députés nommés dans les assemblées électorales pour le remplacement et le complément des deux conseils, apportèrent de leurs départemens l'opposition la plus violente à toutes les mesures que le directoire avoit prises depuis la journée du 18 fructidor. Rewbell, Merlin de Douai, Larévellière-Lépeaux et Treilhard s'étoient emparés de la direction des affaires, et elles avoient été aussi malheureuses que mal conduites. Barras s'étoit écarté de leurs conférences, et ne paroissoit plus s'occuper que de la partie militaire et de ses plaisirs. Le sort priva Rewbell de la place de directeur, mais il entra dans le conseil des anciens sur la nomination de son département; il fut remplacé au directoire par Sieyes, qui étoit alors ministre de France à Berlin. Ce dernier se réunit à Barras et aux deux conseils, pour écarter des affaires ses trois collègues, dont il avoit reconnu l'impéritie pendant tout le cours de sa négociation. Barras, qui disposoit alors de la force militaire de Paris, assura de son appui les deux conseils. Ils s'établirent en permanence, et débutèrent par chercher querelle à l'élection de Treilhard, sur ce qu'on n'avoit pas littéralement observé les délais

prescrits par la constitution, lorsqu'il avoit été nommé à la place de directeur. On battit les directeurs par leurs propres armes, dont ils avoient si souvent abusé pour donner aux lois des explications tortueuses, toujours favorables à leurs vues momentanées. L'annulation de l'élection de Treilhard, son remplacement par Gohier, laissoient Merlin et Laréveillère-Lépeaux dans une minorité, au directoire, effrayante pour eux; ils donnèrent leurs démissions, qui furent acceptées avec tout l'empressement que l'on avoit d'en être débarrassé: ils furent remplacés tout de suite.

On porta une foule de dénonciations contr'eux, dont la plupart articuloient des faits en l'air mal prouvés, et qui furent écartées. On auroit pu les réduire à trois principales, dont il leur sera plus difficile de se justifier à leur siècle et à la postérité: 1.° De s'être refusés à toutes ouvertures de paix, malgré le vœu prononcé de la nation, en n'employant, dans les négociations, qu'une rudesse sauvage, et des provocations faites pour irriter toutes les têtes couronnées, les anciennes républiques, et tous les ministères diplomatiques de l'Europe. 2.° De n'avoir pas vu se former l'orage universel que M. Pitt ramenoit, avec tant d'adresse, contre la France, des quatre coins de la boussole; ou, s'ils en ont été instruits, de n'avoir pris que de petits moyens, et des mesures trop foibles et trop tardives pour le conju-

rer. On pouvoit en ajouter une troisième aussi fondée : d'avoir, par une folle ambition, jeté au moule, à la suite l'une de l'autre, à deux cents lieues des anciennes frontières de France, tant de nouvelles républiques, sans aucuns moyens pour soutenir, protéger leur étendue extravagante, et qui, par la mauvaise administration des agens du directoire, ne produisirent dans l'intérieur de la France qu'un mécontentement général, un défaut absolu de toute confiance, et le plus grand épuisement d'hommes et d'argent. Tous ces motifs la firent resserrer au point que la subsistance des troupes étoit, à tout instant, sur le point de manquer; la jeunesse des villes et des campagnes avoit perdu sa première ardeur pour la révolution, elle cherchoit à se soustraire aux réquisitions, et saisissoit la première distraction de la force publique qui l'escortoit, pour s'échapper dans les bois, et retourner dans ses foyers.

Telle étoit la position fâcheuse de la république françoise, au commencement de l'an 8, ou 22 sepbre 1799, vieux style. Peut-on espérer que l'esprit public, en France, retrouvera toute l'énergie dont il a besoin, pour vaincre tous les efforts combinés que presque toute l'Europe, armée contre son directoire et son gouvernement, lui prépare dans la continuation de cette guerre?

Toutes les trompettes fabuleuses de la renommée ne cessoient, depuis six mois, de nous entre-

tenir des malheurs réitérés qu'éprouvoit Bonaparte tant en Egypte qu'en Syrie, lorsqu'il apporta lui-même les détails les plus circonstanciés de sa campagne, dont le dénouement, dans le temps des croisades, auroit été regardé comme miraculeux. Etant instruit de tous les préparatifs qu'on faisoit contre lui en Syrie, il marcha, à l'ouverture du printemps, avec une armée de douze mille hommes, dans le dessein de les troubler; il y eut plusieurs combats brillans aux environs du mont Tabor, parmi lesquels on distingua celui de Nazareth, aux ordres du général Junot, et quelques revers, surtout à Saint-Jean-d'Acre, où les prises faites par les Anglois des convois que Bonaparte hasardoit en longeant la côte, et de son artillerie de siége, lui firent regretter plus d'une fois la perte de sa marine dans la rade d'Aboukir. Il fut obligé de lever le siége de Saint-Jean-d'Acre, après avoir été repoussé dans plusieurs assauts; mais la fortune, qui n'avoit voulu sans doute qu'éprouver sa constance, le consola de ce revers par la plus brillante victoire au bord de cette même rade, qui lui avoit été si funeste. Il y trouva, à son retour de Syrie, une armée turque de dix-huit mille hommes qui venoit de débarquer et de s'établir entre la mer et Alexandrie. Il la fit attaquer par sa droite et par sa gauche; sa cavalerie profita d'une lacune dans le centre de la ligne ennemie, pour y pénétrer aux ordres du gé-

néral Murat, prendre à revers toute l'infanterie turque, et culbuter cette armée entière dans la mer, où elle fut noyée, à l'exception de ce qui fut tué ou fait prisonnier dans le fort d'Aboukir. L'inondation du Nil étant arrivée à son période ordinaire, Bonaparte profita de ce moment, où il laissoit l'Egypte plus tranquille, aux ordres de plusieurs de ses généraux affidés, et s'embarqua sur une frégate qui le ramena à Fréjus, sur la côte de Provence, et de là à Paris, où il fut reçu, et dans toute sa route, comme le héros de la nation, dans lequel elle mettoit toutes ses espérances.

Son retour fut marqué par des auspices d'autant plus heureux, que ses anciens lieutenans venoient d'obtenir des succès importans sur les frontières de nos alliés, dans un moment où leur situation étoit des plus critiques.

L'archiduc Charles avoit reçu, de sa cour, l'ordre pour un changement de destination, combiné sans doute avec l'expédition du duc d'Yorck contre la Hollande, dont il sera question ci-après. Suwarow fut rappelé du Piémont pour venir le relever, en laissant en Italie les armées autrichiennes aux ordres des généraux Kray et Mélas. Soit lenteur de la part de Suwarow, pour venir prendre ce nouveau commandement; soit ardeur de l'archiduc pour en sortir, ce dernier partit pour aller fondre comme un trait sur Manheim, d'où il chassa les François,

après un assaut fort meurtrier, et fit lever le blocus de Philisbourg. Il ne laissa, dans les retranchemens de Zurich, que le général Hotze, à la tête des Autrichiens, et le général Korcsakow à la tête des Russes : Suwarow étoit en chemin pour les rejoindre, mais il n'étoit pas encore arrivé. Massena saisit, avec l'habileté la plus active, le moment de cet interrègne; il attaqua, battit tous ces généraux, et chassa leurs troupes jusqu'au Rhin. Il reprit Zurich, plus de cent pièces de canon, un très-grand nombre de prisonniers, et leurs retranchemens.

Pendant que Massena étoit à leur poursuite, le général Suwarow, ayant débouché par le pays des Grisons, sur la division de l'aile droite des François, avoit obtenu sur elle quelques légers avantages; mais il les perdit promptement par le retour de Massena, qui le força à une retraite précipitée dans les Montagnes-Grises, d'où il étoit sorti. Le général françois se retourna sur quelques avant-gardes de l'archiduc, qui avoient, en passant le Rhin, cherché à soutenir les troupes autrichiennes et russes, chassées des retranchemens de Zurich, et il eut encore sur elles quelques nouveaux avantages. La perte totale de l'ennemi en tués, blessés ou prisonniers, fut évaluée de vingt-cinq à trente mille hommes. L'archiduc revint prendre poste à Schaffhouse, sur le Haut-Rhin, avec autant de rapidité qu'il en avoit mis dans sa marche pour sur-

prendre Manheim, qui fut repris et rendu ensuite par les François aux troupes palatines.

Les Anglois avoient fait, de leur côté, l'armement le plus formidable pour envahir la Hollande. Ils embarquèrent une armée de quarante mille hommes, tant de leurs troupes nationales que de celles qu'ils avoient soudoyées à leur allié l'empereur de Russie. Cette armée combinée fut mise aux ordres du duc d'Yorck, qui en fut nommé généralissime; elle s'empara de la rade du Texel par la trahison de l'escadre hollandoise, qui la livra aux Anglois, et arbora le pavillon d'Orange, sans avoir brûlé une amorce. L'armée de terre fit sa descente sur le Helder, dans la Nord-Hollande, s'empara de toutes ses batteries et de tous ses postes sur le Zuiderzée. Leurs petits bâtimens jetèrent la plus grande consternation dans cette mer intérieure des Provinces-Unies, et y firent beaucoup de prises; mais leurs succès ne furent pas aussi brillans par terre; ils n'y trouvèrent pas la même réception. Le général Brune, qui commandoit l'armée combinée des Bataves et des François, leur défendit pied à pied ce pays, dont les coupures et les canaux lui donnoient un grand avantage. L'ennemi chercha à la tourner par une attaque dans les dunes sur le bord de la mer. Une division russe avoit la tête de cette principale attaque; elle s'en empara, et repoussa les François jusqu'au village de Bergen:

mais cette division, n'ayant point été soutenue à temps, fut très-maltraitée par la réunion des troupes françoises et bataves, et de l'artillerie françoise contr'elle, et forcée à la retraite après une très-grande perte. Peu de temps après ce premier revers, le duc d'Yorck, ayant reçu un nouveau transport de troupes angloises et russes, recommença son attaque sur les mêmes points; il parvint à repousser l'armée françoise et batave jusqu'au-delà d'Alckmaer, dont il s'empara. La retraite du général Brune l'ayant ramené dans un champ de bataille plus resserré, ne craignant plus d'être débordé par la supériorité des forces de l'ennemi, il prit alors le parti vigoureux et décisif de le charger à l'arme blanche sur toute sa ligne, et le ramena dans le plus grand désordre jusqu'à Alkmaer, qu'il le força d'évacuer, où il rétablit son quartier-général.

Tous les efforts de la politique angloise échouèrent également auprès des Provinces-Unies et du roi de Prusse, pour en être secondée. Les premières craignirent et refusèrent des secours qu'elles n'avoient pas demandés; et le roi de Prusse fut ferme à ne pas se départir de sa neutralité.

Le duc d'Yorck, isolé et réduit avec son armée au territoire qu'il avoit occupé lors de son débarquement, y craignit la famine et les approches de l'hiver. Il se crut forcé de proposer des articles de capitulation pour se rembarquer tranquillement et

retourner en Angleterre. Elle fut acceptée aux conditions suivantes : 1.° de laisser toute l'artillerie du Helder, des îles du Texel et de toute la côte au même état où il l'avoit trouvée. 2.° On lui donna trente jours pour évacuer toute son armée et ses effets. Il livra sur-le-champ des ôtages, pour en assurer l'exécution. 3.° Il promit de ne faire aucune coupure, rupture de digue, qui puisse causer aucun dégât dans le pays ou dans la rade, ni obstruer la navigation. 4.° Il délivrera huit mille prisonniers françois ou hollandois, faits antérieurement à cette campagne, au choix desdits gouvernemens, et laissera le général Knox à l'armée françoise, pour garantir l'exécution de cet article jusqu'à leur sortie des prisons d'Angleterre.

Ainsi se termina cette campagne, dont le projet étoit de rétablir le prince d'Orange dans toutes ses dignités, et le ministère anglois dans toute l'ancienne influence avec laquelle il avoit gouverné si long-temps ces provinces. La plupart des troupes françoises qui composoient cette armée furent destinées à renforcer l'armée du Rhin.

Les Anglois se consolèrent de ces derniers revers en Europe, par leurs succès dans les Indes-Orientales. Le lord Mornington, soupçonnant Tipo-Sultan de liaisons secrètes avec le gouvernement françois, fit marcher une armée pour l'attaquer dans sa capitale. Tipo-Sultan y fut tué, ses

troupes défaites, ses trésors pillés, et tout son pays soumis et ravagé. C'étoit la dernière puissance qui pût encore y donner de l'inquiétude au gouvernement anglois. Celui-ci y resta plus absolu que jamais. Il n'y eut plus d'ennemis que les Marates, peuples fort divisés entr'eux, et sans aucun accord dans leurs opérations militaires.

Les derniers succès de Bonaparte en Égypte, ceux de ses deux élèves en Suisse et en Hollande avoient relevé son crédit et toute son influence sur la nation. Sieyes, la tête remplie d'un nouveau plan de constitution à substituer à celle de l'an 3, tellement ébréchée par l'ancien directoire, qu'elle n'avoit plus ni force ni vertu, vit dans Bonaparte l'homme propre à placer à la tête des affaires pour mettre son projet à exécution. Il étoit vivement contrarié par trois de ses confrères dans le directoire et par une grande majorité dans le conseil des cinq cents ; il n'avoit pour lui qu'un seul directeur et la majorité du conseil des anciens. Il admit Bonaparte dans sa confidence entière. Le 18 brumaire, il fut proclamé par ce conseil commandant de Paris et de toutes les troupes militaires de son arrondissement. Les anciens, suivant le droit qui leur étoit attribué dans l'ancienne constitution, transférèrent la séance des deux conseils, pour le lendemain matin, à Saint-Cloud. Barras et deux autres directeurs envoyèrent leurs démissions.

Sieyes et son confrère Roger-Ducos se transportèrent à Saint-Cloud. Cette séance fut calme au conseil des anciens, et très-orageuse au conseil des cinq cents. Lucien Bonaparte, président de cette dernière assemblée, fut vivement pressé par les injures et les vociférations d'un grand nombre de députés, qui n'étoient pas éloignés de lui faire un mauvais parti. Le général Bonaparte, à la tête de son état-major, accompagné de quelque force armée, s'étoit à peine présenté pour rétablir l'ordre, que tous les cris se retournèrent contre lui : A bas le tyran! le dictateur hors la loi! On assure que plusieurs députés vinrent sur lui, le poignard à la main : les coups furent parés par quelques grenadiers, qui le couvrirent de leurs corps. Une nouvelle troupe militaire arriva au pas de charge, et chassa de la chambre quatre-vingts représentans portés sur une liste. Dès que cette émeute fut appaisée, Lucien Bonaparte remonta à la tribune du président, et y fit une harangue digne du courage de son frère et de l'éloquence de Démosthène. Le résultat de cette séance se termina par un décret qui adjoignoit Bonaparte aux deux autres directeurs sous le nom de consuls; renvoyoit dans leurs provinces la grande majorité des membres des deux conseils; n'en réservoit que vingt-cinq dans chaque chambre pour aider la commission consulaire dans tous les changemens qu'elle projetoit. Chacun en particu-

lier rentra le soir à Paris, qui fut tranquille pendant tout ce mouvement, par la précaution que l'on avoit prise d'annuler toutes les municipalités des sections, et ne laisser en activité que les commissaires civils et le comité central présidé par Le Coulteux Canteleu, qui, avec son conseil et l'aide du militaire, maintint partout l'ordre et la tranquillité.

Sieyes enfin déroula son plan de la nouvelle constitution. Elle fut peu discutée, et acceptée unanimement par les deux commissions restées dans les salles des conseils. Elle fut envoyée par courriers dans les départemens, qui eurent ordre d'ouvrir deux registres chez toutes les autorités constituées; l'un affirmatif, l'autre négatif, où pendant trois jours chaque citoyen eut le droit de placer son nom. Ces registres furent renvoyés au ministre le quatrième jour. Dans les villes, le registre affirmatif reçut des signatures; le négatif en recut très-peu. Le peuple dans les municipalités des campagnes, occupé de ses travaux, eut à peine le temps d'être instruit de la proclamation que les registres étoient clos et repartis. Bonaparte fut nommé premier consul, avec l'autorité prépondérante sur les deux consuls ses confrères, sur les ministres, les conseillers d'état, le militaire, la marine, les généraux, qu'il pouvoit placer et destituer à volonté. La durée de son autorité fixée à dix ans, mais rééligible au bout de ce terme, ainsi que les deux autres consuls.

Un sénat de quatre-vingts conservateurs de la constitution, dont les places étoient à vie, qui avoient le pouvoir de nommer les cent membres du tribunat et les trois cents du conseil législatif, en les prenant dans la liste des citoyens éligibles des départemens. Les membres de ces assemblées furent nommés rapidement par Sieyes et Roger-Ducos, qui prirent les premières places dans le sénat conservateur. Vers le commencement de nivôse, tous ces corps furent installés : le sénat conservateur au Luxembourg; le tribunat au Palais-National; les législateurs au ci-devant conseil des cinq cents; le premier consul aux Tuileries, avec son conseil d'état; les deux autres consuls dans des hôtels voisins. Nulle loi ne peut arriver aux conseils que par l'initiative du premier consul; elle doit, après avoir été discutée dans son conseil d'état, divisé en cinq sections, être présentée par les conseillers d'état aux tribuns, qui ont le droit de la discuter avec eux; s'ils l'acceptent, on la présente au conseil des trois cents, où il n'est plus question que d'opiner sur l'acceptation ou le rejet, la parole pour la discussion n'étant accordée qu'aux tribuns. Les séances du corps législatif ne durent que quatre mois; mais ils peuvent être convoqués extraordinairement par le gouvernement. Le sénat conservateur est toujours censé en permanence pour réprimer toutes les illégalités, et maintenir les formes

constitutionnelles. Les ministres seuls sont responsables. Le premier consul, sur le sommet du pouvoir, se trouve revêtu, par cette loi, d'une autorité telle que les rois les plus absolus n'en ont jamais joui d'une manière légale, et que les corps intermédiaires ont toujours cherché à leur disputer avec plus ou moins de succès. Mais Sieyes, profond métaphysicien, en cherchant la perfection de cette machine dans ses idées abstraites, en a multiplié les rouages. C'est à l'essai qu'elle pourra être jugée.

De nouveaux troubles couvoient depuis six mois dans les départemens de l'ouest. Une loi barbare et impolitique, pour rendre les ci-devant nobles responsables de tous les délits qui seroient commis contre les membres des autorités constituées, en arrêtant quatre d'entr'eux comme ôtages, donna des chefs à toutes ces insurrections. Beaucoup d'émigrés s'y glissèrent; une foule de conscrits sortit des bois pour s'y réunir; des déserteurs françois ou étrangers grossirent ces troupes dispersées sous leurs différens chefs, qui n'avoient que peu d'union entr'eux. Tous ces mécontens ne s'accordèrent que sur leurs signes de ralliement, la cocarde blanche, et des proclamations impolitiques et vexatoires au nom de Louis XVIII. Ils forçoient tous les jeunes gens nobles ou autres, qu'ils croyoient mécontens, de venir les joindre. Ils se procuroient des fonds par des exactions, des pilla-

ges de voitures publiques, ou des taxes qu'ils faisoient sur tous les habitans qui avoient acheté des biens nationaux. Ils furent bien mesquinement aidés d'argent par le ministère anglois, qui se contenta de leur faire passer quelques caisses d'armes et des canons, dont les débarquemens les plus fréquens étoient dans la baie de Quiberon et dans les petites îles du Morbihan.

Le premier consul employa contre ces attroupemens, entre plusieurs généraux, deux surtout, dont les caractères, fort différens, étoient adaptés aux circonstances. Hédouville, un de mes élèves, avoit été chef de l'état-major de Hoche dans sa dernière campagne de la Vendée, et avoit fort contribué à en détruire toutes les ramifications. Son esprit conciliant et sage étoit très-propre à ramener toutes ces têtes. Il fut envoyé à Angers pour négocier: il leur accorda un armistice; il obtint du premier consul de faire annuler la loi sur les ôtages, et parvint avec beaucoup de peine, mais par la confiance due à son caractère personnel, à une pacification sur les deux rives de la Loire, qui fut agréée par les chefs, et approuvée par le gouvernement. Comme il restoit cependant deux chefs très-récalcitrans en Normandie et en Bretagne: Georges, dont le commandement étoit dans le Morbihan; Frotté dans la Normandie et dans les environs de Mortagne; le premier consul se détermina à faire

partir le général Brune, qui, après avoir conféré avec le général Hédouville, devoit employer la rigueur et la force des armes contre les plus opiniâtres. Georges, après une action assez vive auprès de Vannes, capitula, rendit les armes et les canons qu'il avoit reçus des Anglois. Frotté fut surpris, avec son état-major, dans un château isolé. Ces derniers furent condamnés par une commission militaire, avec quelques autres, dont le nombre ne fut encore que trop grand dans une querelle où les François, sous les apparences de zèle pour Louis XVIII, étoient bien dupes de s'égorger pour les seuls intérêts du roi d'Angleterre. Son ministère ne chercha qu'à prolonger et échauffer tous ces troubles, sans aucune vue réelle de rétablir la monarchie en France.

Cette politique du gouvernement anglois ne tarda pas à se démasquer. Aussitôt que le premier consul eut pris les rênes du gouvernement, il écrivit au roi d'Angleterre une lettre honnête et pressante, pour le conjurer de mettre fin à une guerre si opiniâtre et si dispendieuse; offrant, de son côté, d'apporter toute la modération qui seroit compatible avec l'honneur de la nation françoise, en laissant au roi d'Angleterre le choix du lieu qui lui seroit le plus convenable pour entamer la négociation.

Celui-ci ne lui fit de réponse que par son minis-

tre des affaires étrangères. Cette note du lord Grenville étoit équivoque, surtout évasive, et ne cherchoit qu'à gagner du temps, pour obtenir de son parlement les immenses subsides qui lui étoient nécessaires pour la continuation de la guerre. Il ne trouvoit pas l'autorité du premier consul assez solide pour entamer avec lui une nouvelle négociation. Il parloit de l'ancienne dynastie en termes respectueux, et présentoit le désir de la voir rétablie sur le trône, pour servir de base à un traité. Il ajoutoit cependant à cette proposition, avancée foiblement, qu'il reconnoissoit les droits d'une nation puissante à changer son gouvernement, et que ce ne seroit pas sur l'article du rétablissement de la monarchie en France que les négociateurs insisteroient, lorsqu'ils y verroient un pouvoir assez solidement établi pour entrer en matière, de concert avec ses alliés; que cette assurance ne pouvoit lui être donnée que par le temps, et qu'il se croyoit obligé de continuer une guerre dans laquelle la fortune avoit si bien secondé ses armes.

Après le départ de Bonaparte, l'armée d'Egypte resta aux ordres de Kléber. Le grand-visir étoit enfin parvenu à rallier les pachas et les forces de l'empire pour former une armée bien équipée et bien approvisionnée. Il la mit en mouvement dès que la saison permit au commodore Smith, avec la flotte combinée des Turcs et des Anglois, de tenir

la mer et de prolonger les côtes. Cette escadre tenta un débarquement près de Damiette, qui eut peu de succès. Les Turcs furent forcés de regagner leurs bateaux plats, avec perte de mille prisonniers. Mais l'armée du grand-visir fut plus heureuse à l'attaque du fort d'El Arisch, sur la frontière de Syrie, qui se rendit au bout de huit jours de tranchée ouverte. La perte de cette forteresse ouvroit la plaine et les déserts de Syrie à l'armée ottomane. L'armée françoise, composée de quinze mille hommes répandus sur la surface de l'Egypte, ne pouvoit se présenter en forces pour s'y opposer. Le général Kléber offrit d'entamer des négociations à bord du vaisseau de Smith. Les plénipotentiaires françois et turcs y convinrent d'un traité aussi honorable qu'on pouvoit l'attendre dans ces circonstances critiques. L'armée françoise, dans le cours d'une trève de trois mois, devoit évacuer successivement tous ses postes et ses établissemens, et les remettre aux Turcs avec les fortifications qu'elle y avoit ajoutées. Elle devoit se rassembler à Alexandrie avec armes et bagages, afin d'y être embarquée et conduite dans un port de France de la Méditerranée, être convoyée et escortée par des vaisseaux turcs qui lui serviroient de sauve-garde. Le grand-visir se chargeoit de tous les malades dans les hôpitaux, de les y faire soigner par des officiers de santé françois avec la même humanité que ses pro-

pres troupes, et d'obtenir de l'Angleterre et des Russes, ses alliés, les passe-ports nécessaires pour la libre navigation de cette armée jusqu'à son retour en France.

Kléber s'étoit mis de bonne foi en mesure d'exécuter ce traité. Il apprit, à son arrivée à Alexandrie, que le gouvernement anglois non-seulement ne vouloit pas le ratifier; mais qu'il avoit donné l'ordre à son escadre de s'opposer à l'embarquement de l'armée françoise. Il prit le parti de se retourner sur l'armée du grand-visir; il battit à Héliopolis cette armée ottomane, la dispersa, et reprit tous les postes qu'il avoit évacués.

Ce brave général périt peu de temps après sous le fer d'un lâche assassin, et fut relevé, dans le commandement, par le général Menou. Ce dernier avoit protesté contre la capitulation de Kléber. Il chercha à rallumer l'ardeur des troupes pour conserver cette conquête, à laquelle il attachoit personnellement d'autant plus de prix qu'il s'y étoit marié avec une habitante de l'Egypte. Il augmenta les troupes de beaucoup de naturels du pays, qui s'amalgamèrent avec l'armée françoise, et rétablit un grand ordre dans l'administration.

Il n'y avoit pas eu plus d'accord dans la campagne précédente entre les généraux russes et autrichiens, qu'entre les Turcs et les Anglois. Les

différentes vues des cabinets de Pétersbourg et de Vienne ne purent se concilier dans le partage des conquêtes que leurs armées avoient faites en commun. Cette mésintelligence prépara le refroidissement le plus marqué entre les deux cours impériales. Les ministres anglois s'épuisèrent vainement pendant l'hiver en courses de l'une à l'autre pour les réunir. L'empereur de Russie retira toutes ses troupes des armées d'Allemagne et d'Italie, et les fit rentrer dans ses états. Les négociateurs anglois se retournèrent du côté des princes d'Allemagne, pour remplir, dans les cadres des armées de l'empereur, les vides que la retraite des Russes y avoit laissés. Ils soudoyèrent les troupes de l'électeur de Bavière, du duc de Wirtemberg et de quelques autres puissances secondaires dans l'Empire. Ils prodiguèrent les subsides à l'empereur même, à titre d'emprunt, et parvinrent enfin, à force d'argent, à recomposer de puissantes armées sur les frontières d'Alsace, de Suisse et de Piémont.

Bonaparte, sans cesser de négocier avec les puissances belligérantes, s'étoit préparé à soutenir avec vigueur une nouvelle campagne. Il fit revenir la plus grande partie des troupes qui avoient soumis les départemens de l'Ouest, aux environs de Dijon, où il forma une armée de réserve. Il se proposa de la commander en personne, lorsque les circonstances exigeroient de la mettre en mou-

vement, pour soutenir celle des armées d'Allemagne ou d'Italie qui auroit, la première, besoin de son secours.

Massena se trouvoit à la tête de l'armée d'Italie, disloquée, mal approvisionnée et affoiblie par tous les événemens de la dernière campagne. Il la fit hiverner dans les montagnes liguriennes pour couvrir Gênes. Il occupoit le sommet des montagnes à gauche, en avant, et sur la droite de cette capitale. Il compta peut-être un peu trop sur la bonté de cette position, quoique disproportionnée à l'effectif de ses troupes. Le général Mélas rassembla, dès le commencement du printemps, une armée formidable supérieure à celle des François. Saint-Cir, à la tête de l'aile droite, repoussa avec vigueur différentes attaques de la gauche de l'ennemi. Mais le général autrichien, à la tête de ses principales forces, s'empara des montagnes occupées par le centre de l'armée françoise, dont une partie se retira vers la droite pour se rejoindre à Massena, l'autre partie se replia avec la gauche de la même armée, aux ordres de Suchet, à Albinga, sur le chemin de Vintimille et de Nice. L'ennemi, après avoir séparé l'armée françoise, s'établit en forces à Savone et à Vadi : il bloqua la forteresse de Savone; l'amiral Keith, avec la flotte angloise, seconda ces opérations, intercepta les vivres et les communications par mer. Massena, après s'être

réuni à une fraction du centre de son armée, fit une attaque sur les derrières de l'armée autrichienne, lui fit beaucoup de prisonniers; mais il fut encore contraint par la supériorité des forces de l'ennemi de se replier sur Gênes, et de s'y renfermer avec quinze mille hommes. Il y fit des sorties très-brillantes et la défense la plus opiniâtre.

La gauche de cette armée, aux ordres de Suchet, fut forcée, par une nouvelle attaque de l'ennemi, et par l'insurrection des Barbets dans le comté de Tende, de continuer sa retraite, de repasser le Var en abandonnant le château de Villefranche et celui de Nice à leurs propres forces. C'est dans ces circonstances que mon fils arriva à l'armée d'Italie, après avoir été réintégré, par la justice du premier consul, dans son grade de général de division, dont le directoire, à la sollicitation de ses agens infernaux de Saint-Domingue, l'avoit destitué. Il rejoignit cette gauche de l'armée de Massena sur les bords du Var. Le général Suchet lui donna le commandement de son aile droite; Suchet mit en réquisition toutes les colonnes mobiles des départemens voisins, et établit son quartier-général à Antibes, ayant ses postes avancés au pont de Saint-Laurent, près de l'embouchure du Var. Le général Rochambeau y fut attaqué par l'avant-garde des ennemis. Une de leurs colonnes, qui prolongeoit les montagnes, étant hors de mesure de soutenir

celle qui étoit dans la plaine, Rochambeau chargea cette dernière avec sa cavalerie, sabra beaucoup de monde, et lui fit près de deux cents prisonniers. Le général Mélas s'établit sur les hauteurs de Nice avec vingt mille hommes. Ils se présentèrent une seconde fois pour forcer le passage du Var, secondés par le feu de deux frégates angloises, qui prenoient les François en flanc. Ils furent encore repoussés de toutes parts, et contraints de se retirer avec beaucoup de perte. Après une troisième attaque aussi infructueuse que les précédentes, ils se déterminèrent enfin à la retraite; ils furent suivis de près par les généraux Suchet et Rochambeau, qui, secondés par les généraux Meinard, Garnier et Brunet, à la tête de leurs divisions, firent aux Autrichiens plus de dix mille prisonniers, et prirent vingt pièces de canon en différentes actions.

Cette retraite fut précipitée par la manœuvre brillante et rapide des différens corps de l'armée de réserve, dirigée par le premier consul en personne. Il la rejoignit à Genève et à Lauzanne, la fit filer avec la plus grande diligence dans le Valais, en remontant le Rhône; chargea le général Lannes de son avant-garde, soutenue par Berthier. Ils passèrent les Alpes par le mont Saint-Bernard, et la division Bethencourt par le Simplon, en surmontant par l'art tous les obstacles de la nature. Berthier descendit en Piémont par le val d'Aoste,

s'empara des forts de Borda et d'Yvrée, où le premier consul vint le rejoindre. Il porta son avant-garde de droite jusqu'à Chivas, sur le chemin de Turin, faisant, en différens combats, toutes les démonstrations pour forcer le passage du Pô dans sa partie supérieure. Cette fausse attaque, appuyée par une division partie de Briançon, qui s'étoit emparée de Suse, donna l'alarme au général Mélas, qui partit en poste de Nice pour se rendre à Turin et s'y opposer.

Bonaparte, faisant alors marcher son armée par sa gauche, surprit les villes de Verceil et de Novarre. Son avant-garde de gauche, aux ordres de Murat, força le passage du Tésin, battit le général Laudon à Turbigo, et s'empara de Milan le 13 prairial. Il y fut rejoint trois heures après par le premier consul. L'avant-garde de droite surprit la ville de Pavie, dont l'ennemi avoit fait un de ses principaux entrepôts. La division de Duhem passa le pont de Lodi sur l'Adda, prit dans Crême et dans Crémone des magasins très-considérables. Murat s'empara de Plaisance et de son pont sur le Pô, il y fit deux mille prisonniers. C'étoit la dernière route de la communication du général Mélas, où toutes ses dépêches pour Vienne furent interceptées. Le général Lannes passa aussi le Pô, et prit position à Fredella. Enfin la division de Moncey, détachée de l'armée de Moreau, ayant passé

par le mont Saint-Gothard, descendit en Lombardie, et se réunit à l'armée du premier consul, dans les environs de Milan.

Le général Mélas n'avoit pas voulu croire cette marche rapide des différentes divisions de l'armée du premier consul; il ne s'étoit déterminé à quitter la frontière de Nice que pour venir rassurer Turin, et resserrer de plus près le blocus de Massena à Gênes. Celui-ci, étant réduit à son dernier morceau de pain, fut contraint d'entrer en capitulation; il en dicta les articles. Il obtint la libre sortie de son corps d'armée, pour aller se réunir à son aile gauche, aux ordres de Suchet. Il n'oublia pas le malheureux peuple génois, et stipula qu'il seroit approvisionné de toutes espèces de vivres dont il étoit privé depuis si long-temps. Enfin, il livra aux Autrichiens une triste place à occuper au milieu de la famine et de la contagion.

Le général Berthier rassembloit alors ses principales forces au camp de Stradella, occupant les deux rives du Pô et la rive gauche du Tésin. Le général Ott, après la reddition de Gênes, marcha pour essayer de rétablir sa communication avec Plaisance; mais l'avant-garde de droite, commandée par le général Lannes, soutenue de la division de Victor, l'attaqua sur cette route; le battit à Montebello après une vigoureuse résistance. Ott perdit cinq mille prisonniers, et fut poursuivi

jusqu'à Vogherra sur le chemin de Tortone et d'Alexandrie : le premier consul arriva en personne sur la fin de cette action.

Bonaparte ayant achevé, autour de l'armée autrichienne, ce mouvement circulaire que sa qualité de premier consul le mit en droit de diriger avec l'autorité suprême qu'il avoit sur les trois armées, commanda alors à l'armée de réserve de marcher à l'ennemi qui tâchoit de se rassembler aux environs d'Alexandrie. Le général Berthier passa la Scrivia, fit avancer une colonne en longeant le Pô sur la rive gauche vis-à-vis de Valence ; il porta ses principales forces vis-à-vis d'Alexandrie, sur la Bormida, aux ordres du général Dessaix, par Rivalta, vers Seravalle, pour couper à l'ennemi toute retraite. Le général Mélas, se voyant au moment d'être investi à son tour dans le Piémont, passa brusquement la Bormida, forma trois attaques, eut quelques avantages sur l'avant-garde françoise ; et livra à l'armée, dans la plaine de Marengo, à une demi-lieue d'Alexandrie, la bataille la plus opiniâtre. Quatre fois les François furent repoussés ; ils renouvelèrent quatre fois les attaques les plus vigoureuses ; la cavalerie fit deux charges, prit et reprit quarante pièces de canon qui restèrent enfin aux François, avec huit mille prisonniers et quinze drapeaux. On en rappellera les détails à la fin de cet article.

Le résultat d'une bataille aussi disputée fut la

demande faite par le général Mélas au premier consul, d'un armistice, pour envoyer à Vienne prendre les ordres de l'empereur; d'offrir tout de suite la remise de toutes les places du Piémont, de la Ligurie et de la Lombardie; de demander le passage libre de son armée en trois divisions différentes pour se retirer à Mantoue, Peschiera derrière le Mincio, Borgoforte, Ferrare et Ancône. Les Autrichiens devoient aussi laisser des troupes dans le duché de Toscane, et livrer aux François toutes les autres places occupées par leurs garnisons dans l'Italie supérieure, et le fort d'Urbin dans l'état romain.

Ces conditions furent approuvées par le premier consul, qui, pour ne pas priver Berthier des honneurs du généralat, ne se montra aux troupes dans toute cette journée qu'avec le plus simple costume, en leur rappelant sans cesse qu'elles l'avoient habitué à coucher sur le champ de bataille, et qu'il ne vouloit pas d'autre lit à leur tête. Il prit enfin toutes les fonctions de général lorsqu'il ordonna, et se mit à la tête de cette dernière charge simultanée de toutes les divisions ralliées, qui fut si décisive. Il eut le chagrin d'y voir périr, à l'âge de trente-huit ans, son ami Dessaix, qui fut tué à cette sanglante bataille, deux jours après son arrivée d'Egypte à l'armée du premier consul. Dessaix fit une charge brillante avec la réserve qui fut rappelée de Serra-

valle. Ses dernières paroles en mourant ont été rapportées diversement dans les différentes relations. Toutes s'accordent à leur donner l'expression du courage et de la modestie qui caractérisoient ce compagnon d'armes de Bonaparte, dans le degré le plus éminent. Cette attaque fut secondée par une charge vigoureuse de la brigade de cavalerie du général de brigade Kellermann, qui mit en déroute six mille grenadiers autrichiens, et par les troupes de la garde du premier consul. Les généraux Lannes, Vatrin, Murat, Boudet, à la tête de leurs divisions, et plusieurs autres, méritèrent également ses éloges dans le cours de cette action. La capitulation fut exécutée fidèlement par les Autrichiens et les François. Le général Hohenzollern, en remettant aux François la ville de Gênes, fut aussi loyal et aussi humain pour le peuple génois, que l'amiral anglois fut, forcé sans doute par les besoins de son escadre, dur avec cette malheureuse ville. Il en enleva presque tous les vivres, dont il devoit, suivant la capitulation de Mélas, laisser la moitié pour la subsistance de ces malheureux habitans.

L'armée du Rhin, aux ordres de Moreau, avoit eu, dès le début de la campagne, les succès les plus brillans : elle passa ce fleuve sur plusieurs ponts, depuis Kehl jusqu'à Schaffouse. Après quelques fausses attaques dans la vallée de Kintzig, à Fri-

bourg et dans le val d'Enfer, Moreau réunit son armée en avant des villes forestières ; il attaqua la ligne que l'ennemi avoit fortifiée à Engen ; la força après une forte résistance, pendant que le général Lecourbe, à la tête de l'aile droite, s'empara de Stockak et sépara totalement la gauche de l'ennemi du lac de Constance. Le général Kray se rallia le lendemain à Moskirck ; il y occupa un plateau formidable : ce ne fut qu'après plusieurs charges très-vigoureuses, tant sur ce plateau qu'au village d'Emdorff, que l'armée françoise parvint à s'en emparer. Le général autrichien, se portant alors sur la gauche de Moreau, y obtint des succès fort inquiétans : le général françois rallia ses troupes, fit une charge brillante contre la cavalerie ennemie, et parvint à rétablir l'ordre. L'ennemi fut forcé de se retirer à Biberach. Un troisième combat l'obligea de rentrer dans son camp retranché d'Ulm, avec perte d'un grand nombre d'hommes et de pièces de canon dans ces différentes actions.

Le général Moreau, passant alors sur la rive gauche du Danube, s'approcha d'Ulm ; il fit tâter, par le général Sainte-Suzanne, sans succès, les approches du camp retranché de l'ennemi, qui s'y opposa avec vigueur. Le général françois prit le parti de renforcer son aile droite. Le général Lecourbe marcha sur le Leck, s'empara d'Augsbourg

et de Fridberg, et porta ses coureurs jusque près de Munich. Cette manœuvre avoit pour but de tâcher de déposter d'Ulm le général Kray, et de lever de fortes contributions dans le pays. Il remplit parfaitement ce dernier objet; mais Kray resta sur le Danube en forces; il fit attaquer l'aile gauche des François par l'archiduc Ferdinand, qui y fut repoussé avec perte de quelques pièces de canon.

La division du général Moncey étant partie pour renforcer l'armée de réserve, Moreau rapprocha son aile droite du Haut-Iller pour entretenir sa communication avec l'armée d'Italie. Pendant ces opérations, Moreau se tint par sa gauche et son centre en observation, et en défensive contre les irruptions de l'armée qui lui étoit opposée. Ses avant-gardes de droite et de gauche furent attaquées par l'ennemi avec des succès balancés. Dans une dernière attaque sur la gauche de l'armée françoise, commandée par Richepanse et Grenier, le général Kray, qui y étoit en personne, fut forcé par ces deux généraux de faire sa retraite sur Ulm, avec perte de deux mille hommes et de quelques pièces de canon.

Moreau profita de ce succès pour faire des mouvemens plus offensifs par son aile droite : il la renforça de plusieurs divisions; donna l'ordre au général Lecourbe d'envoyer plusieurs détachemens

pour semer l'alarme dans les états de Bavière, et de reprendre possession d'Augsbourg, pour attirer l'attention de l'armée autrichienne vers le Haut-Leck et le nord du Tirol. Ce mouvement ayant rempli l'objet qu'il s'étoit proposé, Lecourbe rassembla toutes ses forces; marcha par sa gauche contre le général Starrey, vers le centre de l'armée ennemie sur le Danube; força le passage de ce fleuve entre Blindheim et Hochstet; battit toute la gauche de l'ennemi, qu'il fit poursuivre sur la route de Donawert; se retourna sur les colonnes qui suivoient le chemin d'Ulm; leur prit cinq mille hommes et vingt pièces de canon, après plusieurs charges les plus vigoureuses et les plus disputées. Le général Moreau arriva avec sa réserve sur la fin de cette action; ordonna une dernière charge qui le rendit maître de la Brentz et de Gundelfingen; il sépara l'armée ennemie; obligea le général Kray d'abandonner Ulm à une garnison, et de chercher, par une marche circulaire sur la frontière de la Franconie, à se réunir aux fractions de son armée que le général Lecourbe faisoit suivre de près. Une compagnie de nageurs s'étoit distinguée à la reconstruction des ponts sur le Danube, que l'ennemi avoit coupés. Les carabiniers, les cuirassiers et toutes les troupes, aux ordres du général Lecourbe et du général Guden, y firent des prodiges de valeur. Pendant cette savante manœuvre,

la division de Richepanse observoit Ulm ; les flanqueurs de la droite, aux ordres du général Molitor, eurent quelques avantages sur les troupes de l'ennemi dans le Tirol.

Cependant le général Kray, en faisant à Moreau des propositions d'armistice, continuoit sa marche avec rapidité, et parvint à se réunir aux fractions de son aile gauche. Il se remit en possession de Neubourg et de son pont sur le Danube, au-dessous de l'embouchure du Leck. La droite de l'armée françoise, arrêtée par le passage de cette rivière et par la reconstruction de ses ponts, ne put y arriver qu'après que le général ennemi se fut posté sur les hauteurs d'Oberhausen. Le général autrichien attaqua la division de Montrichard, qui soutint seule la furie d'un ennemi trois fois plus fort qu'elle. Le général Lecourbe, étant arrivé à son secours avec quelques troupes, le chargea avec la plus grande vigueur ; l'ennemi fut forcé de se retirer sur Ingolstadt en brûlant le pont de Neubourg. Le brave Latour-d'Auvergne, que le premier consul avoit nommé premier grenadier françois, fit honneur à ce nouveau titre et fut tué dans cette action. Le général Moreau vint reprendre le camp d'Augsbourg pour appuyer la prise de Munich, dont une brigade françoise prit possession. Le général Leclerc battit à Landshut une arrière-garde de l'ennemi ; le général Lecourbe s'em-

parant de Feldkirck, de Coire, et de tout le pays des Grisons, appuya l'aile droite de l'armée du Rhin à l'aile gauche de l'armée d'Italie, qui occupoit la Valteline. La division de Grenier suivit, par la rive gauche du Danube, la retraite des ennemis dans le palatinat de Bavière : Richepanse fut chargé du blocus d'Ulm. Le général Sainte-Suzanne rassembla, dans le même temps, derrière Francfort, un corps de troupes qui y attendoit un gros détachement de l'armée batave, aux ordres d'Augereau, pour pénétrer dans la Franconie.

Cette position de nos armées menaçoit les pays héréditaires de la maison d'Autriche et toute l'Allemagne : elle détermina la cour de Vienne à demander l'extension de l'armistice à toutes les armées : il fut accordé aux mêmes conditions que celui d'Italie. Celle de l'empereur évacua la Bavière et partagea la Franconie avec les armées françoises : celles-ci étoient déjà maîtresses de la Souabe. Le quartier-général de l'armée françoise fut établi à Augsbourg. L'entre-deux de la rivière de Wils et de l'Inn séparoit les deux armées : celle de l'empereur établit son quartier-général à Braunau, sur la frontière des états héréditaires de la maison d'Autriche. Elle conserva le palatinat de Bavière, sur la rive gauche du Danube, pour couvrir la Bohême et la rive droite de la Regnitz en Franconie, sauf la neutralité des états prussiens

dans le même cercle, et de quelques autres princes moins puissans.

Pendant le cours de cet été, les Anglois firent deux armemens considérables; l'un, pour croiser sur les côtes de l'ouest de la France et tâcher d'y ranimer les restes des mécontens; l'autre, dans la Méditerranée, pour seconder les efforts de l'armée autrichienne dans son projet d'invasion en Provence : ces deux plans du ministère britannique furent également déjoués. Le général Maitland, ayant fait une descente à Quiberon, fut vigoureusement repoussé, avec perte de beaucoup de prisonniers. Toutes les gardes nationales des côtes, même celles qui combattoient ci-devant avec les mécontens, se joignirent aux troupes de ligne pour battre l'ennemi dans toutes ses tentatives. L'armement de la Méditerranée envoya, à la vue de Marseille, une flotte portant des troupes de débarquement, qui n'arrivèrent qu'à l'époque où l'armée autrichienne venoit d'être repoussée dans toutes ses attaques sur le bord du Var.

L'Angleterre, à cette époque, n'avoit eu de succès que dans son administration intérieure, par la réunion de l'Irlande au parlement britannique. Le roi d'Angleterre travailloit fortement, depuis plusieurs années, à l'obtenir malgré l'antipathie des Irlandois; mais la guerre continuelle contre la France, en mêlant les deux nations dans les armées

de terre et de mer, diminua leur aversion naturelle entr'elles, en partageant la rivalité et la haine qu'elles portèrent toutes deux à la nation françoise. Cette réunion, qui fut consommée avec une fort légère opposition, auroit éprouvé dans toute autre circonstance les obstacles les plus invincibles. Le lord Cornwallis, vice-roi de l'Irlande, s'y conduisit avec la même sagesse et la même fermeté que dans les Indes-Orientales, dont on lui avoit donné le commandement peu après son retour d'Amérique.

Cette campagne, si glorieuse pour les armées françoises, fut parfaitement conduite par tous les généraux; elle fut conçue par une des plus belles combinaisons du génie militaire. Kray, général autrichien de l'armée du Danube, y fit une défense très-brillante; il montra la plus grande vigueur dans tous les combats qu'il livra aux François, en partant du camp retranché d'Ulm, dont il fit son point d'appui. Le revers décisif qu'il éprouva au combat d'Hochstet, peut être attribué à la négligence ou à la molle défense des généraux qui commandoient sous ses ordres, peut-être même à celle des troupes alliées de l'Autriche, qui ne devoient pas être animées pour elle d'un intérêt bien vif. Quant à Mélas, général de l'armée d'Italie, s'il a obéi à des ordres positifs de son souverain dans la pointe qu'il conduisit sur le Var, comment peut-il

se justifier de sa négligence à la garde des défilés des Alpes-Helvétiennes; de son ignorance absolue des mouvemens de l'armée de réserve dans le long circuit qu'elle fit pour l'entourer; enfin dans la fausse gloire qui lui fit perdre les cinq à six jours qu'il employa à la capitulation de Gênes? Ils lui furent bien funestes, par le temps qu'ils donnèrent au premier consul, pour l'envelopper entièrement dans les préparatifs qui précédèrent la bataille de Marengo. Il voulut s'en tirer, et fit comme autrefois le prince Eugène à Belgrade; mais, en y employant son courage, il éprouva qu'il n'avoit pas le même grand-visir à combattre.

Le ministère anglois redoubla cependant toutes ses intrigues pour ranimer la guerre dans tout le continent. Il fit voter par le parlement, avant de le proroger, un subside énorme à l'empereur, pour le mettre en état de renforcer ses armées. La reine de Naples, accompagnée du lord Nelson et de tous les Anglois, qui lui faisoient une cour assidue, partit de Sicile, vint aborder en Toscane, d'où elle continua sa route pour Vienne, rallumant le long de son chemin les flambeaux de la discorde. Elle se servit du pouvoir de l'impératrice, sa fille, sur l'esprit de l'empereur, pour l'engager à rompre la négociation qu'il avoit déjà fort avancée avec le premier consul de France. Aussitôt que l'armistice eut été déclaré général en-

tre les armées respectives, l'empereur avoit envoyé à Paris le comte de Saint-Julien, avec des pouvoirs pour traiter des préliminaires de la paix. Ce dernier, en trois séances de négociations, arrêta et signa ces préliminaires. Il partit pour Vienne, accompagné de Duroc, aide-de-camp du premier consul, pour avoir la ratification de l'empereur. Mais la cour de Vienne, s'étant entièrement livrée aux nouvelles intrigues de la reine de Naples et de la faction angloise, Duroc fut retenu au quartier-général de l'armée autrichienne par un ordre de l'empereur. On lui remit un contre-projet qui détruisoit celui que son ministre avoit signé à Paris.

Le premier consul avoit profité du cantonnement de nos armées dans tous les cercles de l'Empire, pour en tirer de grosses contributions, qui furent employées à payer les arrérages qui leur étoient dus, et à les ravitailler de tous les objets qui leur étoient nécessaires. Elles furent en état de reprendre les hostilités à l'expiration du terme de douze jours que le premier consul fixa, en dénonçant aux généraux ennemis la suspension de l'armistice.

Les Anglois voulurent appuyer leurs intrigues à la cour de Vienne par deux expéditions maritimes; l'une fit voile pour la côte d'Espagne, où elle fit une descente aux environs du Ferrol; elle

y fut mal accueillie par quatre mille Espagnols qui battirent le corps de troupes que la flotte angloise avoit débarqué, et le renvoyèrent à ses chaloupes avec de grandes pertes; l'autre se porta vers l'île de Valcheren en Zélande, où elle fit diverses tentatives de descente sans succès. Ils furent plus heureux dans la Méditerranée : le général Vaubois fut forcé de leur rendre l'île de Malte après un blocus de vingt-six mois, qui fit honneur au courage du commandant et à la patience de sa brave garnison. Cette conquête jeta la pomme de discorde parmi les puissances coalisées.

L'annonce de la reprise des hostilités mit la consternation dans les armées de l'empereur, dont les généraux démissionnaires n'étoient pas encore remplacés. La terreur pénétra par les pays héréditaires jusqu'à la cour de Vienne. L'empereur se détermina à partir pour le quartier-général de son armée, sur les bords de l'Inn. Dans une conférence qu'il y eut avec le général Moreau, il consentit à renouer la négociation ; il accorda la garantie qui lui fut demandée, par trois places de sûreté, qu'il ajouta à toutes celles qu'occupoient déjà les armées françoises; il leur livra Ulm, Ingolstadt et Philipsbourg. Il nomma le comte de Lerbach pour traiter de la paix définitive à Lunéville, d'après les bases posées par les préliminaires qu'il avoit d'abord refusés. Ce fut sur ces nou-

velles conditions que le premier consul accorda un nouvel armistice de quarante-cinq jours.

La neuvième année de la république françoise commença par une fête, où le premier consul avoit appelé, pour son ouverture, trois députés par département. Il est probable que, lors de leur convocation, il avoit espéré pouvoir leur faire l'annonce de la paix définitive dans le continent : il se contenta de leur déclarer le succès de la négociation dans un exposé net et succint, et les espérances prochaines que le peuple françois pouvoit en concevoir. Le corps de Turenne fut transporté au temple des guerriers et fut placé sous le dôme des Invalides : on inaugura, sur la place des Victoires, un monument pour les généraux Dessaix et Kléber. Cette fête fut conduite et terminée avec beaucoup d'ordre et des applaudissemens universels, tant du peuple de Paris que de ceux que la députation et la curiosité y avoient attirés des différens départemens. Les ministres des Etats-Unis de l'Amérique, avec qui la France venoit de renouveler son traité d'alliance et de commerce, assistèrent à cette cérémonie avec les autres ministres étrangers. Jefferson, ami des François, obtint peu de temps après la présidence des Etats-Unis.

L'hommage que le peuple françois rendit à M. de Turenne, et la vénération que cette fête inspira, m'engagent à écrire un trait sublime de

ce grand homme, que j'ai ouï souvent conter au maréchal de Belle-Isle, qui l'avoit reçu par tradition de M. Saint-Abre, un de ses lieutenans-généraux, à la bataille de Nordlingen, et qui a échappé à tous ceux qui ont écrit son histoire. Tous les historiens conviennent que M. de Turenne n'étoit pas d'avis que l'on attaquât de front cette position choisie par Mercy; il conseilloit de la tourner. Condé persista dans son plan d'attaque, et lui dit assez séchement qu'il le chargeoit de son arrière-garde avec ses Weimariens, si son armée ne pouvoit vaincre les obstacles qu'il alloit affronter. Il épuisa toutes les forces de son infanterie à l'attaque du centre; son aile droite fut également battue, ainsi que la réserve où le maréchal de Grammont fut pris. Tous les lieutenans-généraux de M. de Turenne attendoient avec un respectueux silence son ordre pour commencer la retraite. Il se retourna vivement, en leur criant: *A coup sûr Mercy a été tué,* puisque son armée ne fait pas le mouvement qu'il lui auroit certainement commandé d'après l'avantage qu'elle a sur celle de M. le prince de Condé. Chargeons dans ce moment la droite des ennemis et nous les battrons. Il marcha à la tête de sa première ligne, gravit la montagne sur laquelle étoit posté le général Gleen. Aussitôt que le grand Condé vit ce mouvement, il vint s'y réunir à la tête de la seconde ligne de Tu-

renne et de quelques troupes qu'il y rallia. Ces deux grands capitaines mirent en déroute l'armée de l'empereur, dont le général Mercy venoit effectivement d'être tué. Ce coup d'œil du génie de Turenne, si propre à enflammer le cœur de tous les jeunes militaires, ne mérite-t-il pas de passer à la postérité ?

Le gouvernement rendit, au commencement de cette année, la liberté de rentrer dans leur patrie, à un grand nombre d'émigrés, dont l'expatriation avoit été forcée, et surtout à un nombre prodigieux de veuves, vieillards, femmes et enfans. Ma malheureuse sœur étoit dans cette classe : je sortis de ma retraite pour aller à Paris lui porter tous les secours qui lui étoient nécessaires après une absence de dix ans. Je fus conduit, par le ministre de la guerre, chez le premier consul, qui me reçut, le jour de l'audience pour les ambassadeurs, avec la plus grande distinction. J'y vis avec plaisir la simplicité de son audience avec les citoyens, et la dignité de sa représentation lorsque les ambassadeurs lui furent annoncés. Pendant le court séjour que je fis à Paris, il me fut souvent proposé de me mettre sur les rangs pour une place au sénat conservateur. Je répondis à tous ceux qui m'en parlèrent, que j'étois absorbé de fait par mon âge de soixante-quinze ans et beaucoup de surdité ; que rien dans le monde ne me feroit remettre en

scène pour jouer un rôle ridicule dans l'assemblée du premier corps de l'état. Tous les consuls et les ministres me distinguèrent par leur réception, et je rentrai dans mon hermitage à la fin de ce siècle si terrible par ses tourmentes révolutionnaires, pour y continuer ma retraite.

M. de Cobenzel, ministre de l'empereur, arriva à Paris. On crut un instant que les négociations alloient s'ouvrir de bonne foi à Lunéville; mais les Anglois exigèrent de leurs alliés d'être admis à traiter de la paix avec eux. Le premier consul y consentit, à condition qu'ils accorderoient un armistice par mer, pour balancer le désavantage que la prolongation de l'armistice par terre lui donnoit en interrompant le cours de ses conquêtes en Autriche : les Anglois s'y refusèrent avec opiniâtreté. Bonaparte découvrit facilement, dans le cours de cette discussion préliminaire, que tout le but de l'Angleterre étoit de mettre des entraves à notre paix particulière avec l'Autriche, puisqu'à cette même époque elle prodiguoit les subsides pour ranimer les armées de l'empereur et de l'Empire. La reine de Naples les seconda si bien dans son séjour à Vienne, que les conférences furent suspendues, pendant que l'armistice expiroit.

Le czar Paul de son côté, déjà fort froidement avec l'empereur depuis qu'il avoit retiré ses troupes du milieu des armées de la maison d'Autriche,

se brouilla ouvertement avec l'Angleterre, à l'occasion de la prise de Malte. Il exigea la remise de cette île d'après une promesse qu'il prétendoit lui avoir été faite, lorsqu'il avoit envoyé ses armées de terre et de mer dans la Méditerranée. Sur le refus qu'il essuya du ministère anglois, il fit saisir dans ses ports tous les vaisseaux et toutes les marchandises de cette nation, et invita toutes les puissances du nord à armer pour soutenir la liberté du commerce des neutres, sur lesquels les Anglois exerçoient toute espèce de vexations.

Le ministère anglois ne fut que plus ardent à tourner toutes ses intrigues du côté de l'Allemagne. Le premier consul les prévint : il signifia la rupture de l'armistice, et rassembla toutes ses armées à la fin de l'automne, bien équipées et ravitaillées de tous points, sur toutes les frontières des états de l'empereur. Celle d'Italie commença par s'emparer de la Toscane et du port de Livourne ; elle se porta peu de temps après vers Mantoue et les bords du Mincio, où le général autrichien Bellegarde avoit pris une position respectable. L'armée françoise avoit ordre d'attendre, pour agir offensivement, que le général Macdonald, à la tête de vingt mille hommes, eût pu soumettre les Grisons, franchir les montagnes et le déluge de neiges dont le pays étoit couvert. Ce général, secondé par Baraguay-d'Illiers avec sa division, et par Du-

mas, son chef d'état-major, et par le général Prelly, surmonta tous ces obstacles avec une fermeté sans égale, et força la nature dans son âpreté la plus formidable à céder le passage à ses troupes. Lors qu'elles furent arrivées à hauteur de l'aile gauche de l'armée d'Italie, elles eurent besoin de quelques jours de repos dans la Valteline et dans la vallée de Camonica, qu'une division de l'armée d'Italie, aux ordres de mon fils, avoit occupées jusqu'à leur jonction.

Mais dans ce mouvement général des armées françoises, l'armée de Moreau joua le premier rôle; elle agit avec la plus grande célérité, et porta les coups les plus sensibles à la maison d'Autriche, dans le cœur de ses pays héréditaires. Il avoit rassemblé, dans la Bavière, son armée en différentes divisions, vis-à-vis les postes que l'ennemi tenoit retranchés sur les bords de la rivière d'Inn; il cherchoit à tourner les montagnes du Tirol par le nord, dans le temps que les armées des Grisons et de l'Italie les menaçoient vers le midi. L'archiduc Jean voulut le prévenir; il fit attaquer les divisions de la gauche de Moreau, qui, après la plus vigoureuse résistance dans la journée du 10, furent forcées, par la supériorité des forces de l'ennemi, de se replier sur le centre où Moreau étoit en personne. Non content de ces premiers avantages, l'archiduc Jean marcha de confiance, dès le ma-

tin de la journée du 12 frimaire, pour attaquer Moreau dans la position de Hohenlinden, où il avoit rassemblé une partie de son armée. Ce général, par un mouvement habile, fit arriver deux divisions de droite pour prendre à dos les colonnes autrichiennes; elles furent en même temps attaquées par leur front et rompues dans l'épaisseur d'un bois très-étendu, avec une perte énorme. L'ennemi tenta vainement de nouvelles attaques sur la droite et sur la gauche des François; elles furent repoussées de toutes parts. Douze mille prisonniers, trois généraux, cent pièces de canon, deux cents caissons furent les trophées de cette victoire, où toutes les troupes des différentes armes chargèrent respectivement sur tout leur front. Les divisions de Ney, Grouchi, Richepanse, Bastoul, Legrand et de Caen eurent tout l'honneur des mouvemens décisifs de cette journée. Le général Grenier soutint, avec beaucoup de fermeté, l'attaque de l'aile gauche, et mit dans une égale déroute les troupes qui lui furent opposées. La bataille de Hohenlinden eut des suites mémorables. Le lieutenant-général Lecourbe avoit longé le nord-est des montagnes du Tirol; il força le passage de l'Inn à Neuperren. Le général Moreau rétablit le pont de Porenheim, contraignit l'ennemi à se retirer derrière la Salza avec de nouvelles pertes. Lecourbe continua ses opérations en bordant

toujours le Tirol, força encore le passage de la Salza, au-dessus de Salzbourg, dont le général Moreau s'empara. Ce dernier poursuivit l'ennemi sans relâche; ses arrière-gardes furent battues partout par l'avant-garde aux ordres de Richepanse. L'armée françoise s'empara de Lintz et de Steyer; y fit encore plusieurs milliers de prisonniers; prit beaucoup de canons, de bagages et tous les magasins de l'ennemi.

L'archiduc Charles, qui avoit rejoint l'armée autrichienne dans cette déroute, y éprouva l'impossibilité de la rallier. Il envoya à l'empereur, son frère, un courrier pour lui persuader la nécessité où il se trouvoit de traiter de la paix sans le concours de l'Angleterre. Il conclut, avec son autorisation, un nouvel armistice d'un mois, dans lequel il céda à la France, pour les occuper provisoirement jusqu'à la signature de la paix, tout le Tirol et les places qu'il renferme, Braunau sur l'Inn, Wurtzbourg en Franconie, toute la Haute-Autriche, une partie de la Carinthie, ne réservant à l'armée autrichienne qu'un demi-cercle à dix lieues de Vienne, entre la Muër, la Drave et le Danube.

L'armée d'Italie se porta dans le même temps pour forcer le passage du Mincio, après avoir replié toutes les avant-gardes de l'ennemi. Le lieutenant-général Dupont devoit, avec l'aile droite,

faire une fausse attaque vis-à-vis de Pozzolo. Il y jeta un pont; ses troupes s'engagèrent d'ardeur, et eurent à combattre une grande partie des forces de l'ennemi, qui auroient pu devenir funestes aux François, malgré la vigoureuse résistance de la division Vatrin et de quelques autres troupes, si la véritable attaque n'eût pas partagé leur attention. Le passage réel prémédité par le général Brune, protégé par une artillerie formidable aux ordres de Marmont, s'effectua à Monzambanno. L'avant-garde, commandée par Delmas, les divisions du centre ayant Suchet à leur tête, une partie de l'aile gauche aux ordres des généraux Moncey et Boudet, qui s'y distinguèrent par des charges brillantes; la réserve et la cavalerie passèrent ce fleuve successivement, emportèrent, dans les deux journées qui suivirent, toutes les redoutes de l'ennemi, forcèrent Borghetta à capituler, prirent à l'armée autrichienne, dans sa retraite, quarante pièces de canon et huit mille hommes. Brune se porta de suite sur l'Adige, passa ce fleuve au-dessus de Vérone, que l'ennemi fut contraint de lui abandonner, pendant qu'une division de l'aile gauche aux ordres de mon fils enleva à l'ennemi le poste de Storo qu'il remit à Macdonald, tourna totalement le lac de Garde, par Riva, Torbolo et Mory, et la célèbre position de la Corona, que l'ennemi fut forcé, par le général Schitt, d'évacuer

entièrement. L'armée des Grisons, après avoir forcé les débouchés du Tirol, vint à Trente, où elle appuya sa droite à la gauche de l'armée d'Italie, qui avoit pris poste à Roveredo. Le général Moncey y réunit toutes les divisions de l'aile gauche. L'armée d'Italie continuant à serrer l'ennemi de positions en positions, le poursuivit jusqu'au Tagliamento, où il fut forcé de conclure un armistice, par lequel il céda toutes les places que les François avoient laissées derrière eux, y compris Mantoue, qui fut cédé par un des premiers articles du traité de Lunéville. La division de l'aile gauche, aux ordres de mon fils, se porta jusqu'aux sources du Tagliamento.

L'armée gallo-batave, aux ordres d'Augereau, étant partie des environs de Francfort, s'empara de la ville de Wurtzbourg, en bloqua la citadelle, et se porta sur Bamberg où elle battit un corps autrichien, et s'empara de Forcheim. Augereau poussa deux de ses divisions jusqu'au palatinat de Bavière; mais le général ennemi, s'étant renforcé, les força à se replier derrière la Regnitz. Le général françois y tint ferme jusqu'au moment de la convention de Moreau et de l'archiduc Charles, où l'armée d'Augereau reprit ses postes à Nuremberg et sur la Regnitz.

Au milieu de cette campagne laborieuse de nos armées, et de leurs triomphes successifs, une

bande de scélérats voulut en arrêter le principe par des attentats contre le premier consul. Le premier qui fut découvert avoit pour but d'exciter un tumulte à l'Opéra, dont quelques-uns d'entr'eux comptoient profiter pour le poignarder dans sa loge. Cette première tentative fut suivie par des commissaires de police, qui arrêtèrent trois de ces scélérats munis de leurs poignards. Ils furent conduits au Temple; leurs interrogatoires donnèrent lieu à l'arrestation d'une douzaine de complices. Malgré les sollicitations qui lui furent faites, le premier consul méprisant cette horde de furieux, parmi lesquels étoient plusieurs de ces étrangers, dont les crimes de la révolution avoient inondé la France, les abandonna à la longueur et aux formes lentes de la justice criminelle. Une nouvelle conjuration ne tarda pas à se former. Ce nouveau complot, pire que le premier, manqua encore son principal objet. Bonaparte, voulant se rendre, la veille de Noël, au fameux oratorio d'Heiden, où il avoit promis d'arriver à huit heures précises, prit la voiture du général Lannes pour laisser la sienne à madame Bonaparte. Ce changement de voitures le sauva; les conjurés s'en aperçurent, mais trop tard pour donner leur signal. Il avoit déjà passé deux coins de rue qui mènent de la rue Saint-Nicaise à l'Opéra, lorsque la machine infernale, montée sur une charrette au milieu de cette rue, vint à

partir avec une explosion effroyable. Il n'y eut que deux grenadiers à cheval d'arrière-garde qui en furent atteints, et eurent leurs chevaux renversés. Bonaparte arriva à l'Opéra, et écrivit à sa femme un billet pour venir l'y rejoindre. C'est dans ces occasions, lui marquoit-il, qu'il faut faire montre de fermeté. J'ai donné tous les ordres pour qu'on ait soin des blessés. Tous les corps administratifs, tous les tribunaux, en venant le féliciter, le conjurèrent de porter une attention plus suivie pour prévenir le retour de pareils attentats. Il fit aux harangues des municipalités réunies, cette réponse remarquable : « Tant qu'il n'a été question que de » moi, j'ai cru ne devoir pas m'écarter des lon» gueurs des procédures et des formes juridiques; » mais puisque ces scélérats bouleversent une rue » entière avec une foule de malheureux citoyens, » je vous promets, pour reconnoître l'intérêt que » tous les citoyens de Paris veulent bien me mar» quer, de purger cette ville d'une centaine de ces » hommes qui sont le fléau de l'ordre social, et les » perturbateurs de toute espèce de gouverne» ment ».

La procédure contre les auteurs de ces attentats fut suivie avec beaucoup de vigueur aux tribunaux criminels, qui firent exécuter huit de ces conjurés, dont on prétend que plusieurs étoient débarqués depuis peu d'Angleterre.

On procéda d'une manière aussi prompte à expulser, au-delà des mers, cent trente de ces têtes perdues, qui avoient toujours figuré dans les excès les plus atroces de la révolution. Cependant, afin de donner une forme légale à ce bannissement, les consuls en envoyèrent la liste au sénat conservateur, qui rendit un sénatus-consulte pour approuver cette mesure comme nécessaire au maintien de la constitution. C'est le premier décret législatif ou judiciaire que le sénat prononça en forme de consulte par le consentement tacite des deux conseils.

On établit, à cette époque, des tribunaux spéciaux pour poursuivre, avec plus de vigueur, tous ces brigandages, les assassinats et les attroupemens en armes. Cette loi fut promulguée après quelques oppositions dans les conseils; elle rétablit la tranquillité dans la plupart des départemens, et la sûreté dans les grandes routes.

La paix particulière de l'empereur et de l'Empire avec la république françoise fut enfin conclue à Lunéville, le 9 février (vieux style), par leurs ambassadeurs respectifs, sur les bases du traité de Campo-Formio. La France fixa ses limites sur la rive gauche du Rhin; tous les princes héréditaires et possessionnés en-deçà de ce fleuve, doivent être dédommagés par des états situés dans l'intérieur de l'Empire. L'empereur céda le Fricthal et les villes frontières à la France, qui s'engagea à les remettre

à la république helvétique. L'indépendance de cette dernière, des républiques batave, cisalpine et ligurienne fut confirmée. L'empereur reprit possession de tout le territoire vénitien jusqu'aux bords de l'Adige. Il confirma la cession, faite par le traité de Campo-Formio, de tous les pays accordés ci-devant à la république cisalpine. Le grand-duc de Toscane doit céder tous ses états d'Italie au duc de Parme, infant d'Espagne : le premier en sera dédommagé par des états qui doivent lui être concédés dans l'Empire. L'archiduc de Modène obtint le Brisgaw, et la république ligurienne fut augmentée des fiefs de l'Empire qu'elle réclamoit sur ses frontières. Le général Moncey fut laissé à Milan pour commander l'armée dans le république cisalpine. Murat eut le commandement de la Toscane, et força le roi de Naples à faire sa paix particulière, en interdisant l'entrée de ses ports à tous les vaisseaux anglois. Le premier consul nomma mon fils pour commander à Gênes et dans toute la Ligurie. Le général Jourdan fut chargé de l'administration du Piémont, où l'on forma provisoirement six préfectures, en ouvrant et rasant la plupart de ses places de guerre, qui le séparent des anciennes limites de la France.

Les troupes françoises avoient débuté dans cette guerre continentale par les plus grands excès d'indiscipline; elles étoient échauffées par toutes les

factions qui les travailloient en sens contraires : chacune les dirigeoit suivant ses vues particulières. L'esprit des anarchistes fit des progrès terribles; les revers qu'elles essuyoient ne firent qu'augmenter leur fureur contre leurs officiers, qui ne leur étoient jamais désignés, dans les clubs, que comme des tyrans et les auteurs de tous leurs maux. De ces excès révolutionnaires résulta nécessairement un meilleur ordre de choses : les soldats fatigués de toutes ces tourmentes, humiliés de leurs défaites, reprirent quelque confiance dans ceux de leurs généraux qui leur procurèrent des succès. Dumourier fut un instant célèbre et triomphant à leur tête, après la bataille de Jemmapes; mais sa défaite à Nerwinde, ses trahisons et sa désertion à l'ennemi les replongèrent dans leur première anarchie. Ce ne fut pas sans peine que quelques généraux, sortis de leur classe, eurent le talent de regagner leur confiance, et de les conduire à quelques victoires. Le besoin de la discipline se fit sentir par la foule, qui se lassa d'être conduite par des factieux. Toutes les réquisitions arrivées du milieu des campagnes de la France, amenèrent une multitude docile, et qui se soumettoit par besoin aux ordres des officiers qu'on avoit choisis pour les diriger. Enfin, la discipline se remonta parfaitement sous les ordres des généraux qui, par des succès continuels et des plus brillans, leur inspirèrent la plus grande vénéra-

tion. Elle vint au point de leur faire sacrifier les besoins les plus journaliers à l'ardeur de les suivre sur le chemin de la gloire. Elles se passèrent de tentes, souvent de vêtemens. Aucune privation ne leur coûta ; elles bravèrent toutes les intempéries des saisons, et firent tous les prodiges que la postérité aura de la peine à croire, quoiqu'ils soient écrits avec toute la simplicité et la vérité que le style et la fidélité exigent de l'histoire.

L'orgueil de l'Angleterre, irrité par cette paix, fut encore bien plus blessé par les démarches hostiles de la cour de Russie. La marine angloise se donna toute carrière contre les vaisseaux des puissances neutres ; elle contribua, par toutes ces vexations, à consolider la neutralité armée des rois du nord, à laquelle le roi de Prusse accéda. La crise des affaires, une discussion dans le conseil à l'occasion des catholiques d'Irlande, auxquels M. Pitt avoit fait espérer l'émancipation, formèrent un tiers parti dans le parlement britannique, à qui le roi se résolut de remettre les rênes du ministère, en acceptant la démission de M. Pitt et de quelques ministres, ses adhérens. Le roi fut lui-même attaqué d'une maladie qui l'empêcha, pendant quelque temps, de vaquer à ses fonctions. Mais le patriotisme et l'activité de la nation angloise se distinguèrent dans le péril dont elle étoit menacée. Le nouveau ministère, secondé vigoureusement

par M. Pitt et tous ses partisans, obtint une grande majorité dans le parlement. Les projets belligérans de l'ancien ministère furent suivis chaudement par le nouveau. Les amiraux Parker et Nelson partirent au milieu de l'équinoxe, pour aller forcer le détroit du Sund, et l'amiral Keith eut ordre de tout hasarder pour opérer le débarquement de l'armée d'Albercromby en Egypte.

La première de ces entreprises eut le succès dont l'Angleterre s'étoit flattée. Après avoir lutté contre tous les coups de vent de l'équinoxe dans la mer du Nord, l'amiral Parker força le premier détroit du Sund par un vent favorable, et parut devant la rade de Copenhague. L'amiral Nelson fut chargé, avec deux divisions de cette flotte, d'attaquer la ligne de vieux vaisseaux rasés, prames et autres bâtimens ancrés, couverts de batteries dont cette rade étoit hérissée. Il parvint, après le combat le plus meurtrier, à ruiner et détruire toute la droite de cette ligne de défense. Mais plusieurs vaisseaux anglois furent si maltraités que l'amiral Nelson se crut obligé de demander un armistice, pour faire des propositions hautaines que le prince-royal de Dannemarck commença par rejeter, étant résolu de tout risquer plutôt que de manquer à ses engagemens avec les autres puissances du nord. Pendant tous ces pourparlers le prince-royal profita de ce calme, pour prendre toutes ses

précautions contre le bombardement dont la ville et le port intérieur étoient menacés. Il doubla les moyens de défense dans ses forts et ses îles, qu'il hérissa de batteries. Les Anglois, sans ressources pour le radoub de leurs vaisseaux, débarquèrent leurs blessés dans la petite île de Veem, et brûlèrent plusieurs vaisseaux, tant danois qu'anglois, hors d'état d'être réparés. Le troisième jour enfin l'amiral anglois rabattit de ses prétentions. On convint d'un armistice de trois mois et demi, pendant lequel le Dannemarck consentit à suspendre son activité dans la coalition du nord, et à laisser naviguer les Anglois partout où bon leur sembleroit, pourvu que leurs vaisseaux n'approchassent pas plus d'une lieue des batteries de Copenhague et de toutes ses côtes. Enfin le prince-royal consentit à leur donner, en payant comptant, les vivres et les médicamens dont ils avoient besoin. Les vaisseaux de guerre danois restèrent dans leurs ports, et ne purent sortir par défaut de matelots, qui étoient tous employés à la défense des batteries de la rade. Les escadres russes et suédoises étoient encore retenues par les glaces et par la terreur à l'entrée de leurs ports respectifs; et les Anglois obtinrent, par cet accord, la liberté du passage du Sund et de la navigation dans la mer Baltique.

La fortune les favorisa par un coup bien plus

inattendu : ce fut à la fin de cette négociation qu'on apprit la nouvelle de la mort du czar Paul, qui fut poignardé dans la nuit du 23 au 24 mars. Sans renseignemens pour approfondir les causes de cette mort extraordinaire, on put prévoir le changement qu'elle dut nécessairement apporter dans la politique de l'Europe, le prince Alexandre, son successeur, étant aussi modéré que le czar Paul, son père, étoit ardent et fougueux dans le système qu'il venoit d'adopter et dans la haine qu'il avoit jurée aux Anglois. Cet événement fut suivi de l'extension de l'armistice à toutes les puissances du nord, et de l'ouverture de tous leurs ports au commerce de toutes les puissances sans exception, parmi lesquelles les Anglois, par leurs forces maritimes, devoient jouer le principal rôle. Le roi de Prusse, qui s'étoit emparé provisoirement de l'électorat d'Hanovre dès les premières hostilités, et qui en avoit fermé les ports aux Anglois, en acceptant l'armistice, y rouvrit également la plus libre navigation. L'amiral Parker fut rappelé par son gouvernement. Nelson, ayant été renforcé, s'empara de toute la mer Baltique; il y dicta les lois les plus impérieuses à la Suède et à la Russie.

Cette campagne dans la Baltique fut terminée par un traité dans lequel les puissances du nord reconnurent, avec quelque modification, le droit de

visite prétendu par les Anglois, et cet adage, si connu, du bon La Fontaine :

« La raison du plus fort est toujours la meilleure ».

L'expédition des Anglois en Égypte éprouva plus de contradictions. Les Anglois, aux ordres du général Albercromby, se présentèrent à la rade d'Aboukir, avec beaucoup d'ordre et de courage. Ils débarquèrent sous le feu d'une partie de la garnison d'Alexandrie, qui, aux ordres du général Friant, défendit le terrain dans plusieurs actions meurtrières, jusqu'au camp retranché sous cette place, où les Anglois ne purent pas pénétrer. Le général Menou, étant arrivé le 21 mars avec une réserve, sortit avec sept mille hommes, pour aller attaquer l'armée angloise, forte de treize mille hommes, qui s'étoit emparée d'Aboukir, et avoit élevé des retranchemens depuis la mer jusqu'au lac Madié. Cette action ne remplit pas l'objet que Menou s'étoit proposé; et chaque armée rentra dans son camp retranché à la nuit, après avoir combattu toute la journée avec un grand acharnement. Le général Albercromby fut blessé à mort, deux généraux à ses ordres furent aussi blessés; les François perdirent de leur côté deux de leurs généraux. La perte fut à peu près égale de part et d'autre.

Le général Hutchinson, ayant succédé au général Albercromby, renonça au plan d'attaque contre

le camp retranché d'Alexandrie. Il laissa dans le camp d'Aboukir une partie de ses forces, et marcha par sa gauche, pour faire sa jonction avec l'armée du grand-visir. L'amiral Keith s'empara, de concert avec la flotte turque, des trois bouches du Nil, et convoya par ses chaloupes l'armée angloise qui, après avoir pris poste à Ramanié, remonta le Nil jusqu'à Terrana. L'ennemi sépara, par cette manœuvre, les forces de l'armée françoise, dont une partie, aux ordres de Menou, fut bloquée à Alexandrie; l'autre partie, forte de huit ou dix mille hommes, fut destinée à la défense du Caire. L'armée du grand-visir, renforcée d'un détachement du corps anglois, s'approcha de cette dernière place. Les François furent au-devant d'elle, et la combattirent; mais, après un premier succès, ils furent forcés de rentrer au Caire, après avoir été abandonnés d'une partie des troupes auxiliaires qu'ils avoient levées dans le pays. Ils furent attaqués dans la vaste enceinte de cette capitale de l'Égypte. Ils y capitulèrent le 20 juin, à la condition d'être ramenés en France, sur une flottille de l'armée navale de l'amiral Keith, avec la liberté d'y conduire avec eux tous ceux de leurs alliés qui voudroient les y suivre.

Menou et tous les généraux commandant la garnison d'Alexandrie protestèrent contre cette capitulation. Ils se retranchèrent et s'approvisionnè-

rent pour soutenir un siége. Ils furent cependant obligés de rendre aux Turcs, peu de temps après, cette ville célèbre, forcés par le manque de subsistances.

Dès que les préparatifs des Anglois eurent annoncé que l'amiral Keith méditoit une entreprise sérieuse en Égypte, le premier consul fit partir de Brest une escadre de sept vaisseaux, aux ordres de Gantheaume. Il fit tout son armement et ses approvisionnemens pour Saint-Domingue, se chargea de tous les passagers et colons qui demandoient à rentrer dans cette colonie. Après avoir doublé le cap Finistère, il fit quelques fausses routes, et rentra furtivement dans la Méditerranée. Le gouvernement anglois fut la dupe de ces démonstrations: l'escadre qu'il arma pour suivre cette expédition, battit toutes les mers de l'Océan, et rentra au bout de quatre mois, en assurant que l'amiral Gantheaume n'avoit paru dans aucune des Antilles. Son rapport fut d'autant moins contrarié, que l'on savoit déjà à Londres depuis long-temps que cette escadre françoise, après avoir passé le détroit de Gibraltar, étoit rentrée dans Toulon. Gantheaume y resta quelque temps; il continua sa route, en se glissant entre les îles de la Méditerranée et celles de l'Archipel sur les côtes de la Grèce, jusqu'à ce qu'il fût au sud de celle de Candie; il se porta alors par un vent favorable en pleine mer, vers les

attérages de l'Egypte. Il trouva sur sa route un vaisseau croiseur de soixante-quatorze dont il s'empara; il chercha sans succès à débarquer ses troupes sur la côte de Tripoly; revint sur les côtes de Provence, après avoir échappé à la recherche et à la poursuite de l'escadre angloise du contre-amiral Warren.

Le contre-amiral Linois, dans le même temps, commandoit trois vaisseaux de ligne et une frégate, avec lesquels il croisoit sur les côtes de Provence et d'Espagne; il entra dans le détroit pour se réunir à l'escadre espagnole qui se préparoit à Cadix. Il arriva à hauteur de Gibraltar dans le même moment qu'une escadre de six vaisseaux anglois venoit d'y paroître. Il n'eut que le temps de s'embosser dans la baie d'Algéziras, après avoir débarqué ses troupes de terre pour mettre en action les batteries de cette rade. L'amiral anglois l'attaqua avec furie : après un combat de huit heures, deux vaisseaux anglois amenèrent leur pavillon; l'un des deux fut dégagé par les chaloupes de Gibraltar, qui le remorquèrent vers cette place. Le reste de cette escadre s'y retira, et l'*Annibal* resta aux François; mais cet avantage fut suivi d'un revers cruel. Le général espagnol Moreno fut détaché de Cadix avec six vaisseaux, pour donner à l'escadre françoise tous les secours dont elle avoit besoin : il passa deux jours dans la baie d'Algézi-

ras avec elle; il en sortit le troisième jour, après avoir remorqué nos vaisseaux hors de la baie. Mais au moment où il profitoit de la marée et d'un vent frais pour achever de repasser le détroit, l'escadre angloise, réparée et renforcée, sortit de Gibraltar et atteignit, par une nuit obscure, l'escadre combinée. Un vaisseau anglois se glissa entre deux vaisseaux espagnols à trois ponts: après leur avoir tiré ses bordées, il fit sa retraite; les deux espagnols, se prenant pour ennemis, se combattirent avec une telle fureur, qu'ils s'incendièrent et se firent sauter respectivement; l'*Annibal* et la frégate françoise qui le remorquoit, furent obligés de rentrer dans la baie d'Algéziras. Le *Formidable*, vaisseau françois qui s'étoit éloigné de cet incendie en longeant la côte, cherchoit à entrer dans Cadix; il fut attaqué, au point du jour, par trois vaisseaux anglois qu'il combattit pendant deux heures, avec une telle vigueur, qu'il les força à se retirer après avoir rasé, à l'un d'entr'eux, tous ses mâts. Le reste de l'escadre combinée, aux ordres du général Moreno, ayant porté au large pendant ce combat nocturne, fut pris d'un calme qui ne lui permit pas de se rapprocher de Cadix, assez à temps pour s'emparer de ces trois vaisseaux anglois; ils rentrèrent dans le détroit criblés et démâtés; mais nous y perdîmes, outre les deux gros vaisseaux espagnols, le *Saint-Antoine*, vaisseau

françois qui, après avoir passé toute la nuit à recueillir trois cents malheureux naufragés, fut attaqué à son tour par trois vaisseaux anglois, fut démâté de tous ses mâts, et forcé de leur amener son pavillon.

L'expédition tardive des Anglois en Egypte, quoique glorieuse, fut vivement censurée par le parti de l'opposition en Angleterre. Il reprochoit avec beaucoup de raison, à l'ancien ministère, d'avoir refusé sa ratification à la convention, faite dix-huit mois auparavant, entre Kléber et le général Smith, d'après l'exécution de laquelle leur gouvernement auroit pu employer ces mêmes forces de terre et de mer à secourir leur meilleur et plus ancien allié, le Portugal, qui, attaqué par deux armées espagnole et francoise, fut abandonné à ses propres moyens.

L'armée d'Espagne, après quelques succès, s'arrêta dans sa poursuite; et, par le traité de Badajos, se contenta de la cession d'un petit territoire, tandis que les Anglois débarquèrent douze cents hommes à l'île de Madère, sous le prétexte de la conserver au roi de Portugal. La France refusa d'accéder au traité de Badajos. Mais toutes ces difficultés furent aplanies par les préliminaires avec l'Angleterre, dont il sera question ci-après.

Le retour des escadres angloises, après leur expédition dans la Baltique, donna à leur ministère

tous les moyens non-seulement de renforcer leurs différentes stations dans la Manche, mais encore de chercher à attaquer et incendier les préparatifs que la France faisoit dans ses ports pour menacer d'une descente les côtes d'Angleterre. A défaut de vaisseaux de guerre, on rassembla une grande quantité de chaloupes canonnières et de bateaux plats dans nos différens ports. Elles parvinrent, malgré toutes les croisières des Anglois, à se réunir en rasant les côtes dans le port de Boulogne. L'amiral Latouche les commandoit; on y avoit rassemblé une division considérable de troupes de terre. L'amiral Nelson, à qui l'on donna le commandement général dans la Tamise et dans les dunes, s'approcha des côtes de Boulogne, autant que la sonde et la profondeur de l'eau put le lui permettre; il fit exécuter par ses bombardes, à une trop grande distance, un feu qui ne fut pas d'un grand effet, et se retira dans cette première entreprise, après avoir souffert des avaries considérables, qui l'obligèrent à rentrer dans ses ports. Il remit en mer au bout de dix jours, après s'être réparé et renforcé; il hasarda dans la nuit un abordage général sur toute l'avant-garde des chaloupes françoises qui couvroient ce port. Il en fut repoussé avec une beaucoup plus grande perte, et ne fit aux François que des dommages très-légers.

Il est difficile de penser que, dans l'état où étoit

la marine françoise, les Anglois aient eu une inquiétude réelle sur l'invasion dont ils se voyoient menacés. Mais un coup de vigueur à la françoise, téméraire peut-être dans son exécution, leur fit prendre des précautions sur toutes leurs côtes, y préparer des défenses qui les entraînèrent dans des dépenses excessives par terre et par mer, et troublèrent nécessairement leur commerce intérieur, par le rassemblement énorme qu'ils firent de leurs milices dans tous les différens districts maritimes des îles britanniques. La guerre, à cette époque, n'étoit donc plus qu'horriblement dispendieuse et sans objet, puisque l'Angleterre et la France s'étoient emparées, l'une par mer, l'autre par terre, de tout ce que le droit de la guerre, sur l'un et l'autre élément, leur fit croire être à leur convenance. Cette position respective engagea une négociation qui fut suivie, de part et d'autre, avec un désir égal dans les deux nations, de la voir terminée. Les préliminaires furent enfin signés le 9 vendémiaire de l'an 10, ou 1.er octobre 1801, vieux style, à Londres, par le citoyen Otto, ministre de la république françoise, et par le lord Haukersbury, secrétaire d'état de l'Angleterre pour les relations extérieures.

L'Angleterre doit restituer à la France et à ses alliés toutes les colonies dont elle s'est emparée dans le cours de la guerre actuelle, à l'exception de

l'île de la Trinité et de celle de Ceylan, dont elle se réserve la souveraineté. La France et l'Angleterre jouiront de la même protection et des mêmes avantages dans leurs relâches au cap de Bonne-Espérance, qui sera restitué à la république batave ; l'île de Malte sera rendue à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et sera mise sous la protection d'une puissance tierce, qui sera nommée dans le traité définitif. La France restituera à la Porte-Ottomane tout ce qu'elle possède encore dans l'Egypte. Le roi de Portugal rentrera dans toutes ses possessions. La France évacuera tout le territoire de Naples, et ce que ses troupes occupent encore dans l'état romain. Elle reconnoît la république des Sept-Isles établie en Grèce, à l'entrée du Golfe-Adriatique.

La paix définitive fut signée le 4 germinal suivant, par le lord Cornwallis d'une part, Joseph Bonaparte, les ambassadeurs d'Espagne et de Hollande de l'autre part. La puissance tierce annoncée par les préliminaires pour la protection de l'île de Malte, fut le roi de Naples, sous la garantie de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse. Il fut invité, par ces puissances, à envoyer dans cette île une garnison de deux mille soldats, qui la protégera jusqu'au moment où le nouveau grand-maître sera en état de la remplacer. Les langues de France et d'Angleterre sont supprimées ; elles seront relevées par une lan-

gue formée des habitans de l'île, qui ne fera pas de preuves de noblesse, et formera toujours la moitié des forces militaires et civiles de ce gouvernement.

La paix générale avec toutes les puissances de l'Europe fut couronnée par une amnistie générale en faveur de tous les malheureux émigrés, dont on n'excepta qu'un nombre de personnes qui furent laissées sur cette liste de proscription, soit qu'elles aient été constamment trop remarquées par leurs grades dans les armées ennemies, soit que par leur propre choix elles s'y soient fixées définitivement.

Les préliminaires de la paix de l'église avoient précédé ceux de l'Angleterre. Tous les évêques, tant de l'ancien que du nouveau régime, furent invités, par le pape, à remettre leurs démissions entre ses mains. Les trois consuls renouvelèrent leur profession de foi à l'église catholique, apostolique et romaine, qui fut reconnue comme celle de la majorité de la nation. Ils se réservèrent de remplacer les évêques, après avoir reçu leur soumission au gouvernement et à la république françoise, en renouvelant l'ancien serment qu'ils faisoient lors de leur sacre à la puissance temporelle. Les évêques nommeront les curés de leurs diocèses. Le pape envoya en France un légat. Bonaparte nomma le conseiller d'état Portalis pour être ministre des différens cultes, et lui faire le rapport de toutes les affaires ecclésiastiques. On fit des réglemens orga-

niques pour chacun d'eux, un concordat avec le pape, qui régla, d'après les immunités de l'église gallicane, son autorité ecclésiastique avec la puissance séculière. Le pape sanctionna dans ce traité, par son autorité apostolique en tant que besoin, toutes les ventes qui avoient été faites des biens du clergé. Le nombre des évêques fut réduit à cinquante; des archevêques, à dix; des curés ou autres fonctionnaires, à quarante mille; ils seront tous payés en argent ou par des oblations des fidèles, qui seront réglées de manière à leur fournir un entretien honnête; le logement seul sera donné en nature.

Puissent ces différens hommages, rendus dans les temples à l'Être-Suprême, rallier la terre au ciel, rétablir la morale, consoler les peuples dans les malheurs de cette vie, et réparer tous les excès que les abus de la philosophie ont introduits dans la société pendant le cours de la révolution!

Les colonies de l'ouest fixèrent alors l'attention de toutes les puissances de l'Europe. Les troubles qui l'avoient agitée, fermentèrent avec bien plus de chaleur entre les blancs, les mulâtres et les noirs, qui forment la population de ces colonies. Elles furent plus violentes à Saint-Domingue que dans toutes les autres. Toussaint-Louverture, général des noirs, s'étoit emparé de l'autorité, en soumettant les deux premières classes par son armée de

quarante à cinquante mille noirs. On lui doit la justice de dire qu'il força les Anglois à la retraite, et parvint à pacifier les troubles de l'intérieur, de manière à faire espérer qu'il vouloit la conserver à la métropole. Mais une assemblée qu'il convoqua, parut afficher toutes les prétentions de l'indépendance qu'ont usurpée toutes les puissances barbaresques, en ne reconnoissant l'autorité du grand-seigneur que comme un titre nominal; elle parut, par la constitution qu'elle publia, n'accorder à la France que la même prééminence honorifique, en réservant à son chef colonial toute l'autorité des deys d'Alger et de Tunis, l'initiative de toutes les lois, avec le commandement absolu de toutes les forces, et la disposition des finances nécessaires à leur soutien. Toussaint-Louverture envoya en France cette constitution à ratifier, sans doute pour la forme.

Il est probable que le premier consul, lors de la signature des préliminaires, se concerta avec l'Angleterre, qui avoit le même intérêt que la France, pour annuler toutes les prétentions des noirs dans les colonies européennes. On fit partir une armée navale avec trente mille hommes de troupes de terre, aux ordres du général Leclerc, beau-frère du premier consul, et de mon fils, qui, comme l'ancien des autres généraux de division, fut nommé commandant en second, et en chef en cas de mort, d'absence ou de maladie du général Leclerc. Cet

armement ne put, par la contrariété des vents, mettre à la voile que le 22 frimaire an 10.

Pour retarder le départ de cet armement, Toussaint-Louverture fit publier une proclamation, dont il envoya des exemplaires dans toute l'Europe, pour annoncer, dans les termes les plus modestes et les plus religieux, sa soumission aux lois de l'église catholique, et à celle du gouvernement françois pour le civil, feignant d'attendre avec impatience les derniers ordres du premier consul. Cette première démarche inspira des soupçons aux gens les plus exaspérés de son parti; ils conspirèrent pour s'emparer de sa personne. Il marcha contr'eux au premier avis qu'il en reçut, les dispersa, et fit périr les principaux chefs. Mais, soit que la première proclamation n'eût été que le produit de sa politique pour arrêter les efforts de la France, soit qu'il crût devoir ramener la confiance de toute sa caste; il en fit une autre plus fière pour encourager tous ses concitoyens à défendre, jusqu'à la mort, leur liberté et leur indépendance, et les assura qu'il périroit à leur tête pour la soutenir contre tous les efforts qu'on pourroit faire pour les assujétir.

Toutes nos escadres, parties des différens ports de l'Europe, se trouvèrent rassemblées du 9 au 12 ventôse, en rendez-vous général, au cap de Samana, à la pointe la plus orientale de Saint-Domingue. Le général Leclerc et l'amiral Villaret y firent

la distribution des forces de terre et de mer nécessaires à les rendre maîtres des principaux ports sur les côtes du nord, de l'est, du sud et de l'ouest. Ses forces les plus considérables furent destinées aux ordres directs du général Leclerc et de mon fils, pour s'emparer du cap François et de toute sa plaine, où sont situées les plus riches habitations de cette colonie. Le général Rochambeau, avec sa division, fut chargé d'attaquer le fort de Bahaya et le fort ci-devant Dauphin, qu'il emporta d'emblée l'épée à la main, après avoir fait enlever, par son avant-garde aux ordres du général Brunet, les premiers forts qu'il rencontra. M. Magon, capitaine du vaisseau qu'il avoit monté dans la traversée, le seconda avec la plus grande vigueur, dès que le vent lui permit d'entrer dans la passe; il s'empara du fort qui la défendoit; après l'avoir salué de quelques bordées, il le fit prendre d'assaut par ses matelots et quelques troupes qui y entrèrent par les embrasures. Cette expédition coûta une soixantaine de braves soldats de la cinquième légère, et le jeune La Châtre, parent et aide-de-camp de mon fils. Les François prirent, dans cette baie et dans tous ses forts, cent pièces de canon et un équipage de campagne.

L'amiral Villaret et le général Leclerc, dans le même temps, se présentèrent à la rade du Cap. Ils envoyèrent les proclamations les plus sages du pre-

mier consul, et les offres les plus séduisantes aux généraux des noirs, pour tâcher de les ramener à l'obéissance par les voies les plus douces. Ils ne reçurent de réponse que par les bombes et les boulets rouges que les forts tirèrent sur les vaisseaux les plus avancés. Le général Leclerc prit alors le parti de faire débarquer son armée sur les côtes de Limbé et de Lacul, de marcher en laissant l'enceinte du Cap à sa gauche, pour rejoindre par les hauteurs la division de mon fils, qui, laissant cette ville à sa droite, s'étoit emparé du morne Pelé et de tout le pays, depuis la rivière du Massacre. Par cet habile mouvement, les généraux françois, en investissant la plaine du Cap, la préservèrent, à cette époque, de tous les incendies dont elle étoit menacée. Mais l'amiral Villaret, contrarié par des calmes, eut le cruel spectacle de voir, pendant toute la nuit, les flammes incendier la ville, à laquelle il ne put donner de secours que quand une brise fraîche lui permit de forcer l'entrée de la rade. Il y porta un détachement de ses garnisons de vaisseaux qui chassa les incendiaires et sauva une partie des bâtimens. Toutes ces dernières opérations furent faites avec une perte fort légère dans les troupes françoises: on y trouva une quantité prodigieuse d'artillerie.

La division de Kerversau fut reçue, après quelque résistance, à Santo-Domingo, qui, ainsi que toute la colonie espagnole, se livra aux François en

chassant leur commandant, frère de Toussaint-Louverture. Clervaux, général noir, avoit rendu la ville de Saint-Iago au contre-amiral Magon, à qui le général Rochambeau avoit laissé le commandement de tout le district de l'est.

Le contre-amiral Latouche arriva dans le cul-de-sac de l'ouest, protégea la descente de la division Boudet, qui força les forts du Port-au-Prince, après une courte résistance de quatre mille noirs qui se retirèrent par la Croix-des-Bouquets, en mettant le feu aux habitations de la plaine. Le général Boudet, en emportant vivement cette ville, ne donna pas le temps aux incendiaires de la brûler; il y perdit quatre-vingts hommes tués ou blessés de la soixante-huitième demi-brigade.

A la même époque, le général Humbert, avec douze cents hommes, s'empara du Port-de-Paix. Une frégate portant un détachement de troupes françoises, s'empara de la rade et du môle Saint-Nicolas, dont la garnison de noirs se soumit volontairement.

Les forces des rebelles se rassemblèrent aux ordres de Toussaint-Louverture, de Christophe et de Maurepas, dans les mornes et la chaîne des montagnes qui coupent, par le diamètre, la côte du nord d'avec celle de l'ouest. Le général Leclerc se présenta, dès le 28 pluviôse, avec les divisions de Rochambeau, du général Hardy et de Desfour-

neaux, pour les y attaquer de front; tandis qu'il chercha à les faire enfermer par la division du général Debelles à leur gauche, et à leur droite par celle du général Boudet; mais ces deux divisions furent contrariées, et ne purent concourir à cette manœuvre générale; la première, par des retards que les vents lui occasionnèrent, ne put avoir d'ensemble dans l'attaque, une partie des troupes qui la composoient fut repoussée par le général Maurepas, mulâtre; la seconde, parce que le général Boudet fut obligé de séparer ses forces, pour s'opposer à une diversion de Dessalines, qui s'étoit, par une marche forcée dans les montagnes, dirigé vers le sud, sur Leogane, qu'il brûla, et menaçoit Jaquemel du même traitement.

Le général Leclerc avoit fait prendre poste à son armée dès le 28 pluviôse, sur les montagnes, par la division de Desfourneaux, qui, longeant les côtes de la mer, s'en rendit maître d'autant plus facilement, que le général noir, qui y commandoit, vint au-devant des François se rendre avec une partie de ses forces. Le général Hardy emporta, l'épée à la main, le poste de Marmalade et le morne qui l'avoisine, avec la plus grande vigueur. Les avant-gardes de ces deux divisions poursuivirent l'ennemi vers les Gonaïves, avec de nouveaux succès.

Cependant la division de mon fils replioit alors les avant-gardes de Toussaint-Louverture. Il le

trouva retranché jusqu'aux dents, près du morne Lacroix, à l'entrée de la ravine aux Couleuvres, bordée de rochers à pic, et fermée par des abatis multipliés. Il y avoit rassemblé, pour sa défense, l'élite de son armée, tous les grenadiers de ses brigades, ses gardes à pied et à cheval, au nombre de plus de quatre mille hommes, soutenus par un pareil nombre de cultivateurs armés, qui, sur les rochers et dans l'épaisseur des bois, faisoient un feu infernal. Le général Leclerc dit, dans sa relation, qu'une position aussi forte eût arrêté tout autre que le général Rochambeau; mais qu'il fit ses dispositions avec la rapidité de l'éclair, et attaqua tout de suite, sur plusieurs colonnes, les retranchemens de l'ennemi, qui furent emportés par l'intrépidité françoise, malgré la résistance des troupes de Toussaint-Louverture: elles furent forcées de se retirer en désordre sur la petite rivière, en laissant huit cents hommes morts sur-le-champ de bataille. Après cette victoire du 4 ventôse, le général Leclerc, n'ayant aucune nouvelle de la division de Boudet, envoya l'ordre au général Rochambeau de se porter au pont de l'Esther, pour fermer le passage à la gauche de l'armée de Toussaint, qui se trouvoit abandonnée et séparée de ce général: Leclerc marcha, avec une partie des deux autres divisions, au morne qu'occupoit Maurepas; ce dernier, dans le moment où il alloit être investi de

toutes parts, vint se rendre au général Debelles avec toutes ses troupes de ligne, renvoyant les nègres cultivateurs dans leurs habitations. Le général Leclerc ratifia cette capitulation, et marcha le même jour aux Gonaïves, où les noirs avoient mis le feu. Il prit ses mesures pour soutenir la division du général Rochambeau, qui passa l'Esther, et se mit sur les traces du corps de troupes qu'il avoit battu. Mon fils se loue particulièrement du général de brigade Brunet, des adjudans-commandans Lavalette et Andrieux, et du citoyen Ray, chef de brigade de la cinquième légère, qui l'ont parfaitement secondé dans cette journée.

Les restes de l'armée de Toussaint-Louverture, après avoir passé la petite rivière, se réunirent dans les environs de l'Artibonite, aux troupes commandées par Dessalines; tandis que Toussaint, après s'être fait rejoindre par la division de Christophe, se porta dans les bois par la marche la plus secrète, vers le nord et la plaine du Cap, pour y opérer la diversion dont il sera parlé ci-après.

Le général Leclerc, ayant rassemblé ses forces aux environs de la petite rivière de Saint-Marc et du Port-au-Prince, dirigea toutes ses divisions pour entourer l'ennemi, et pour bloquer la forteresse de la Crête-à-Pierrot, où l'ennemi avoit rassemblé ses munitions de réserve. Les divisions de Rochambeau et de Hardy battirent complètement

les troupes noires qu'ils rencontrèrent dans les divers mouvemens qu'ils firent pour cerner de près cette forteresse. Les divisions de Boudet, de Debelles, et la réserve de Dugua, attaquèrent de leur côté; celle de Debelles fut repoussée deux fois, et leurs généraux eurent le malheur d'y être blessés. La division de Rochambeau fut aussi repoussée dans l'attaque que le général Leclerc lui ordonna contre une redoute et un abatis formidable de bois de campêche, hérissé de longues épines, qui couronnoient la sommité de cette forteresse. Les attaques de vive force n'ayant pas réussi, on finit par où l'on auroit dû commencer. Le général Leclerc établit l'artillerie de siége et les mortiers qu'il avoit fait préparer au Port-au-Prince. Cette garnison, après avoir été bombardée pendant quelques jours, chercha à percer par l'Artibonite, entre la division du général Rochambeau et la réserve. Ils furent tous passés au fil de l'épée, le fort fut pris, et l'on y trouva un magasin à poudre, beaucoup d'armes, et quinze pièces de canon. Dessalines étoit sorti de ce fort quelques jours auparavant; le général Hardy le poursuivit, lui coupa toute communication avec le fort, et le chassa au-delà du revers des montagnes. L'ennemi, dans ces différens combats, perdit plus de trois mille hommes; les François y perdirent cinq cents hommes tués ou blessés.

Le général Leclerc avoit laissé la division de

Desfourneaux à Plaisance, pour couvrir les habitations de la côte du nord. Toussaint-Louverture, après avoir rassemblé environ deux mille hommes, se présenta devant lui, et y fut repoussé. Il tourna la nuit par sa droite, dans la plaine du Cap, y fit insurger une partie des cultivateurs, et fit incendier beaucoup d'habitations. Mais il ne put pénétrer ni au Cap ni au fort de la Liberté, dont le général Boyer et le contre-amiral Magon défendirent si bien les approches, qu'ils donnèrent le temps au général Hardy d'y arriver avec sa division pour les mettre à couvert. Le général Leclerc chargea mon fils de poursuivre Toussaint-Louverture vers les Gonaïves, où l'on croyoit que ce général se retiroit. Les divisions de Flessingue et du Hâvre étant arrivées d'Europe, Leclerc annonce, dans sa dépêche, qu'il va établir toutes ses troupes dans des cantonnemens, pour passer le temps de l'hivernage; mais que jusqu'à cette époque il tâchera de serrer les rebelles dans tous les cantons de l'île où ils se trouvent dispersés. « La férocité de Toussaint a égorgé plus de dix mille blancs, noirs ou mulâtres. Les généraux françois en ont sauvé, tant hommes que femmes, à peu près le même nombre qu'ils ont arraché de leurs mains. Les blessures des généraux françois ne sont pas dangereuses ». Tel est l'extrait du compte rendu par le général Leclerc, dans sa dépêche du 18 germinal.

Les différentes divisions de l'armée d'expédition s'occupèrent, dans leurs cantonnemens, à disperser toutes les forces des nègres insurgés, à les affamer, et à leur interdire toute communication entr'eux. Ces dispositions produisirent leur effet. Christophe, Dessalines, enfin Toussaint-Louverture, vinrent successivement se rendre à la discrétion du général Leclerc. Ils promirent de remettre tous leurs canons dispersés et cachés dans les mornes, au nombre de plus de cent pièces. On ne réserva des armes qu'à ceux qui furent incorporés dans les milices nationales. Tout le reste fut renvoyé dans leurs habitations. On fixa le séjour de Toussaint-Louverture et de Dessalines dans les environs des Gonaïves et de Saint-Marc, dans le commandement du général Rochambeau, qui avoit établi son quartier-général au Port-au-Prince. Le général Leclerc fit, dans sa dépêche, la mention la plus honorable de la conduite distinguée du général Rochambeau pendant toute cette campagne. Il ne s'occupa plus que du rétablissement des colons dans leurs habitations, et des secours que le gouvernement s'empressa de leur porter.

La perfidie de Toussaint-Louverture ne put rester long-temps tranquille : il chercha à rallumer une insurrection générale des noirs dans le temps où les troupes de France commençoient à être affligées des maladies de l'hivernage. Ses correspon-

dances furent interceptées. Le général Leclerc le fit arrêter, embarquer pour la France, et fit fusiller plusieurs de ses principaux correspondans. Le général Richepanse réduisit à la même époque l'insurrection de la Guadeloupe, après une résistance vigoureuse. Trois cents noirs des plus forcenés, au moment d'être emportés d'assaut, aimèrent mieux se faire périr, en mettant le feu aux poudres, que de se rendre à la discrétion de leurs vainqueurs.

Les troupes ne furent pas plutôt établies dans leurs quartiers, après une campagne aussi laborieuse, qu'elles furent attaquées d'une épidémie si terrible, que depuis cinquante ans on n'en avoit pas vu d'exemple. Les généraux de division Hardy, Debelles, Tolozé et plusieurs généraux de brigade, en furent les premières victimes à Saint-Domingue. Le général Richepanse termina sa carrière militaire, brillante et glorieuse, par la même maladie dont il fut attaqué après qu'il eut soumis l'île de la Guadeloupe. Les généraux Leclerc et Rochambeau en furent aussi vivement attaqués, mais ils y résistèrent. Mon petit-fils arriva auprès de son père, au Port-au-Prince, à la fin de cette première épidémie, à laquelle il eut le bonheur d'échapper à son début; il étoit accompagné de quelques détachemens de troupes que le premier consul envoya pour réparer les pertes.

Cette horrible maladie fut suivie d'une seconde

qui fut encore plus longue et plus meurtrière que la première. Le général Dugua, chef de l'état-major, périt, et précéda le général Leclerc, qui succomba à cette seconde attaque. Il fit passer à mon fils, au Port-au-Prince, les ordres cachetés du premier consul, pour venir le relever dans le commandement de l'armée, et le fit proclamer capitaine-général de Saint-Domingue. On envoya un vaisseau le chercher. Toutes les communications par terre étoient interceptées par une nouvelle révolte des noirs, qui, ayant à leur tête Dessalines, Clervaux et Christophe, profitant de la foiblesse de l'armée françoise, presque toute sur les cadres dans les hôpitaux, s'étoient remparés de tous les mornes qui séparent la côte du nord de celle de l'ouest. C'est dans ces circonstances critiques que le général Rochambeau se mit à la tête du gouvernement de Saint-Domingue, laissant son fils encore très-malade au Port-au-Prince. Mais je ne dois pas différer plus long-temps de parler de ce qui se passa en Europe pendant cette campagne des colonies.

Lors de la publication de la paix générale, les trois conseils avoient exprimé au premier consul leur reconnoissance et leurs vœux pour lui donner une autorité plus stable et plus étendue. Le tribunat, après avoir été reconstitué par le renouvellement du cinquième de ses membres, s'empressa

de lui proposer le titre de premier consul à vie; le conseil législatif attendit l'initiative du sénat avant d'émettre son vœu. Le premier corps national, conservateur de la constitution, crut devoir se tenir dans les limites qu'elle lui prescrivoit, en le prolongeant seulement de dix ans au-delà des dix années qui lui avoient été attribuées lors de sa première institution. Le premier consul ne crut pas devoir accepter aucun de ces votes; il rappela qu'à l'époque où la nation l'avoit porté à cette suprême dignité, les affaires étoient dans un tel état de crise, que la voix publique n'avoit pu être consultée d'une manière réfléchie, et qu'elle le fit entrer en action tout de suite pour la tirer de tous les dangers dont elle étoit menacée; qu'aujourd'hui que la paix étoit terminée avec toutes les puissances de l'Europe, il croyoit devoir au peuple françois de le consulter de nouveau, et de ne continuer à tenir les rênes du gouvernement qu'autant qu'il le croiroit capable de s'en bien acquitter, pour sa gloire et son bonheur. Les deux consuls, ses confrères, adressèrent dans tous les départemens des registres à double colonne, l'une affirmative, l'autre négative, sur la question présentée au peuple : *Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie?* Ces registres devoient rester un mois dans chaque département, et une semaine dans chaque commune, avant d'être clos et renvoyés au gouvernement. Il y

eut très-peu de vœux négatifs, un nombre plus considérable de citoyens qui se dispensèrent de voter; mais une grande majorité de la nation signa les colonnes affirmatives.

Le sénat conservateur, à qui l'examen en fut renvoyé, vint en corps au palais du consul, le proclamer premier consul à vie. Le conseil d'état travailla sur-le-champ à un projet de réglement organique de la constitution, dans lequel le premier consul eut le droit de se choisir un successeur, de nommer à vie les deux consuls, ses collègues, et la nomination aux places les plus importantes de l'état. Ce réglement fut adopté le même jour par un sénatus-consulte. Le sénat y acquit tout le pouvoir intermédiaire nécessaire à maintenir les conseils et toutes les autorités dans les bornes prescrites par la loi, spécialement celui de les dissoudre dans des cas urgens. Le premier consul nomma un grand-juge pour surveiller tous les tribunaux. Il ne se réserva que le droit de faire grâce.

La puissance qui s'étoit prononcée la première en faveur de Bonaparte, fut la république italienne. Toute la consulte, assemblée à Milan pour régler sa constitution, n'avoit cru pouvoir rien faire de solide sans son fondateur; elle étoit venue, au nombre de trois cents députés, fixer à Lyon, sous ses yeux, toute son organisation. Elle l'avoit nommé unanimement son président à vie. Il se fit seconder

par Melzi, qu'il nomma vice-président, ce dernier continuant à rendre compte à Bonaparte de toutes les affaires importantes.

La république helvétique essuya plus de troubles dans la formation de son gouvernement. Après qu'il eut été installé d'après la majorité des suffrages, le premier consul ordonna aux troupes françoises d'évacuer le pays, pour laisser au gouvernement helvétique toute sa liberté et toute l'indépendance qui lui avoit été assurée par le traité de Lunéville. Une foule d'émigrés rentrés, et de déserteurs amnistiés, secondèrent les intrigues des mécontens, qui leur donnèrent des chefs, parvinrent à chasser les troupes nouvellement levées, et le nouveau gouvernement, de la presque totalité du pays helvétien. Le premier consul envoya un de ses aides-de-camp, porteur d'une proclamation qui ordonnoit à toutes ces troupes de se dissoudre, et à tous les cantons de lui envoyer à Paris des députés pour travailler, sous sa médiation, à un plan définitif de constitution. Deux demi-brigades helvétiques, à la solde de France, furent envoyées à Berne, pour y protéger le gouvernement helvétien, qui avoit été obligé de se retirer à Lausanne, et qui fut rétabli à Berne par les ordres et sous la protection du premier consul. Elles y furent appuyées par de nouvelles troupes françoises. Après un travail de plusieurs mois, la nouvelle constitu-

tion fut proclamée, et les députés nommés par le premier consul pour la mettre en exécution. D'Affry de Fribourg fut déclaré premier landamann de la Suisse, jusqu'à la tenue de la première diète. L'Helvétie fut divisée en dix-neuf cantons, y compris les Grisons. Les anciens conserveront chacun leurs constitutions primitives, soit démocratique, soit aristocratique ou mixte, avec des modifications. Les priviléges des villes et des personnes furent annulés; les habitans des campagnes, avec une certaine propriété, furent admis au rang de citoyens dans l'assemblée de chaque canton. Les cantons ne peuvent faire d'alliance, soit entr'eux, soit avec les étrangers, que par l'autorisation de la diète générale. La paix et la guerre ne peuvent être déclarées que par elle. Ceux des cantons qui ont une population de plus de cent mille hommes, y auront deux votes. Ceux dont la population est au-dessous de ce nombre, n'en auront qu'un. Une résolution ne peut passer qu'à la majorité des trois quarts des votes. La France, après cette première opération terminée, retirera ses troupes, reconnoîtra formellement l'indépendance du gouvernement helvétique, et renouvellera, ainsi que la république italienne, tous ses anciens traités avec la Suisse, pour garantir sa constitution envers et contre tous.

La diète de l'Empire, depuis la paix de Luné-

ville, n'avoit pas pu s'accorder sur l'article des indemnités prétendues par les princes héréditaires, ci-devant possessionnés sur la rive gauche du Rhin, pour les dédommager des pertes qu'ils y avoient faites. Tous avoient exagéré leurs prétentions, et le clergé, qui devoit en faire les frais par des sécularisations, au défaut de forces réelles, résistoit, autant qu'il le pouvoit par ses critiques, sous la protection tacite de l'empereur. Ce souverain, quelqu'arrangement que l'on prît, ne pouvoit qu'y perdre beaucoup de ses auxiliaires. Le premier consul se concerta avec l'empereur de Russie, comme puissance désintéressée : ils intervinrent en qualité de médiateurs, mais armés de toute leur puissance, et secondés par la majorité de celles de l'Empire, qui avoient le plus grand intérêt à obtenir ce qui leur avoit été si solennellement promis. L'empereur ne fut pas en état de soutenir cette lutte inégale. Les ministres respectifs de France et de Russie se présentèrent à la députation de l'Empire, avec un plan d'indemnités convenu par leurs ambassadeurs à Paris, et ratifié par leurs souverains. Les électeurs ecclésiastiques furent réduits à un seul. L'archi-chancelier de l'Empire, ci-devant électeur de Mayence, transféra son siége à Ratisbonne, où, par la réunion de plusieurs abbayes, et de quelques villes impériales, on lui fit un sort qui devoit lui composer un revenu d'un million de florins. Il ne

conserva, de son ancien électorat, que le baillage d'Aschaffembourg. On créa trois nouveaux électeurs laïques. Le landgrave de Hesse-Cassel, le margrave de Baden et le duc de Wirtemberg, remplacèrent les deux électeurs ecclésiastiques et le dernier électeur palatin. Le roi de Prusse, le prince d'Orange, le grand-duc de Toscane, l'électeur de Bavière, le duc de Wirtemberg, le margrave de Bade, obtinrent, d'après les pertes qu'ils avoient faites, ou le crédit que leur donnoient leurs troupes et leurs alliances, les dédommagemens les plus considérables. L'archiduc de Milan, le landgrave de Hesse-Darmstadt, les princes de la maison de Nassau, et en général tous les princes ou comtes immédiats de l'Empire, possesseurs héréditaires des territoires qui avoient été cédés sur la rive gauche du Rhin, ne furent pas oubliés, et obtinrent chacun leur indemnité, soit dans les biens ecclésiastiques, soit dans la prise de possession de beaucoup de villes libres et impériales, dont le nombre fut réduit à six; savoir : Lubeck, Hambourg, Brême, Francfort, Nuremberg et Augsbourg. Le roi d'Angleterre obtint la réunion à perpétuité, à son électorat de Hanovre, de l'évêché d'Osnabrug, pour le dédommager des prétentions qu'il avoit sur l'évêché d'Hildesheim, et sur l'abbaye de Corvey. C'est ainsi qu'en moins de mois qu'il ne fut employé d'années au fameux traité de Munster, l'empereur

Alexandre et le premier consul parvinrent à l'exécution de l'article du traité de Lunéville, qui rencontroit le plus d'obstacles, et à faire prendre à l'empire d'Allemagne une face toute nouvelle. L'empereur ne put se décider à ratifier ce traité, que lorsqu'on eut accordé au grand-duc de Toscane une augmentation d'indemnités, et que les puissances médiatrices eurent consenti à ce qu'on créât pour lui un dixième électorat, sous le titre de Salzbourg.

Le seul électeur ecclésiastique, conservé sous le titre d'archichancelier de l'Empire, obtint, pour compléter le million de florins qui lui avoit été concédé, tous les péages sur le Rhin, dont il partagea avec la France la dépense et le produit.

Le traité définitif de la paix avec l'empire ottoman fut conclu à la même époque. La France y obtint la libre navigation de la Mer-Noire, et toute la protection qu'elle pouvoit désirer pour son commerce avec les provinces méridionales de l'empire de Russie. Elle fit renouveler au dey d'Alger, et autres petites républiques barbaresques, leurs anciens traités; elle obtint quelques indemnités pour des pirateries commises par leurs corsaires. Le roi d'Etrurie avoit cédé à la république françoise l'île d'Elbe et Porto-Longone. Le premier consul exigea, des puissances barbaresques, le même respect pour le pavillon de la république italienne.

Le roi de Sardaigne s'étant démis de ses états en

faveur du duc d'Aoste, son frère, avec la réserve d'une pension de cinq cent mille francs, le premier consul, maître du Piémont, en forma six départemens, qui furent réunis à la république françoise, dont ils formèrent la vingt-septième division, aux ordres du général Menou. Le duc de Parme étant mort à la même époque, le gouvernement françois séquestra ses états, en vertu d'un traité fait avec le roi d'Etrurie, lorsqu'il fut mis en possession de la Toscane. Tels furent les principaux événemens qui terminèrent la dixième année de la république françoise.

La mort du général Leclerc avoit laissé le gouvernement de Saint-Domingue dans un état de crise des plus violens. La plupart des généraux noirs avec les troupes de cette caste que l'on avoit incorporés dans l'armée françoise, avoient tourné casaque, et s'étoient emparés non-seulement des mornes, mais de plusieurs postes très-importans; ils avoient repris le fort Dauphin et le port de Bayaha, au-dessus du vent de la ville du Cap, qui livroit toute cette plaine à leur perfidie. Aussitôt que la quatre-vingt-sixième demi-brigade fut arrivée de France, le général Rochambeau fit la disposition la plus prompte et la plus vigoureuse pour les en chasser. Les généraux Clauzel et Lavalette y débarquèrent, et reprirent tous ces forts l'épée à la main, étant parfaitement secondés par

un vaisseau de ligne et par quelques frégates, commandés par le capitaine Guillemet, qui, s'étant embossés, protégèrent, par la canonnade la plus vive, toute cette opération. Le général en chef décerna deux sabres d'honneur au capitaine Guillemet, et au capitaine Jonette, aide-de-camp du général Lavalette.

Peu de temps avant cette époque, une troupe de noirs chercha à surprendre le môle Saint-Nicolas. Le général de division Brunet les y laissa entrer, les mit entre deux feux où ils périrent tous, ayant à leur tête plusieurs de leurs principaux chefs. Ce général fut envoyé, par le général en chef, relever au Port-au-Prince le brave général Watrin, qui avoit été victime de la maladie quatre jours après son arrivée dans ce commandement. Le camp des François, à la Croix-des-Bouquets, fut attaqué par les noirs, qui y furent repoussés après une très-grande perte.

Le général Rochambeau n'eut pas plutôt reçu un second convoi de troupes, qu'il en profita pour reprendre l'épée à la main le Port-de-Paix, dont l'occupation par les noirs interceptoit la communication du Cap avec le môle Saint-Nicolas. Le capitaine de vaisseau Quérengel, commandant la force navale, et le capitaine de frégate Magendie se distinguèrent dans cette opération : ce dernier fut fait capitaine de vaisseau. Duhamel et Philippe

Rochambeau, mon petit-fils, commandoient chacun une chaloupe à l'avant-garde des deux attaques qui portèrent les troupes à terre, sous le plus grand feu de l'ennemi, et sur les points qui leur avoient été indiqués. Ils furent faits tous les deux aspirans de première classe, sur la demande du corps de la marine au général en chef, et les autres officiers furent avancés d'un grade. Les troupes aux ordres du général Clauzel et de l'adjudant-commandant Ramel, après avoir essuyé tout le feu des différens forts, débarquèrent, attaquèrent avec la plus grande intrépidité tous ces forts, et les emportèrent après une vigoureuse résistance. Pusieurs des officiers et sous-officiers des troupes de terre furent également distingués par le général en chef. La communication fut parfaitement rétablie avec l'île de la Tortue, où étoit le grand dépôt des convalescens.

L'arrivée d'Europe de deux petits convois, donna au général Rochambeau la faculté d'étendre ses quartiers par les deux ailes de son armée. Le général de brigade Lacroix s'empara, par sa gauche, successivement des postes de l'Axavon et d'Ouanaminthe, où nos troupes se maintinrent contre une attaque vigoureuse du général noir Christophe. Ces postes protégeoient la communication par terre avec la partie espagnole. Le général en chef détacha par mer le second corps de troupes aux or-

dres du général Sarrasin, qui débarqua au cap Tiburon, pour assurer le sud, et porter du secours au général noir Laplume, dont la fidélité et celle de son corps de troupes étoient à toute épreuve, et qui conservoit le pays contre toutes les attaques des noirs révoltés. Les généraux Laplume et d'Arbois, aidés de ce renfort de troupes françoises, chassèrent des bords de la mer tous ces brigands, et reprirent les mornes, près de Jaquemel, dont ils s'étoient emparés. Pendant ces opérations de notre droite et de notre gauche, les noirs, sortis des grands mornes de l'ouest, firent deux irruptions dans la plaine du Cap. Ils y furent cernés par le général de division Clauzel et son général de brigade Cleparède, chargés en plaine par la cavalerie de la garde du général en chef, aux ordres du chef de brigade Netherwood, et perdirent plus de cinq cents hommes à ces expéditions, où la garde nationale du Cap se distingua. Ils ne furent pas plus heureux dans une tentative qu'ils firent sur l'île de la Tortue. Après un premier succès à leur débarquement, le commandant Boscus rallia les troupes françoises dans une habitation de l'intérieur, et donna le temps à l'adjudant-commandant Ramel d'arriver, avec trois cents hommes de troupes envoyées par le général en chef, à bord d'un vaisseau de ligne. Le capitaine du vaisseau l'*Hermite*, et sa petite flottille, débarquèrent leurs troupes avec une telle diligence, que

cette irruption de noirs fut détruite par les deux adjudans-commandans Boscus et Ramel, qui les mirent entre deux feux, et reprirent possession de toute cette île. La plus parfaite harmonie régna, dans toutes ces opérations, entre le général Latouche et le général Rochambeau.

Le général en chef, après avoir repris tous les postes et ports sur les bords de la mer, dont les rebelles s'étoient emparés dans la circonférence de l'île de Saint-Domingue, crut devoir transporter son quartier-général au Port-au-Prince, où il fut convoyé par l'amiral Latouche; ils y arrivèrent le 29 ventôse; ils s'y établirent comme au point central, d'où ils pouvoient le plus facilement attaquer le nord et le sud de cette colonie. Il laissa au Cap le général Clauzel, le général Lapoipe au môle Saint-Nicolas, le général Ferraud à Saint-Jago, pour communiquer avec le général Kerversau à Santo-Domingo, qui avoit jusque là maintenu la colonie espagnole dans un très-bon ordre. A peine le général Rochambeau fut débarqué au Port-au-Prince, qu'il détacha le chef de bataillon Dolozié, le chef de bataillon Lacombe, commandant une partie de sa garde, et les grenadiers du Port-au-Prince, pour reprendre Léogane, dont trois mille noirs rebelles venoient de s'emparer; ils en furent chassés, après avoir perdu trois cents hommes dans ses différentes attaques. La garnison de Léogane, qui,

aux ordres du capitaine Locosse, avoit tenu ferme dans le fort, fut délivrée. Le général en chef donna le grade de capitaine de vaisseau au capitaine de frégate Juvien, et celui de capitaine de frégate au lieutenant Taupier, qui se distinguèrent dans cette entreprise.

C'est au milieu de toutes ces opérations militaires contre les noirs révoltés, qu'on rappela tous les vaisseaux de ligne qui étoient dans les colonies. On n'y laissa que quelques frégates ou corvettes. Le commandant en chef eut l'ordre de retourner au Cap avec son quartier-général, pour être au vent de l'île, et y être plus à portée de recevoir des nouvelles de l'Europe, et d'y combattre les Anglois s'ils venoient à s'y présenter. L'état de la politique en Europe avoit changé, il suspendit les secours que le premier consul avoit destinés à cette colonie. Le commandant en chef reçut l'ordre de suspendre également le plan de son attaque générale par le nord et par le sud de tous les mornes occupés par les noirs; et cette malheureuse colonie fut abandonnée, sans vivres et sans argent, à ses propres moyens.

A son arrivée au Cap, il fit partir son fils avec ses dépêches pour le premier consul. Après les avoir remises, il arriva chez moi, convalescent de la fièvre jaune. Dès qu'il fut rétabli, l'impossibilité de rejoindre son père m'engagea à l'envoyer à Stras-

bourg, à l'école d'artillerie, pour y perfectionner son éducation. Il fut ensuite placé à une sous-lieutenance dans le premier régiment de chasseurs à cheval le jour qu'il eut dix-huit ans révolus.

Quoique le traité d'Amiens eût été ratifié par le roi d'Angleterre avec une opposition très-légère dans son parlement, mais avec les acclamations les plus unanimes du peuple anglois; cette nation inquiète et ambitieuse ne put se contenter de la domination universelle que sa formidable marine et ses immenses colonies lui laissoient sur toutes les mers dans les quatre parties du monde. Elle vit avec jalousie et beaucoup d'humeur, la prépondérance que donnoient à la France ses acquisitions territoriales dans le continent, le rôle qu'elle y joua de concert avec la Russie dans le partage des indemnités de l'Empire, dans la pacification de la Suisse, où l'Angleterre ne fut pas même consultée. Une foule d'Anglois, au moment de la paix, se répandit dans nos départemens; ils furent confondus de trouver les campagnes, qu'ils croyoient en friche, parfaitement cultivées, les villes et villages rebâtis, l'industrie et le commerce intérieur se restaurant avec rapidité; enfin, le commerce extérieur faisant de grands efforts pour renaître de ses cendres. Ils exagérèrent dans leurs rapports l'état florissant de la France, et donnèrent des forces au parti de l'opposition, pour renouveler les critiques

les plus amères sur le traité d'Amiens. Le parti de M. Pitt, qui l'avoit d'abord ratifié, parut se réunir à toutes ces censures.

Le ministère anglois commença par retarder, autant qu'il put, les restitutions qu'il s'étoit obligé de faire par le traité d'Amiens; l'opinion publique fut réchauffée par tout le parti de l'ancien ministère; enfin, le roi d'Angleterre envoya à son parlement un message contre la France, qui différoit peu d'une déclaration de guerre, dans lequel, entr'autres griefs, il annonçoit qu'il étoit forcé de se mettre en défense contre les armemens que la France faisoit dans tous ses ports, et demandoit en conséquence les subsides nécessaires pour se mettre en état de recommencer la guerre. L'Europe fut confondue de ce message belligérant, après une paix qui n'avoit que dix mois. Il fut facile au premier consul de prouver qu'il n'y avoit dans nos ports que deux frégates armées et quelques convois préparés pour nos colonies, avec un petit armement destiné à la Louisiane, dont l'Espagne nous avoit fait la cession. Il déclara hautement qu'il ne demandoit à l'Angleterre que l'exécution littérale du traité d'Amiens, et spécialement l'évacuation de Malte, en lui laissant le choix de remettre cette place à la Russie, à l'Autriche ou à toute autre puissance neutre, garante, d'après le traité d'Amiens, de la remise de cette île à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

L'Angleterre ne dissimula plus le parti décidé qu'elle avoit pris de la garder, non pour la valeur de ce rocher, mais pour sa situation, qui la rendoit maîtresse du commerce de la Méditerranée, et fermoit au nôtre tout celui que nous avions dessein de rétablir avec la Porte-Ottomane et l'empire de Russie par la Mer-Noire. Le premier consul négocia pendant six semaines; et, pour calmer les inquiétudes de l'Angleterre, il remit aux Etats-Unis d'Amérique la Louisiane, suspendit tous les secours destinés à Saint-Domingue, offrit de s'en rapporter à la médiation d'une des puissances qui avoient garanti l'île de Malte. Le roi d'Angleterre tint ferme, donna son *ultimatum,* après la remise duquel son ambassadeur eut l'ordre de partir, s'il n'étoit pas accepté dans son entier, trente-six heures après. Il déclara la guerre dans les formes d'usage en Angleterre, en délivrant des ordres de courir sur tous les vaisseaux de la France et des républiques ses alliées.

La déclaration de guerre passa aux deux chambres du parlement avec fort peu de contradictions. Mais le parti de M. Pitt échoua le lendemain sur la proposition de censurer la conduite des ministres depuis le traité d'Amiens; le parti du roi, dans les deux chambres, eut une grande majorité en faveur des ministres, et M. Pitt fut désappointé alors dans

le projet de ses adhérens, qui vouloient le remettre à la tête des affaires.

Pendant que les Anglois armoient tous leurs vaisseaux, le premier consul ne négligea pas de mettre une armée de terre à portée d'entrer rapidement dans l'électorat d'Hanovre. Elle fut rassemblée aux ordres du général Mortier, sur la frontière qui sépare la république batave des états de l'Empire. Dès que le roi d'Angleterre eut commencé les hostilités, le premier consul fit marcher cette armée par le mouvement le plus rapide, en respectant tous les territoires neutres des princes de l'Empire. Le général Mortier arriva sur le Weser, où il dicta à la régence d'Hanovre la capitulation de cet électorat et de l'armée hanovrienne. Elle se déclara prisonnière de guerre dans le duché de Lawembourg, qui lui fut assigné sur la rive droite de l'Elbe, livra toutes les autres places de l'électorat, les forts, et les munitions qu'elle y avoit rassemblées. L'armée françoise s'en empara, ainsi que des forts de l'embouchure de l'Elbe et du Weser, dont elle prit possession. Hambourg et Brême se trouvèrent bloqués par terre, ainsi que toutes les marchandises angloises qui se trouvèrent renfermées dans ces villes impériales. La marine angloise, de son côté, envoya des escadres légères bloquer les rades de l'Elbe et du Weser, et y confisquer les vaisseaux de

toutes les nations qui se présentoient pour y naviguer.

La ratification des souverains ayant été réservée dans cette capitulation par les généraux respectifs, le roi d'Angleterre refusa la sienne. On se rappeloit encore la rupture de celle de Closter-Seven : le premier consul tint une conduite fort différente de celle du maréchal de Richelieu; il envoya l'ordre au général Mortier de passer l'Elbe, et de désarmer toute l'armée hanovrienne. Son général se soumit à ces nouvelles conditions; il livra ses armes, ses chevaux, ses canons de bataille, et cette armée fut, au nombre de dix mille hommes, dispersée dans les campagnes de cet électorat, où elle se reconnut prisonnière de guerre, avec sa parole de ne reprendre les armes qu'après avoir été individuellement échangée.

La guerre avec l'Angleterre ne fut annoncée à la colonie de Saint-Domingue, deux jours après le retour de mon fils au Cap, que par les hostilités de la flotte angloise contre la flottille de petits bâtimens qui fut laissée au capitaine général, après le départ de tous les vaisseaux de ligne. Les généraux anglois, bravant tous les risques que leurs propres colonies pourroient courir dans l'établissement, à Saint-Domingue, d'une république de noirs, firent, avec tous leurs chefs, une alliance intime, leur fournirent toutes les armes et les munitions

qui pouvoient leur manquer, les secondèrent dans toutes leurs opérations, et s'emparèrent, concurremment avec eux, des différens ports répandus sur toute la côte, avec lesquels le capitaine-général ne pouvoit plus avoir aucune communication ni par terre ni par mer. Il fut alors réduit dans le nord à la défense de l'enceinte du Cap, en confiant au général Kerversau celle de Santo-Domingo, dans la partie du sud; au général Ferrand le poste de Saint-Jago, pour communiquer avec le premier; et au général Noailles, à l'ouest, la forteresse du môle Saint-Nicolas. Toutes les armées noires, aux ordres de Dessalines, Christophe et Clervaux, après s'être emparées du Port-au-Prince, des Cayes, de Saint-Marc, de Jérémie, du fort Dauphin, qui ne firent qu'une foible résistance, se réunirent autour du Cap pour lui couper les vivres par terre, pendant que la flotte angloise le bloquoit strictement par mer. Le général françois y soutint, pendant sept mois, toutes les horreurs de la disette. Il fit plusieurs sorties, dont le résultat étoit toujours de repousser momentanément les noirs dans leurs mornes : mais la garnison exténuée, après avoir souffert toutes les extrémités de la famine, s'affoiblissoit au prorata de ce que l'armée noire, maîtresse de la campagne, s'aguerrissoit et s'augmentoit. Après avoir soutenu différens assauts, dans le dernier desquels la garnison françoise combattoit sans

cesse contre ces trois armées, qui se succédoient avec des troupes fraîches et de nouvelles munitions, les noirs s'emparèrent d'une partie du camp retranché et de quelques avant-postes ; mais le général en chef, à la tête de son état-major et de ses aides-de-camp, chargea l'ennemi, dégagea le général Lapoipe et le général Pageot, entourés dans le poste de Vertières qu'il reprit. Cependant le général Rochambeau, à qui il ne restoit que dix-huit cents hommes, pour garnir une enceinte immense, exténués et privés de toute espèce de vivres, offrit aux généraux noirs de remettre le Cap, à la charge d'une trève qui lui donneroit dix jours pour l'embarquement non-seulement des troupes, mais de tous les habitans blancs qui voudroient les suivre. Il proposa au commandant de la flotte angloise de recevoir sa troupe sur leurs vaisseaux, pour les conduire en France, prisonniers sur leur parole, jusqu'à ce qu'ils fussent échangés ; de fournir des vivres et des matelots à trois frégates qu'il avoit conservées pour convoyer son hôpital, et le ramener directement au premier port de France ; de laisser naviguer, partout où bon leur sembleroit, les habitans qu'il avoit fait embarquer sur des vaisseaux neutres. Cette double capitulation fut signée par les généraux de terre et de mer respectifs. Elle fut respectée par les noirs, et l'embarquement fut fait avec assez de tranquillité ; mais la plupart des

petits blancs qui, n'ayant rien à perdre, crurent avoir beaucoup à gagner en se confiant aux proclamations de Dessalines, ne tardèrent pas à se repentir de leur confiance. Les marins anglois, maîtres de leurs prisonniers, leur firent, à bord des vaisseaux, toute espèce de vexations, en conduisirent la plus grande partie à la Jamaïque, où ils furent resserrés dans de vieux vaisseaux, renvoyés par parties en Europe, et éprouvèrent, de divers commandans, beaucoup de duretés et de pillages. Mon fils fut conduit en Angleterre sur une frégate, avec tout son état-major. Ce gouvernement manqua à tous les articles de la capitulation.

Le général Noailles soutint encore trois semaines au môle Saint-Nicolas, où il avoit rassemblé plusieurs petites embarcations. Il se mit à la voile la nuit, avec sa petite garnison, montée sur sa flottille, pour se retirer à la Havane : étant près d'y arriver, il fut attaqué par un bâtiment anglois, à l'abordage duquel il monta avec l'intrépidité qui lui étoit naturelle, et ses braves grenadiers s'en emparèrent. Il fut blessé à mort, et expira peu de jours après à la Havane, entre les bras de sa troupe et des Espagnols, qui lui marquèrent tous les regrets et l'estime que son courage leur avoit inspirés.

Le général Ferrand, qui commandoit à Saint-Jago, place frontière de la colonie espagnole, se rendit à Santo-Domingo, où, comme l'ancien de

Kerversau, il prétendit au commandement. Kerversau se retira en France. Ferrand profita d'un intervalle assez long, que l'armée des noirs lui laissa, pour se ravitailler de vivres, par le secours des neutres, maîtres des colonies voisines. L'armée noire perdit encore beaucoup de temps, par les obstacles que la nature du pays lui opposoit, pour faire avancer son artillerie. Ce ne fut que près d'un an après l'évacuation du Cap que les généraux noirs purent se présenter pour former le blocus de Santo-Domingo.

Quelque temps avant le retour de mon fils, le grand conseil de la légion d'honneur m'envoya une lettre d'admission unanimement votée dans la première séance où il fut rassemblé. Je reçus comme je le devois, avec reconnoissance, cette marque de souvenir que l'on donnoit encore à ma vieillesse; mais je priai le grand conseil de réserver cette marque de distinction à mon fils, qui, dans la vigueur de l'âge, soutenoit si constamment depuis deux ans, contre des forces les plus inégales, l'honneur de la nation.

Aussitôt que les ambassadeurs respectifs eurent pris congé, le premier consul, qui connoissoit par expérience la diligence des Anglois à commencer les hostilités sur l'universalité des mers, après avoir rappelé tous les vaisseaux de guerre que la France avoit dans ses colonies de l'ouest, ordonna l'embargo le plus strict dans tous nos ports de mer, pour

empêcher les vaisseaux marchands de sortir. Mais la diligence de la piraterie angloise nous prévint, et attaqua sans risque une quantité de nos vaisseaux de commerce, qui revenoient en Europe sur la foi du traité d'Amiens. Notre marine militaire, si foible, si peu redoutable, et prise au dépourvu, fut heureuse de pouvoir regagner par parcelles les ports d'Europe en France et en Espagne. Le premier consul, après son expédition d'Hanovre, n'eut rien de plus pressé que de rassembler ses forces de terre, sur toutes les côtes de la France et de la Hollande, son alliée. Il souscrivit à la neutralité de l'Espagne et du Portugal, au moyen de quelques sacrifices d'argent, auxquels ces puissances consentirent. Il reçut en dons gratuits tous les offres des départemens pour la construction de chaloupes canonnières et de bateaux armés de toute espèce. La nation françoise offensée se porta unanimement à toutes ces mesures avec le plus grand zèle. On arma toutes les côtes et l'entrée de tous les plus petits ports de batteries formidables. Elles protégèrent le rassemblement de tous ces bâtimens qui, rasant les côtes, arrivèrent à bon port dans tous ceux de la Somme, de Boulogne, Calais, Dunkerque, Ostende, jusqu'à l'extrémité de ceux de la Hollande. Les Anglois, après avoir essayé vainement différentes petites attaques contre le port de Boulogne, parurent se contenter de les observer; mais ne cru-

rent pas devoir se fier à leur marine seule, qui bloquoit toutes les embouchures de nos ports. Ils levèrent le peuple en masse, et ajoutèrent à leur militaire, à leurs milices ordinaires, une armée plus extraordinaire de quatre cent mille volontaires. Elle fut levée aux applaudissemens du patriotisme anglois, qui se développa avec beaucoup d'énergie, pour la défense de leurs côtes. Le premier consul fit plusieurs tournées, plusieurs démonstrations d'embarquement, qui toutes donnèrent de fortes alarmes, et occasionnèrent de grands mouvemens dans toutes les troupes d'Angleterre.

Ces précautions ne suffisoient-elles pas à leur tranquillité, ou craignoient-ils qu'elles ne finissent par les miner, par ruiner leurs finances, leur commerce et leur industrie, en tirant des ateliers tous les ouvriers, leurs maîtres, et les citoyens de tous les ordres de la nation, pour marcher jour et nuit à la défense de leurs foyers, avec les armes et le sac du soldat sur le corps?

Cependant il est pénible de voir que le ministère de cette nation, pour compléter ces mesures, se soit prêté à un plan de conspiration contre le premier consul, en employant des armes dont l'usage se toléreroit à peine chez les nations les plus barbares, et qui devroient être à jamais inconnues chez celles qui se vantent d'être civilisées.

Il est moins extraordinaire de voir employés,

dans ces séductions, deux agens diplomatiques anglois, accrédités, l'un auprès de la cour de Bavière, l'autre auprès de celle de Wurtemberg, déjà connus l'un et l'autre par leurs basses intrigues en Allemagne. Ils eurent l'infamie, sous le voile de leur caractère ministériel, de compromettre dans leur complot le duc d'Enghien, prince du sang de Bourbon, resté sur les bords du Rhin, dans les petits états du cardinal de Rohan, à quatre lieues de Strasbourg, réunis à ceux du Margrave de Bade.

Il est bien pénible aussi de voir engagé dans cette conspiration un général françois recommandable jusqu'alors par des services signalés rendus à son pays. Comment le général Moreau a-t-il pu ternir le cours de sa brillante carrière, en prêtant l'oreille aux premières ouvertures d'un complot aussi téméraire qu'odieux dans ses moyens d'exécution! Mais ce qui est le comble de la démence, est la duperie du ministère anglois, qui se laissa tromper par l'adresse d'un ancien jacobin nommé Méhée, échappé des prisons d'Oleron. Il se disoit président d'un comité de jacobins séant à Paris, qui n'existoit que dans son imagination. Il s'attira la confiance par des intrigues, et dirigea sa correspondance avec l'exministre de la marine françoise, Bertrand, qui présidoit un comité d'émigrés séant en Angleterre. Ce fut sur les avis d'un espion double que les ministres de Londres formèrent un plan, pour boule-

verser la France et ses alliés dans l'Europe, par la destruction du premier consul et de son gouvernement. Méhée faisoit part à la police de Paris de toutes leurs mesures. Ce fut sur ses dénonciations qu'elle fit arrêter tous ceux qui débarquèrent d'Angleterre sur la falaise de Beville en Normandie.

Le ministère anglois avoit profité d'une autre correspondance secrète, pour chercher à rapprocher l'ex-général Pichegru, réfugié en Angleterre, avec le général Moreau, son ancien élève. Le premier partit d'Angleterre sur un bâtiment, qui débarqua, en plusieurs convois, Georges et d'anciens sicaires voués aux Anglois, dont plusieurs avoient été déjà fort compromis dans les procédures de l'explosion de la rue Saint-Nicaise. Ils furent suivis de près par des jeunes gens attachés aux princes françois, et qui furent envoyés par eux, pour les précéder.

Au milieu de ces discussions, la police active faisoit suivre leurs traces aussitôt qu'ils étoient débarqués. Ils ne purent se soustraire à tous ses agens, qui les arrêtèrent au nombre de quarante-sept, tant étrangers arrivant d'Angleterre, que ceux qui résidoient en France : le général Moreau étoit à la tête de ces derniers prisonniers. Pichegru, après quelques jours d'arrestation, fut trouvé mort dans sa prison, étranglé avec une corde et un tourniquet qu'il y avoit attaché. Les juges du tribunal

criminel de Paris furent mandés, pour faire la visite du corps, et le procès commença le 8 prairial, au Palais de Justice, dans une forme très-publique. Tous les défenseurs officieux furent entendus.

Les juges condamnèrent à mort Georges, Bouvet-de-Lozier, Russillon, Rochelle, Armand Polignac, d'Hozier, de Rivière, Louis Ducorps, Picot, La Jollais, Coster, Saint-Victor, Deville, Armand Gaillard, Joyaux, Burbant, Le Mercier, Talan, Cadoudal, Merille et Roger;

A deux ans de prison, le général Moreau, Jules Polignac, Léridan, Rollan et la fille Hizay. Ils acquittèrent les autres, sauf le renvoi à la police correctionnelle de quelques-uns, pour avoir logé ou servi quelques conjurés.

Madame de Polignac s'étant présentée le lendemain, à Saint-Cloud, sur le passage du premier consul, se jeta à ses pieds, pour implorer la grâce de son mari. Le premier consul fut d'autant plus touché, qu'il se rappela avoir été à l'école militaire avec M. de Polignac. Il partagea la douleur dont elle étoit pénétrée, et lui dit : *Je puis pardonner à votre mari, car c'est à ma vie qu'on vouloit attenter; je vous accorde sa grâce.* Les deux frères Polignac eurent, dans les débats du procès, un combat de générosité qui, jointe à tous les malheurs de cette famille, à la franchise de leurs aveux, à la constance imperturbable qu'ils montroient l'un

et l'autre, les rendit intéressans à tous les spectateurs. Toute la France applaudit à cet acte de clémence. La Jolais, Rivière, Bouvet-de-Lozier, Russillon, Armand Gaillard, Rochelle, Charles d'Hozier obtinrent la même grâce. Les autres appelèrent, d'après la loi, au tribunal de cassation, qui ratifia le jugement du tribunal criminel. Moreau ne réclama pas contre son emprisonnement de deux ans. Il partit, pour passer le temps de sa détention dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale. Tous ceux qui obtinrent la grâce de la vie furent condamnés à quatre ans de prison, dans différentes forteresses de la France. Georges et les douze autres condamnés furent exécutés, le même jour, à la place de Grève. Ils obtinrent des confesseurs, qui les assistèrent au supplice. Deux d'entre eux firent des testamens au greffe de l'Hôtel-de-Ville.

Cette conspiration produisit, relativement au premier consul, un effet tout contraire à celui que ses ennemis s'étoient proposé. La nation françoise, ulcérée plus que jamais contre une puissance rivale, qui, non contente de lui avoir déclaré une guerre injuste, vouloit encore extirper dans le chef de son gouvernement le principe qui la faisoit respecter dans ses relations extérieures, crut devoir l'élever au plus haut rang du pouvoir suprême, en fondant une nouvelle dynastie, héréditaire de mâle

en mâle dans deux branches de sa famille. Pendant que le sénat conservateur et le tribunat s'occupoient de ce projet, les adresses des administrations, des corps judiciaires, du clergé, des communes et de toutes les troupes en exprimoient le vœu, et arrivèrent en foule à la même époque. Bonaparte accepta le titre d'empereur des François, avec les restrictions contenues dans un sénatus-consulte, qui mettoit à couvert, autant qu'il est possible dans les institutions humaines, contre les abus du pouvoir, toutes les franchises fondamentales, la propriété, la sûreté individuelle, la liberté, l'égalité des droits, qui avoient été décrétées par les différentes lois de la république françoise. Mais il renvoya l'hérédité, qui lui étoit offerte, à la sanction du peuple françois, qui fut invité à se prononcer individuellement sur cette question, dans la même forme qui avoit été observée pour le consulat à vie.

Le sénat conservateur, après avoir compulsé tous les registres, déclara les votes affirmatifs pour l'hérédité au nombre de trois millions cinq cent mille votans contre deux mille cinq cents votes négatifs : ce qui donna une majorité bien grande en faveur de l'hérédité. Les listes en furent imprimées et renvoyées dans tous les départemens. On y comprit les votes de quatre cent cinquante mille hommes de troupes de terre et de mer.

Le pape Pie VII fut invité par l'empereur de ve-

nir à Paris faire son sacre. Son grand âge et la mauvaise saison ne furent pas des obstacles à son zèle pour l'empereur. Il partit, avec l'approbation du sacré collége, dont une partie lui fit cortége en France. Il fut reçu avec les plus grands honneurs, dus à sa dignité. L'empereur des François vint à Fontainebleau au-devant de lui. Le sacre fut fixé au dimanche, 2 décembre. L'empereur prêta à la nation et reçut d'elle les sermens qui avoient été réglés par le sénatus-consulte. L'impératrice reçut sa couronne des mains de l'empereur, qui avoit déjà placé la sienne sur sa tête. Cette auguste cérémonie eut lieu au milieu des plus vives acclamations d'un peuple qui vit, dans la nouvelle forme de gouvernement adoptée, la seule qui puisse maintenir l'ordre dans un grand état.

L'empereur créa six grandes dignités pour accompagner le trône. Le prince Joseph, son frère aîné, fut fait prince électoral; son frère Louis fut connétable; les deux consuls, Cambacérès et Lebrun, furent institués, l'un archichancelier de l'empire, l'autre de la trésorerie. Les places d'amiral et d'archichancelier de l'état pour les relations extérieures ne furent remplies que deux mois après le sacre, par le maréchal Murat, beau-frère de l'empereur, et par son beau-fils, Eugène de Beauharnais, que l'empereur déclara son enfant d'adoption. Il créa sur-le-champ douze maréchaux de

l'empire, choisis dans les généraux qui, dans le cours de la révolution, avoient rendu les services militaires les plus distingués.

Il me proclama en même temps, comme ancien maréchal de France, à une place de grand-officier de la légion d'honneur : quelque désir que j'eusse eu de faire passer cette distinction à mon fils, qui, par ses services constans et continuels à sa patrie, avoit mieux mérité d'elle, tous mes parens et amis me firent sentir qu'un troisième refus seroit malhonnête pour l'empereur, et qu'il nuiroit peut-être à l'échange de mon fils. Je reçus, plusieurs jours avant le sacre, des lettres closes, accompagnées d'autres lettres très-pressantes pour me trouver au couronnement. J'étois dans ma quatre-vingtième année, rongé de goutte et de rhumatismes. Une nouvelle infirmité, plus absolue que toutes les invitations de l'empereur, trancha la question d'une manière sévère : je fus attaqué d'une violente néfrétique qui, dans les douleurs les plus vives, me mit à deux doigts de la mort. Toutes les cérémonies du sacre se passèrent sans qu'il me fût possible de m'y trouver. La grand'croix de la légion d'honneur me fut adressée à Rochambeau, dans mon lit ; sa devise porte : *Honneur et Patrie*. J'ai toujours professé ces sentimens avec loyauté pendant ma carrière militaire.

Les excès et les manœuvres perfides de plu-

sieurs ministres anglois, dans quelques cours d'Allemagne, ayant éloigné tout rapprochement entre nos deux gouvernemens, pour traiter de l'échange des prisonniers, j'imaginai de rappeler au lord Cornwallis la différence du traitement qu'il avoit reçu de l'armée françoise, lorsqu'après des actions brillantes en Amérique, il finit par y essuyer un malheur ; que, par l'estime que m'avoit inspiré son caractère, je lui fis délivrer le premier passe-port pour retourner dans sa patrie sur sa parole. Il publia alors, par une lettre imprimée, tous les bons traitemens qu'il avoit reçus des François, en recommandant à ses compatriotes toute la réciprocité qu'ils leur devoient, lorsque le sort les placeroit dans les mêmes circonstances. Je lui faisois sentir la différence du traitement que l'on faisoit à mon fils dans les prisons d'Angleterre. Je le priois, en rappelant à son ministère nos procédés, de faire obtenir à mon fils la réciprocité, en le renvoyant dans sa patrie sur sa parole. L'empereur approuva ma lettre, et je commençai en mon nom cette négociation avec le marquis de Cornwallis, auquel le ministre eut ordre de faire passer ma lettre.

Un mois après son sacre, l'empereur fit une démarche plus importante. Il écrivit au roi d'Angleterre pour le conjurer de faire cesser l'effusion du sang humain, dans une guerre qui n'avoit plus

d'objet pour l'une et l'autre nation, que la destruction plus ou moins longue, mais infaillible, des finances et du crédit respectifs; que la France, ayant suspendu tout son commerce extérieur, restoit invulnérale sur son continent; que l'Angleterre couroit de plus grands risques, et s'assujétissoit à de triples dépenses dans l'étendue des terres et des mers qu'elle avoit à protéger. La réponse du ministre d'Angleterre fut plus décente que celle que le lord Grenville avoit donnée quelques années auparavant à Bonaparte, alors premier consul; mais elle étoit à peu près aussi évasive, pour se donner le temps de consulter des puissances avec lesquelles il n'articuloit aucun traité, mais seulement des négociations commencées et des connexions confidentielles : il en résulta cependant l'envoi des commissaires respectifs pour régler le sort des prisonniers.

On ne put s'accorder sur aucune base d'échange. Mon fils ne voulut donner aucune parole de retour, puisque les Anglois avoient manqué à tous les articles de sa capitulation; il fut resserré à Normancroos, dans la même prison que ses soldats; il déclara qu'il manqueroit à son honneur, s'il donnoit parole à une nation qui avoit manqué à toutes les siennes, et qu'il y attendroit, ou la paix générale ou un échange absolu. Le lord Elgin, en France, protestoit comme ambassadeur contre son ar-

restation. Le feld-maréchal Valmoden protestoit contre la prise des Hanovriens, qu'il prétendoit être sous la sauve-garde de la neutralité de l'Empire ; enfin, personne respectivement ne voulut se reconnoître de bonne prise.

Les journaux, échappés d'Angleterre, nous avoient apporté successivement les nouvelles de divisions très-fâcheuses dans la famille royale. Le prince de Galles, héritier présomptif, étoit toujours traité avec rigueur par le roi, son père, qui refusoit toutes ses offres de service, et accordoit une confiance entière au duc d'Yorck : ce dernier fut nommé par le roi général de toutes les troupes de terre. Après une correspondance par lettres, assez vive entre les deux frères, le duc d'Yorck se crut offensé au point d'appeler à un combat singulier le prince de Galles. Celui-ci fut malheureux et blessé. Les princes cadets s'étant prononcés dans leurs propos en faveur de leur aîné, le duc d'Yorck eut encore des procédés plus scandaleux à leur égard. Le malheureux roi, leur père, ne pouvoit pas même soulager ses inquiétudes et ses infirmités dans le sein de ses ministres, qui, par leur versatilité et une politique toujours vacillante, étoient parvenus à perdre leur crédit dans les différens partis qui partageoient la nation. Le roi fut alors attaqué d'une rechute de la maladie qui, depuis sa première attaque, revenoit toujours l'assaillir

dans les momens où la violence de son sang étoit mise en mouvement par les chagrins, soit étrangers soit domestiques, les plus cuisans et les plus sensibles à son cœur. Les frères se rapprochèrent pendant cette maladie de leur père, et la paix parut rétablie dans la famille royale. Le roi d'Angleterre recommença le premier usage de son autorité par le renvoi de son ministère. Il rappela M. Pitt au titre de chancelier de l'échiquier et de premier lord de la trésorerie. Ce dernier proposa, dit-on, au roi de s'appuyer de M. Fox et des autres membres les plus célèbres dans le parti de l'opposition. Le roi le refusa constamment, en lui rappelant que c'étoit sur leurs instances réitérées qu'il l'avoit éloigné de tous ses conseils. M. Pitt fut réduit à se former un ministère de quelques-uns de ses anciens amis ou de ceux du dernier ministère. Mais l'exclusion donnée à plusieurs grands talens qui formoient encore le parti de M. Fox et celui du prince de Galles, l'humeur que la nation angloise et la cité de Londres prirent de tous les préparatifs les plus belligérans proposés par le premier ministre, lui donnèrent le dégoût, dès son début, de ne se voir appuyé au parlement que par une foible majorité.

Il n'avoit décrié le ministère de M. Addington que sur sa foiblesse à réduire sa nation à une guerre défensive. M. Pitt, après avoir cherché à

ranimer toute l'Europe pour une guerre continentale contre la France, n'avoit pu détacher que le roi de Suède de la neutralité qu'il avoit d'abord embrassée, et ébranler fortement l'empereur de Russie ; mais les autres grandes puissances paroissoient résister à toutes les intrigues de l'Angleterre. Le ministre, voulant avoir à présenter à son parlement, sur le point de se rassembler, quelques résultats de sa nouvelle politique, s'attacha à deux entreprises offensives, dont l'une échoua et l'autre eut tout le succès qu'il en espéroit : il fit un armement très-secret de nouveaux brûlots qui devoient incendier la flottille françoise dans la rade de Boulogne. Le plan manqua ou du moins eut bien peu d'effet par la seule imprudence d'un bâtiment françois qui, au lieu d'éviter, osa aborder une de ces machines infernales avec laquelle il sauta.

L'expédition contre l'Espagne eut un succès plus complet. Une flottille de frégates angloises alla croiser à la hauteur de Cadix et y attaqua quatre frégates espagnoles chargées d'argent, qui naviguoient sur la foi des traités. L'une d'elles périt dans le combat; les trois autres furent ramenées en Angleterre : toute leur charge de piastres fut déposée à la banque. Cette expédition, ainsi que la prise de la plupart des bâtimens de commerce de cette nation, ravitailla la banque; ranima le courage et l'avidité des matelots anglois, à qui les croi-

sières et les blocus sans profit commençoient à devenir fort ennuyeux. Le ministre anglois ne fut pas retenu par l'injustice d'un pareil procédé. Il n'avoit que trop d'exemples à citer à sa nation pour le justifier : il fit comme un ancien ministre de France, l'abbé Terray, qui se vantoit de prendre l'argent partout où il pouvoit en trouver, même dans les poches quand il ne pouvoit pas en trouver ailleurs.

Au mois de mars 1805 (ou germinal an 13), je fus forcé, par une cabale de clabaudeurs et de déportés de Saint-Domingue, de me rendre à Paris. La lettre ci-après, écrite à mon fils après mon retour dans mon hermitage, explique le motif et le succès de mon voyage.

« Vos déportés, mon cher fils, cabaloient con-
» tre vous et vous accabloient de calomnies. Je suis
» arrivé, clopin, clopant, pour être votre défen-
» seur officieux : j'ai été reçu avec la plus grande
» distinction et je rentre dans mon hermitage par-
» faitement content sur tous les points. La cabale
» est attérée et sera tout à fait réduite au silence
» lorsque vous paroîtrez : partez aussi content que
» je le suis, lorsque votre échange sera consommé.
» Vous trouverez ici le dépôt de tout ce qui s'est
» passé, qui suppléera à tous vos papiers s'ils ont été
» déchirés ou perdus. L'empereur ne vous perd

» pas de vue et demande toujours de vos nou-
» velles avec le plus grand intérêt ».

C'est à cette même époque que la consulte italienne, qui s'étoit rendue à Paris pour assister au sacre, vint proposer à l'empereur de changer son titre de président et de prendre pour sa vie celui de roi d'Italie; il accepta, en déclarant qu'après lui l'empire françois et le royaume d'Italie ne pourroient jamais être réunis sur la même tête; qu'il n'acceptoit cette couronne que pour la défendre contre toute attaque des puissances étrangères; que dès qu'elles seroient rentrées dans les bornes prescrites dans la Méditerranée par le traité d'Amiens, il s'en démettroit en faveur d'un François ou d'un Italien à son choix qui ne seroit pas membre de la dynastie de son nom : toute la consulte lui prêta serment. Il parut désigner le fils de l'impératrice, son épouse, le prince Eugène de Beauharnais, qui partit avant lui pour Milan où devoit se faire le sacre. Le pape le suivit deux jours après avec tout son cortége, pour se rendre directement à Rome.

Pendant que Napoléon se faisoit couronner à Milan, comme roi d'Italie, il avoit laissé des ordres pour faire sortir de nos ports quelques escadres. Celle de Rochefort, commandée par le contre-amiral Missiessy, sortit de ce port dans le plus grand secret; elle avoit ordre de l'empereur de porter des

secours en tout genre pour ravitailler la Martinique, la Guadeloupe et San-Domingo, capitale de la partie espagnole. Elle remplit parfaitement ces trois objets; rançonna la Dominique, Saint-Christophe, Montferra, qu'elle fit contribuer de plusieurs millions, et détruisit tous les vaisseaux de commerce qui se trouvèrent dans leurs ports. Cette expédition dura plus de quatre mois; elle rentra, le 15 mai, dans le port d'où elle étoit sortie le 11 janvier, après avoir causé une grande perte au commerce anglois. L'armée noire fut obligée de lever le siége de San-Domingo; elle fit sa retraite vers le Cap, en essuyant différens échecs dans les combats que le général Ferrand lui livra dans sa poursuite. Cette escadre devoit être soutenue par la jonction de celle de Toulon, qui sortit par les mêmes vents; mais elle fut forcée de rentrer dans ce port.

Ce ne fut que plus de deux mois après, que l'escadre de Toulon sortit réellement. Après avoir fait quelques fausses croisières vers la Sicile, le vice-amiral Villeneuve cingla par un vent frais sur la droite de Gibraltar, où il réunit, le 9 avril, douze vaisseaux de ligne françois à huit vaisseaux espagnols, aux ordres de l'amiral Gravina, qui sortit de Cadix pour faire cette jonction. Cette escadre combinée donna la chasse au contre-amiral Orde, qui fit une retraite précipitée sur les autres esca-

dres qui bloquoient nos ports de l'Océan. Mais s'élevant tout de suite en pleine mer, l'escadre combinée se dirigea vers les Indes-Occidentales et l'île de la Martinique, où elle arriva le 14 mai. Après avoir repris le rocher du Diamant, dont les Anglois s'étoient emparés pour gêner le commerce de la Martinique, après avoir ravitaillé la Guadeloupe, elle partit le 5 juin pour retourner vers l'Europe; elle s'empara le 8 du même mois, à la hauteur d'Entigue, d'un convoi de quinze voiles richement chargé; reprit, à la hauteur des Açores, un riche gallion espagnol, dont un corsaire anglois s'étoit emparé; elle trouva, à quarante-cinq lieues du cap Finistère, l'escadre de l'amiral Calder, forte de quinze vaisseaux de ligne, partie de la croisière du Ferrol, après y avoir été renforcée de celle qui croisoit devant Rochefort. Cette escadre angloise venoit au-devant de la flotte combinée pour intercepter son retour : celle-ci ayant gagné le vent par une manœuvre habile, porta sur l'ennemi le 22 juillet. Elles combattirent pendant quatre heures dans une brume très-épaisse, jusqu'à la nuit, avec une opiniâtreté respective; mais deux vaisseaux espanols, l'un ayant perdu ses mâts, l'autre mauvais voilier, tombèrent pendant la nuit, sous le vent, dans l'escadre ennemie, qui les força de se rendre après une défense vigoureuse. L'amiral Calder les fit remorquer, ainsi que deux de ses propres vais-

seaux également désemparés, pour les renvoyer en Angleterre. La flotte combinée présenta, pendant plusieurs jours, le combat à l'amiral anglois, qui chercha toujours à l'éviter, content du succès que le hasard lui avoit procuré pendant cette nuit obscure. Enfin, après avoir lutté contre les vents de terre, cette flotte parvint à entrer à la Corogne, en forçant l'amiral Calder à lui en laisser le passage libre; elle s'y réunit à l'escadre espagnole qui y étoit stationnée.

L'amiral Nelson, trompé par les premières démonstrations de l'amiral Villeneuve, croisoit entre la Sicile et la Sardaigne, sur la route d'Egypte, où il se persuada que l'escadre de Toulon vouloit se diriger; il ne fut détrompé que par l'arrivée d'un brick que le gouverneur de Gibraltar lui dépêcha, pour l'instruire du passage de cette escadre au détroit; il s'y porta tout de suite, mais ne put arriver à Gibraltar que vingt-sept jours après l'apparition de l'amiral Villeneuve. Après s'être ravitaillé dans la baie de Lagos, il chercha à réparer ce retard par la plus grande diligence pour arriver aux Antilles. Il n'y put parvenir que peu de jours après que la flotte combinée fut partie de la Martinique. Il fut encore trompé par une fausse nouvelle qui lui fut donnée de la direction de cette flotte vers la Trinité, et revint en Europe en cherchant toujours à la joindre. Il fut de retour à Gibraltar le 19 juil-

let; passa le détroit pour aller renouveler ses vivres à la côte d'Afrique. Il le repassa le 22, s'éleva dans l'ouest, et vint se réunir devant Brest à la flotte de l'amiral Cornwallis, pendant que l'escadre combinée, renforcée de celle du Ferrol, rentra dans Cadix après avoir chassé l'amiral Colingswood jusqu'à Gibraltar. Ce dernier fut renforcé par l'escadre de l'amiral Calder et Bikerton, qui reprirent leur croisière devant Cadix, en attendant l'amiral Nelson, destiné à la commander en chef.

L'expédition secrète, dont on s'occupoit depuis si long-temps dans les ports d'Angleterre, arriva à Lisbonne le 8 mai; elle fut obligée d'en partir le 10, sur les menaces des ambassadeurs de France et d'Espagne au régent du Portugal; elle portoit cinq à six mille hommes de troupes, et se dirigea d'abord sur Gibraltar; et ensuite à Malte, escortée par quelques vaisseaux aux ordres de l'amiral Bikerton.

Jérôme Bonaparte, le plus jeune des frères de l'empereur, avoit été mis par lui dans le service de la marine: après quelque séjour en Amérique, profitant du premier moment où il put repasser en France, il revint à Gênes, où il s'occupa avec activité de son service. L'empereur profita de l'absence de la principale flotte angloise, qui s'étoit portée dans l'Océan aux ordres de Nelson, pour

envoyer son jeune frère, à la tête d'une flottille, réclamer, du dey d'Alger, tous les prisonniers français, italiens et génois qu'il retenoit dans les chaînes. Son nom en imposa au gouvernement, qui restitua deux cent trente-six de ces malheureux esclaves : il les débarqua à Gênes, et fut reçu du peuple génois avec les plus vives acclamations.

Toutes ces escadres, échappées de nos ports à la vigilance des blocus formés par les flottes angloises, occasionnèrent beaucoup de troubles et de murmures dans cette nation. Le lord Melville, premier lord de l'amirauté, fut accusé d'avoir distrait une somme considérable des fonds de la marine, pour une destination qui lui étoit étrangère. M. Pitt, son ami intime, l'engagea à donner sa démission; et le roi, pour plaire à son parlement qui s'étoit prononcé contre lui, le raya des membres de son conseil. Mais M. Pitt, après avoir laissé passer ce premier orage, fit renvoyer cette accusation à la poursuite du procureur-général, dont il pouvoit à son gré allonger et tempérer les procédures. Il se rendit encore plus le maître du conseil et de la faveur de son souverain, par la complaisance qu'il eut de se réunir au parti qui rejeta la pétition des catholiques d'Irlande pour une émancipation totale, comme intempestive et prématurée, nonobstant toutes les espérances qu'il avoit données à cette nation lors de sa réunion au

parlement britannique. Son crédit devint si prépondérant auprès du roi, son maître, qu'il força le lord Addington, son prédécesseur, avec quelques-uns de ses amis qui partageoient encore le gouvernement, de lui en abandonner la conduite entière à lui et à ses adhérens.

L'empereur termina son voyage d'Italie, par déclarer vice-roi, le prince Eugène de Beauharnais, fils de son épouse, qu'il appeloit son fils adoptif.

L'empereur reçut les votes du sénat et du peuple génois pour se mettre sous la protection de l'empire françois, et lui offrir une conscription de vingt-mille matelots.

Il reçut aussi les votes de la république de Lucques, et la réunit à la souveraineté de Piombino, qu'il avoit donnée à sa sœur et au prince de Bacciochi, son beau-frère.

Il revint dans la plus grande diligence à Fontainebleau; de là à Saint-Cloud, d'où il partit, après un court séjour, pour Boulogne, où il réunit une flotte considérable à celle que l'amiral hollandois Verhuel amena de Dunkerque saine et sauve, après avoir combattu avec succès, et toujours repoussé une escadre angloise qui fit en vain tous ses efforts pour l'intercepter.

Il se formoit, à la même époque, un embarquement considérable dans le Texel et à Helwotslui, dans l'embouchure de la Meuse, de troupes fran-

çoises et hollandoises, et des vaisseaux de guerre qui restoient à la marine de cette nation. Cet armement mit en mouvement beaucoup de vaisseaux en Angleterre : ce gouvernement fit marcher un grand nombre de ses volontaires sur tous les points qui pouvoient être menacés sur les côtes de ces trois royaumes. Mais une diversion très-puissante obligea l'empereur des François de suspendre tous ses projets. Il rappela la plus grande partie de son armée des côtes, pour la porter sur les frontières de l'Allemagne et de l'Italie, en opposition à tous les mouvemens de troupes que les Autrichiens et les Russes faisoient sur ces frontières.

Pendant le cours de ces hostilités maritimes, M. de Novosiltzow, chambellan de l'empereur de Russie, arriva à Berlin, porteur de propositions à l'empereur des François, qui parurent à ce dernier si dictées par l'Angleterre et si partiales, qu'il refusa de les admettre. Il repartit pour Pétersbourg avec précipitation, sans vouloir profiter des passe-ports qui lui avoient été adressés pour venir jusqu'à Paris. Son retour redoubla les préparatifs du ministère russe pour envahir la Grèce, et les démonstrations qui menaçoient de toutes parts l'empire ottoman, que la France avoit un grand intérêt de ne pas laisser succomber. La cour de Vienne y étoit encore plus intéressée ; mais la méthode des partages

étoit alors si usitée entre les grandes puissances, qu'il étoit à craindre que la cour de Vienne ne se laissât séduire par les propositions qui lui en seroient faites, et surtout par l'argent d'Angleterre qui circula abondamment pendant l'année 1805, tant à Vienne qu'à Pétersbourg.

Le sénat conservateur eut à cette époque une séance extraordinaire, dans laquelle il lui fut fait un rapport sur les avantages et désavantages du calendrier qui étoit suivi en France depuis l'établissement de la république. Il présenta à l'empereur le résultat de son opinion pour abandonner cette nouvelle ère, qui n'étoit usitée qu'en France, et pour reprendre, au 1.er janvier 1806, le calendrier grégorien, dont l'usage étoit général dans presque toute la chrétienté.

L'armée autrichienne passa l'Inn, le 9 septembre, pour envahir la Bavière. L'empereur des François partit de Paris, le 25 septembre, pour Strasbourg, après avoir, dans une séance au sénat, fait décréter une levée extraordinaire de quatre-vingt mille conscrits, et la levée des gardes nationales sédentaires pour la garde des côtes et des places frontières. La fin de sa harangue se terminoit par ces paroles remarquables : « François, je vais com-» battre à la tête de l'armée; *nous y ferons notre* » *devoir, faites le vôtre* ».

Le mouvement des troupes françoises, pour se

porter des côtes de l'Océan et de la Manche sur les bords du Rhin, fut fait avec une si grande rapidité et seconda si bien l'activité de l'empereur, qu'il fut en état de passer le Rhin à leur tête et d'entrer dans l'Empire, dès la fin de septembre, sur six colonnes, dans les cercles de Souabe et de Franconie. Il prit à revers toute la disposition de l'empereur et des armées d'Autriche, qui, après avoir envahi la Bavière et le cercle de Souabe, cherchoient à s'emparer des sommités des Montagnes-Noires qui dominent le val du Rhin. L'armée d'Hanovre, aux ordres de Bernadotte, et celle des Gallo-Bataves, aux ordres de Marmont, se réunirent, à Wurtzbourg, à celle de l'électeur de Bavière, qui s'y étoit retirée : l'empereur des François, avec les troupes de sa garde, se porta par Stutgard et Nordlingen à Donawert, première ville de Bavière où l'armée du maréchal Soult fut réunie, le 6 d'octobre, à l'avant-garde du prince Murat qui marchoit à la tête des dragons, et des grenadiers commandés par Oudinot. Une division de l'armée de Soult fit réparer les ponts de Donawert et de Newbourg sur le Danube. Tout le cours de ce fleuve, jusqu'auprès d'Ulm, fut occupé par les corps des maréchaux Lannes et Ney. L'électeur de Wirtemberg et celui de Bade réunirent leurs troupes à l'armée françoise, et proclamèrent Napoléon protecteur de la liberté germanique, l'em-

pereur de Vienne ayant quitté ce rôle qui lui appartenoit, pour prendre celui d'oppresseur de l'Empire dans ces trois cercles. Par ce superbe mouvement militaire, toute la ligne que les Autrichiens occupoient sur l'Iller, appuyée par sa gauche au Tirol et par sa droite à Ulm, fut entièrement tournée et prise à revers. L'armée de Bavière, celles de Bernadotte et de Marmont arrivèrent à la même époque à Weissembourg, dans l'évêché d'Aichstatt. Le corps du maréchal Davoust resta intermédiaire sur la Regnitz, entre l'armée gallo-bavaroise et celle du maréchal Soult. Cette dernière passa le Danube et le Leck, qu'elle remonta jusqu'à Augsbourg.

L'avant-garde de Murat, suivie par celle du maréchal Lannes et par la division de grenadiers d'Oudinot, remonta la rive droite du Danube et trouva l'ennemi aux environs de Wertingen, qui marchoit avec une colonne de grenadiers et quelque cavalerie pour charger les troupes françoises qui avoient passé ce fleuve. Murat les attaqua si vigoureusement, qu'il leur prit ou tua deux mille hommes. Ils firent leur retraite vers un marais qui les sauva d'une déroute absolue. La colonne de Lannes et celle d'Oudinot ne purent arriver qu'à la fin de cette action.

Le maréchal Ney, qui jusqu'à ce moment étoit resté à cheval sur ce fleuve, fut chargé quelques jours après de l'attaque de Guntzbourg : il s'em-

para de ce château et de son pont sur le Danube, où il fit encore beaucoup de prisonniers. Napoléon, qui avoit repassé le Leck à Augsbourg, prit son quartier-général à Rumerhausen, et seconda cette opération en personne, à la tête de l'avant-garde de Murat, de celle du maréchal Lannes et de la division d'Oudinot, qui menaçoient leur retraite sur Ulm.

L'empereur envoya l'ordre au maréchal Soult de remonter le Leck, de le passer à Landsberg, de se porter sur Memmingen et de tourner totalement l'aile droite des Autrichiens, qui étoit appuyée à cette ville, et protégeoit encore la communication du Tirol avec la ville d'Ulm, qui étoit devenue leur gauche, où le gros de leur armée se rassembloit. Le maréchal Soult s'acquitta parfaitement de cette commission; il s'empara de Memmingen, de six mille prisonnniers, d'un magasin immense, et marcha tout de suite sur Biberach : il y fit rebrousser chemin à l'archiduc Ferdinand, qui vouloit rouvrir, par cette route, une communication avec le Tirol. Napoléon, dans le même temps, avoit serré Ulm au plus près.

Le général Dupont avoit été détaché par le maréchal Ney pour s'emparer d'Albeck en remontant le Danube; il y fut attaqué vigoureusement le 19 vendémiaire, et parvint à s'y maintenir. Le maréchal Ney attaqua, le 22 vendémiaire, l'abbaye

d'Elshingen, dont il s'empara après avoir fait trois mille prisonniers. Napoléon y établit son quartier-général, et fit occuper toutes les hauteurs de la rive gauche qui dominoient les ouvrages de l'ennemi; elles étoient couronnées par l'avant-garde de Murat, celle du maréchal Lannes, le corps du maréchal Ney et la division d'Oudinot. Le général Marmont, à la tête de l'armée gallo-batave, commandoit la réserve. Elle fut chargée de passer l'Iller à son embouchure dans le Danube, par deux ponts qui furent rétablis : il bloqua entièrement Ulm par la rive droite du Danube.

Il y eut, à cette époque, une grande altercation entre les généraux de l'armée autrichienne, qui ne rendit pas son sort meilleur. L'archiduc Ferdinand vouloit que l'armée se frayât un chemin quelconque pour rejoindre la frontière autrichienne, soit par le Tirol soit par la Bohême, tous les chemins par la Bavière étant interceptés. Le général Mack, ayant la confiance de son maître et la voix prépondérante, persista à vouloir s'enfermer dans Ulm, espérant apparemment que les Russes viendroient en diligence pour le délivrer.

L'archiduc Ferdinand sortit avec quelques régimens de cavalerie pour aller rejoindre le général Verneck, qu'il avoit fait partir quelques jours avant, avec un grand convoi et un corps de troupes pour l'escorter : il marchoit à si petites journées,

par la difficulté des chemins, que les avant-gardes de Murat et du maréchal Lannes le rejoignirent à Trochelfingen, après l'avoir cerné entre Nordlingen et Aalen. Le général Verneck capitula, rendit tout son convoi : dix généraux autrichiens et tous les officiers furent renvoyés sur parole. Tous les soldats et autres individus furent faits prisonniers de guerre. L'archiduc se sauva avec peu de troupes de cavalerie, prenant à tire d'aile le chemin du palatinat de Bavière, vers les montagnes de Bohême. Le prince Murat le poursuivit jusqu'à Nuremberg et Furth, où il lui prit le reste de ce convoi.

Pendant cette opération, l'empereur des Français contint avec peine l'ardeur de son armée, qui vouloit donner l'assaut à toutes les fortifications d'Ulm encore imparfaites : Mack parlementa, et offrit de se rendre à une époque fixée s'il n'étoit pas secouru. Napoléon lui accorda quelques jours; mais ayant reçu des nouvelles de la destruction de tous ces corps ennemis sur les différens chemins où ils s'étoient présentés, il envoya le maréchal Berthier en faire part au général Mack et lui prouver l'inutilité d'un plus long séjour. Ce général, qui ne voyoit aucune apparence de secours et qui craignoit le résultat d'un assaut que l'armée française demandoit à grands cris, s'accorda à sortir le 28 vendémiaire (20 octobre) avec tous les honneurs de la guerre, et à remettre ses armes aux mê-

mes conditions que celles que le corps d'armée de l'archiduc Ferdinand avoit obtenues.

L'empereur des François, avec sa diligence ordinaire, reprit le chemin de Munich et des rives de l'Inn, vers lesquelles il s'étoit fait précéder par l'armée bavaroise, aux ordres du général Leroy, celle d'Hanovre, aux ordres de Bernadotte, et celle du maréchal Davoust. Ces trois généraux avoient serré la mesure au général Kenmayer. Ce corps autrichien, resté dans le palatinat de Bavière à observer l'arrivée des François par la Franconie, avoit repassé le Danube et se retiroit à marches forcées sur Braunau et Passaw, après avoir abandonné à Munich quelques magasins et deux ou trois mille hommes qu'il perdit dans sa retraite : c'étoit le reste infortuné de cette grande armée autrichienne qui avoit envahi la Bavière avec quatre-vingt mille hommes. Napoléon se fit suivre de près par les différens corps qui avoient été employés à la prise d'Ulm.

On répète avec plaisir un mot remarquable de l'empereur des François. Un capitaine de grenadiers autrichiens, qui venoit d'être pris, se trouvant auprès de lui, fut très-étonné de voir l'empereur en habit de soldat et tout le costume du plus simple militaire. Napoléon lui dit : *Votre maître a voulu me faire souvenir que j'étois un soldat; il conviendra, j'espère, que le trône et la*

pourpre ne m'ont pas fait oublier mon premier métier. L'armée françoise n'eut pas deux mille hommes mis hors de combat dans tous ceux qui furent donnés depuis le passage du Danube ; il s'attacha surtout à épargner le sang du soldat françois et même celui de ses ennemis.

Napoléon, pour donner le temps à cette armée de prisonniers, qui l'embarrassoit, de s'écouler sous bonnes escortes vers les frontières de France, et à toutes ses divisions de se rallier, fit quelque séjour à Munich. Il y fit la Saint-Hubert avec l'équipage de chasse de l'électeur de Bavière, pour se tenir en haleine ; il régla dans cette ville le plan de la chasse générale qu'il se proposa de donner aux troupes autrichiennes et russes dans les états de la maison d'Autriche. On peut dire qu'elle fut conduite avec toute la vigueur de la tête qui l'avoit ordonnée, et qu'aucun des relais ne manqua à l'effet qu'il lui avoit prescrit. Berthier, son ministre de la guerre et son grand-veneur, le seconda avec tous les talens qui lui avoient mérité ce double titre auprès de lui. Cette méthode de faire la guerre étoit nécessaire à nos troupes dans une saison si avancée. Sa rapidité fut couronnée par le plus grand succès.

Napoléon, à la tête des corps d'armée de Bernadotte et des Bavarois, des maréchaux Soult, Davoust, Lannes, et enfin du prince Murat, avec

son avant-garde de cavalerie légère, força le passage de l'Inn, le 6 brumaire, sur quatre points différens. Les Russes évacuèrent Passaw et Braunau, qu'ils laissèrent parfaitement approvisionnés. Le prince Murat et le maréchal Davoust les poursuivirent vivement. Le premier régiment de chasseurs à cheval, aux ordres du colonel Montbrun, les dix-septième et trentième de ligne se distinguèrent dans ces charges; ils s'emparèrent de Laubach et forcèrent le passage de la Traun. Napoléon vint établir son quartier-général à Lintz; l'armée ennemie se retira sur Steyer, et de là sur l'Yps.

L'armée gallo-bavaroise s'empara, dans le même temps, de Salzbourg; Bernadotte fit suivre, par le général Kellermann, l'arrière-garde des Autrichiens qui reçut quelques échecs. Les Bavarois, sous les ordres du général Leroy, forcèrent les redoutes qui défendent le passage de Lozère, dans le Tirol, après un combat très-vif, où ce général fut blessé. Ils continuèrent leur irruption aux ordres du général Minuzzi, jusqu'à leur jonction à l'armée du maréchal Ney. Ce dernier, après avoir forcé le passage de Scharnitz, et pris à revers ses forts, s'empara d'Inspruck, capitale du Tirol, et de Hall, d'où l'archiduc Jean se retira, en abandonnant un arsenal et d'immenses magasins. L'armée d'Augereau arrivoit de Brest; en se prolongeant sur le lac de Constance, elle trouva deux corps de troupes

autrichiennes dans le Voralsberg, qui occupoient encore Bregents, Lindau et Feldkirch. Augereau s'empara de ces places, fit l'infanterie prisonnière ; mais quinze cents hommes de cavalerie se firent jour pour se sauver vers la Bohême, par la même route qu'avoit tenue l'archiduc Ferdinand. La Bavière et la Souabe furent entièrement délivrées des restes de cette nombreuse armée qui les avoit envahies.

Nos troupes arrivées dans l'Autriche, sur les bords de l'Yps, y trouvèrent une arrière-garde russe, à Amstatten, qui fut attaquée vigoureusement par les grenadiers d'Oudinot, pendant que le maréchal Davoust avoit tourné cette position par Waidhofen. Oudinot prit quinze cents Russes dans cette action ; leur armée se retira vers Saint-Pœllen.

L'empereur des François vint établir son quartier-général à l'abbaye de Mœlck, sur le bord du Danube, pour y faire ses dernières dispositions relatives à la prise de Vienne. Le prince Murat et le maréchal Lannes se présentèrent de front, pendant que l'avant-garde du maréchal Davoust, tournant cette position, rencontra le corps des Autrichiens du général Méerfeld, à Marienzell, lui prit quatre mille hommes, des drapeaux et du canon. Les Russes passèrent le Danube, à Krems, dont ils rompirent les ponts. Les Autrichiens, harce-

lés par le corps du maréchal Davoust, furent si dispersés, que leur général se sauva, à la tête de cent hulans, sur les frontières de la Hongrie.

Napoléon, pour accélérer la retraite des Russes, avoit fait passer le maréchal Mortier sur la rive gauche du Danube, dont l'ennemi n'eut pas le temps de rompre le pont, avec un corps de troupes dont la division de grenadiers d'Oudinot formoit la base. Il se présenta avec six bataillons, à Diernstein, sur le chemin de Stein, pour attaquer l'arrière-garde des Russes; mais après l'avoir mis en déroute, pris quelques canons et des drapeaux, il soutint un combat mémorable, pendant dix heures, contre toute leur armée, où les Russes perdirent quatre mille hommes tués ou blessés, et treize cents prisonniers. Les quatrième et neuvième d'infanterie légère, les centième et trente-deuxième de ligne aux ordres du général Gazan, s'y couvrirent de gloire. Nos troupes y firent aussi une perte considérable. L'ennemi, pendant la nuit, continua sa retraite sur la Moravie.

Le prince Murat, les maréchaux Lannes et Soult passèrent la rivière de Saint-Polten, et cernèrent toutes les hauteurs qui dominent la ville et les faubourgs de Vienne; Napoléon prit son quartier-général au château de Schoenbroun : l'empereur Joseph étoit parti de cette ville. La députation des notables de Vienne, débarrassée des Rus-

ses qu'ils détestoient, se présenta pour parlementer, avec la plus grande confiance dans la discipline de l'armée françoise et au chef qui la conduisoit : elle ne fut pas trompée. Napoléon accorda deux jours pour laisser sortir de Vienne toute la famille et la suite de l'empereur ; il ne permit à ses troupes d'y entrer que le troisième jour : elles traversèrent la ville dans le plus grand ordre, passèrent le pont du Danube, et se mirent à la piste de l'armée russe. Le corps du maréchal Davoust entra à Vienne : toute la bourgeoisie se tint paisible, les boutiques restèrent ouvertes, et cette occupation eut lieu, au milieu du plus grand ordre et de la tranquillité la plus parfaite, le 22 brumaire (13 novembre 1805). On trouva, dans Vienne, deux mille pièces de canon, l'arsenal le mieux fourni qui soit en Europe, et la seule fonderie de tous les états de la maison d'Autriche. On a fait vingt mille prisonniers dans toutes les affaires depuis le passage de l'Inn. L'empereur des François, dans l'ordre du jour, témoigne sa satisfaction aux premier, seizième et vingt-deuxième de chasseurs à cheval, neuvième et dixième de hussards, pour toutes les charges brillantes qu'ils ont faites depuis leur entrée en Autriche jusqu'aux portes de Vienne, indépendamment des différens régimens de chasseurs à pied et des régimens de ligne qu'il a

déjà fait distinguer dans les bulletins des différentes actions.

Le prince Murat, les généraux Lannes et Soult ne tardèrent pas à atteindre l'armée russe qui étoit à Hollabrun. Après un combat de cavalerie, l'aide-de-camp général de l'empereur de Russie proposa au prince Murat une capitulation pour l'armée russe, avec la liberté de faire sa retraite dans les états de son maître. Napoléon refusa de la ratifier jusqu'à ce qu'elle eût été signée par l'empereur de Russie. Le reste d'Autrichiens qui étoit encore avec eux, demanda à se retirer. L'empereur des François y consentit.

Quoiqu'il fût stipulé dans cette convention proposée que les deux armées resteroient en présence dans leur position respective, les Russes ayant fait des mouvemens pour mettre en retraite les effets dont ils étoient le plus embarrassés, Murat, après leur avoir signifié la rupture de l'armistice, les attaqua à Juntersdorf, près de Znaim. Deux mille Russes furent tués, deux mille prisonniers, douze pièces de canon, beaucoup de bagages et de magasins furent pris. L'empereur des Francois les fit poursuivre jusqu'à une marche d'Olmutz, et s'empara de Brunn. L'avant-garde du prince Murat leur fit encore quelques prisonniers ; mais l'armée russe ayant rassemblé six mille cavaliers, voulut défendre le chemin de leur retraite avec vigueur. Ils

firent une charge avec beaucoup de valeur et quelque succès ; mais le prince Murat fit avancer les cuirassiers et la garde à cheval de l'empereur aux ordres du maréchal Bessière, qui les forcèrent de plier, et décidèrent leur retraite. L'empereur des François fit prendre position à son armée, et son quartier-général à Brunn, dont il fit réparer les fortifications. Le maréchal Bernadotte arriva avec son corps, et une partie de l'armée bavaroise aux ordres du général Wreden, qui fut postée à Iglau, sur la gauche de la grande armée.

L'empereur des François donna quelque repos à ses troupes ; l'empereur d'Allemagne envoya deux plénipotentiaires pour demander la paix, qui entrèrent en négociation avec le ministre des relations extérieures.

Le général Baraguay-d'Illiers fit une incursion en Bohême, jusqu'au-delà de Pilsen, que l'archiduc Ferdinand lui abandonna pour se retirer sur Prague.

La réserve du général Marmont resta sur la Muer, où elle s'étoit emparée de Léoben, de Judembourg et de Gratz en Stirie, pour donner la main au maréchal Ney, qui chassa entièrement du Tirol le reste des troupes de l'archiduc Jean, et menaçoit de près Clagenfurt et toute la Carinthie. Il s'empara de Brixen et de Botzen, et se réunit à la gauche de l'armée d'Italie.

L'avant-garde du maréchal Davoust s'étoit présentée aux portes de Presbourg. Le comte de Palfi, au nom de l'archiduc palatin, proposa la neutralité de la Hongrie. L'empereur des François y consentit, à condition qu'ils retireroient leurs troupes des armées d'Autriche, et qu'ils continueroient à approvisionner la ville de Vienne.

L'armée d'Italie, aux ordres du maréchal Massena débuta, le 18 octobre (26 vendémiaire), par une action fort vive, au passage de l'Adige, en forçant les ponts gardés et retranchés par les Autrichiens, dans la partie de Vérone qui étoit sur leur territoire.

Il y eut un second combat pour envelopper et prendre uu détachement revenant du Tirol, dans l'intention de rejoindre l'archiduc Charles. Ce corps, composé de cinq mille hommes, fut fait prisonnier. L'armée de l'archiduc Charles soutint un combat très-vif à Caldiero, le 20 octobre.

Massena se présenta sur le Tagliamento, où l'archiduc Charles fit une charge brillante de cavalerie, mais céda le passage de cette rivière le lendemain; il céda de même ceux de l'Izonzo, Gradiska, Goritza, Palma-Nova, forcé par tous les revers que l'empereur, son frère, essuyoit dans le Tirol, la Haute et la Basse Autriche. Il prit enfin le parti de se retirer à Leiback, sur la frontière de la Carniole, et d'abandonner Trieste, dont l'armée fran-

çoise s'empara. Il fit sa retraite par la Carniole et la Croatie vers la frontière de la Hongrie.

Massena avoit laissé dans les environs de Padoue, pour bloquer Venise, le corps françois revenu de l'état de Naples, aux ordres du général Gouvion de Saint-Cyr, après que la cour de Naples eut accepté la neutralité que l'empereur des François lui avoit offerte. Le prince de Rohan, à la tête d'un corps de troupes qui sortoit du Tirol, se présenta par Balsano, pour tâcher de se retirer par le chemin de Mestre, à Venise. Le général Saint-Cyr avoit envoyé l'ordre au général Regnier de lui couper le chemin. Celui-ci, en combattant vigoureusement, fut obligé de céder quelque terrain. Le général en chef, à la tête de la division des Polonois, s'en aperçut, fit charger avec succès le dos de l'ennemi, tandis que Regnier attaqua de nouveau son front. Ce corps de Rohan fut enveloppé et forcé de se rendre à Villafranca, après s'être défendu avec beaucoup de vigueur. Six mille prisonniers, douze canons, six drapeaux furent le résultat de cette journée.

Les deux plénipotentiaires de l'empereur d'Allemagne ne tardèrent pas à se démasquer : ils n'avoient pour but que d'endormir la vigilance de l'empereur des François.

L'empereur de Russie, après avoir parcouru différentes cours d'Allemagne pour y chercher

des alliés, crut pouvoir prendre le premier rôle, en faisant contremarcher ses armées sur Olmutz. Il vint à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes se réunir à l'empereur d'Allemagne, qui s'y étoit fait rejoindre par vingt-cinq mille hommes de ses troupes, qu'il avoit tirés de la Bohême.

Une nuée de Cosaques, soutenue de la cavalerie russe, fit plier les avant-gardes du prince Murat, et s'empara de la position de Vischau. L'empereur Alexandre fit appuyer cette démarche par des négociateurs bien plus extraordinaires que ceux de l'empereur Joseph. Ils prirent un ton auquel Napoléon n'étoit pas accoutumé, et qu'il eut la patience d'entendre. Il ne lui fut pas difficile de prévoir que cette troupe de jeunes gens qui entouroit l'empereur Alexandre, l'entraîneroit, avec la présomption de leur âge, dans quelque fausse démarche. Il prit le parti de l'attendre pour en profiter, et leur donner la leçon que le coup-d'œil du maître prépara à ses écoliers. Il commença par faire une retraite de nuit pour aller prendre, à trois lieues sur les derrières, une position qu'il fit fortifier à la hâte, avec toute la démonstration de la plus grande inquiétude. Dans toute cette jeunesse, il distingua surtout un prince d'Olgoroucky, aide-de-camp très-accrédité de l'empereur Alexandre, et qui parla à Napoléon avec toute la hauteur la plus grossière, et l'ignorance qu'on auroit eu de la peine à passer

à un héraut d'armes du roi d'Angleterre. Il contint son indignation, et ne tarda pas à être récompensé de sa patience imperturbable.

Le 10 frimaire, l'empereur des François aperçut, du haut de son bivouac, l'armée russe commençant, à la portée du canon de ses avant-gardes, une marche de flanc pour tourner entièrement sa droite. Cette armée défiloit sur une ligne de quatre lieues de longueur, avec une confiance que Napoléon cherchoit à augmenter, en ne faisant aucun mouvement pour les troubler dans cette belle manœuvre. Ils avoient tous la crainte que l'armée françoise ne leur échappât.

La gauche des François étoit bien appuyée à un plateau fortifié d'une artillerie formidable : le maréchal Lannes la commandoit. La droite étoit à des bois et à des lacs que les généraux russes cherchoient à tourner. Napoléon en fit soutenir l'extrémité par le corps du maréchal Davoust, détaché hors de ligne. La droite de celle-ci étoit confiée au corps du maréchal Soult, ayant sa gauche à celui de Bernadotte, qui occupoit le centre. Celui-ci se réunissoit à toute la cavalerie aux ordres du prince Murat, dont la gauche joignoit la droite du maréchal Lannes. Toutes les colonnes d'infanterie étoient embusquées derrière des bois et des ravins. L'empereur des François étoit à la tête de sa réserve,

composée de toutes les troupes de sa maison, et de dix bataillons de grenadiers.

Le 11 frimaire, ou 1.er décembre, au soleil levant, dès qu'il eut bien nétoyé l'horizon, il envoya tous ses maréchaux chacun à leur poste, après leur avoir donné ses derniers ordres. Le maréchal Davoust arrêta l'ennemi derrière la droite, et la bataille commença. Les divisions de Vandamme et de Saint-Hilaire, aux ordres du maréchal Soult, chargèrent la ligne ennemie, et séparèrent leur gauche de leur droite, en perçant par le centre. Le prince Murat s'ébranla avec la cavalerie; le maréchal Lannes, avec la sienne, suivit le même mouvement. Ils firent les charges les plus brillantes. La droite de l'ennemi étant déjà rompue, et sa gauche entièrement coupée, l'empereur Alexandre, pour rétablir ce désordre, fit charger toute sa garde aux ordres du prince Constantin, son frère; elle eut un premier succès, et rompit un bataillon de notre ligne. L'empereur des François ordonna au maréchal Bessière de faire charger une partie de sa garde, qui battit et rompit entièrement la garde russe, dont les empereurs Joseph et Alexandre virent, des hauteurs d'Austerlitz, la déroute totale.

Au même instant le centre de l'armée, aux ordres du maréchal Bernadotte, s'avança; trois de ses régimens soutinrent une très-belle charge de la cavalerie ennemie; toutes les charges du prince Mu-

rat et du maréchal Lannes furent rapides et victorieuses. La division du général Caffarelli s'y distingua; celles des cuirassiers s'emparèrent des batteries de l'ennemi. A une heure après midi, la victoire étoit décidée, et n'avoit pas été un instant douteuse.

La canonnade ne se soutenoit qu'à notre droite, la gauche de l'ennemi s'y trouvoit dans un fonds, et acculée à un lac. Napoléon s'y porta avec vingt pièces de canon de sa réserve; ce corps fut chassé de position en position, et vingt mille hommes se jetèrent dans l'eau, dont la plupart se noyèrent dans ces lacs. Deux colonnes, chacune de quatre mille Russes, mirent bas les armes, et se rendirent prisonnières, avec tout le parc d'artillerie. Cent soixante-dix pièces de canon, quarante-cinq drapeaux, parmi lesquels sont les étendards de la garde impériale, tombèrent entre nos mains. Quinze généraux pris, plus de vingt mille prisonniers, et plus de vingt mille restés sur le champ de bataille.

La perte des François monta à huit cents hommes tués, et trois mille blessés. Le général Saint-Hilaire, quoique blessé, resta toute la journée à l'action, et s'y couvrit de gloire. Les généraux de division Kellermann et Walther; les généraux de brigade Valhubert, Thiebaut, Sébastiani, Campan et Rapp, aide-de-camp de l'empereur, s'y distinguèrent. Ce dernier, à la tête des grenadiers de

la garde, prit le prince Repnin, commandant les chevaliers de l'empereur de Russie. Le prince Murat se loue beaucoup des belles manœuvres du général Kellermann, et des charges brillantes des généraux Nansouti et d'Hautpoult. Le général Friant, les colonels Coutout et Dumoutier s'y sont fait remarquer, ainsi que le cinquante-cinquième, le quarante-cinquième, le quatorzième, le trente-sixième, le quarantième, le dix-septième et le cinquante-septième.....; mais on s'arrête, parce qu'il faudroit nommer toute l'armée. Mon petit-fils, sous-lieutenant au premier régiment de chasseurs à cheval, joua son rôle avec bien du courage dans les charges brillantes que le prince Murat fit faire à toute sa cavalerie. Son malheureux père étoit toujours enfermé dans les prisons d'Angleterre.

A la pointe du jour du lendemain, le prince de Lichtenstein vint parlementer au nom des deux empereurs, quoique l'armée russe, réduite à moitié, sans artillerie, sans bagages, fût sur le point d'être cernée par l'armée françoise; Napoléon eut la générosité de lui accorder une trève, à la charge qu'elle évacuera, par journées d'étape, l'Allemagne et les deux Gallicies, et qu'elle retournera dans son pays.

L'empereur des François passa quarante-huit heures à courir son champ de bataille, et à faire transporter tous les malheureux blessés, amis ou

ennemis. Il reçut dans son bivouac, le 13 frimaire ou 3 décembre, la visite de l'empereur Joseph. La conférence dura deux heures. Il ne dissimula pas tant en son nom qu'à celui de l'empereur de Russie, tout le mépris que leur inspiroit la conduite de l'Angleterre. Ce sont des marchands qui mettent le feu dans le continent, pour s'assurer le commerce du monde entier. Il assura qu'ils étoient tous deux résolus à faire leur paix particulière, en séparant totalement leurs intérêts de celui de l'Angleterre. Ils convinrent d'un armistice et des principales conditions de la paix, à laquelle vont travailler les plénipotentiaires nommés.

L'empereur Napoléon avoit envoyé son aide-de-camp Savary à l'empereur de Russie, pour avoir la ratification des premières conventions faites à la demande de l'empereur d'Allemagne. Alexandre, en les acceptant, lui demanda quelles sûretés Napoléon exigeoit de lui. Votre parole, répondit Savary, et je pars pour arrêter toutes nos avant-gardes qui enveloppent vos troupes. Je vous la donne, répliqua Alexandre. Savary partit pour faire contremarcher le corps du maréchal Davoust, qui les serroit au plus près, leur coupoit le chemin de Goding et le passage de la Marsch.

Napoléon n'oublia pas, dans sa conférence avec l'empereur Joseph, de lui dévoiler toutes les intrigues de son cabinet, absolument corrompu par les

guinées d'Angleterre. Il marqua la plus grande estime au prince de Lichtenstein, qui signa avec Berthier les conditions de l'armistice.

L'armée françoise prit ses quartiers d'hiver dans tous les états de la maison d'Autriche, laissant une grande partie du royaume de Bohême à l'armée du prince de Lichtenstein, à la charge de n'y recevoir aucune troupe étrangère, et de n'y faire aucune nouvelle levée. Le maréchal Bernadotte en occupa la partie méridionale; le maréchal Mortier la Moravie; le maréchal Davoust Presbourg, à l'entrée de la Hongrie, pour assurer sa neutralité; le maréchal Soult Vienne et la Basse-Autriche; le maréchal Marmont la Stirie; le maréchal Ney la Carinthie; le maréchal Massena la Carniole; le maréchal Augereau s'étendit en réserve dans les cercles de Souabe et de Franconie, jusqu'à la rive gauche du Mein. Le général Saint-Cyr eut l'ordre de marcher sur Naples, pour détrôner la reine, et la punir de sa trahison dans la rupture d'un traité de neutralité qu'elle avoit sollicité et ratifié. Les électeurs de Bavière et de Wurtemberg prirent le titre de rois. Le premier occupa le Tirol par ses troupes, et une partie de la Souabe autrichienne; le second établit les siennes dans les autres états de la Souabe, appartenant à la maison d'Autriche, qu'il partagea avec les électeurs de Bavière et de Bade, chacun suivant sa convenance pour son arrondissement.

La paix fut définitivement signée entre la France et l'Autriche, le 6 nivôse, par M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, et M. le prince de Lichtenstein. C'est ainsi qu'après deux campagnes d'arrière-saison, d'un mois chacune, les états de l'empereur furent subjugés, et que dans le troisième mois, toutes les négociations de la paix furent terminées.

Article Ier. La France continuera de posséder en toute souveraineté les territoires au-delà des Alpes, qu'elle a réunis ou incorporés à l'empire françois, ou qui sont régis par les administrations françoises. Les dispositions faites par Napoléon, relativement aux principautés de Lucques et de Piombino, sont confirmées.

II. L'empereur d'Allemagne reconnoît l'empereur des François comme roi d'Italie, conformément à la déclaration qu'il a faite, en acceptant ce titre, de s'en démettre en faveur du successeur qu'il se donnera aussitôt que les puissances qu'il y a nommées auront rempli les conditions qui s'y trouvent exprimées. L'empereur d'Allemagne s'engage à reconnoître, lors de la séparation des deux couronnes, le successeur que l'empereur des François se sera donné comme roi d'Italie.

III. L'empereur d'Allemagne renonce à la partie des états de la république de Venise, dont il est en possession, et consent qu'ils soient réunis à perpé-

tuité à la couronne d'Italie; savoir : Venise et ses états de Terre-Ferme, l'Istrie et la Dalmatie vénitienne, les îles vénitiennes de l'Adriatique, et les places et forts qu'elles renferment.

IV. L'empereur d'Allemagne reconnoît les électeurs de Bavière et de Wurtemberg, sous le titre de roi qu'ils ont pris. Il cède au roi de Bavière le Burgaw, la principauté d'Eischtadt, la partie du territoire de Passaw faisant partie de l'électorat de Salzbourg, les comtés de Tirol, Brixen et Trente, les seigneuries du Vorarlberg, le comté de Hohenems, celui de Koenigsech, la ville et le territoire de Lindau.

V. Il cède au roi de Wurtemberg les cinq villes du Danube, Hohenberg, le landgraviat de Nellemberg, la préfecture d'Altorff, la partie du Brisgaw faisant enclave dans les possessions wurtembergeoises, les villes et territoires de Willingen et Brentingen.

VI. Il cède à l'électeur de Bade l'Ortenaw, le Brisgaw, à l'exception de l'enclave ci-dessus indiquée; la ville de Constance et la commanderie de Meinau.

VII. Le pays de Salzbourg, appartenant à l'archiduc Ferdinand, sera incorporé à l'empire d'Autriche, à titre de duché. Le roi de Bavière cédera à l'électeur de Salzbourg la principauté de Wurtzbourg, sur laquelle son titre électoral sera transfé-

ré ; Napoléon lui promet ses bons offices pour lui faire obtenir, le plutôt possible, une indemnité pleine et entière.

VIII. La dignité de grand-maître de l'ordre Teutonique, les domaines dépendant de Mergentheim, ainsi que les domaines dont ledit ordre se trouvera en possession, deviendront héréditaires dans la descendance masculine, par ordre de primogéniture, à celui des princes de la maison impériale qui sera désigné par l'empereur d'Allemagne.

IX. Le roi de Bavière pourra réunir à ses états la ville d'Augsbourg, et la posséder en souveraineté; le roi de Wurtemberg pourra en user de même du comté de Bondorff. Les deux rois exerceront dans leurs états les mêmes droits de souveraineté dont jouissent dans leurs états allemands l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse.

X. Les hautes parties contractantes se garantissent respectivement l'intégrité de leurs possessions, d'après le présent traité de paix, et reconnoissent l'indépendance des républiques helvétique et batave.

XI. Les prisonniers seront restitués dans quarante jours, et dans le délai de deux mois les troupes françoises et alliées auront évacué la totalité des états héréditaires de l'empereur d'Allemagne et d'Autriche.

Il y eut quelques incidens qui retardèrent la re-

mise des bouches du Cattaro, dans la Dalmatie vénitienne, dont un général russe s'étoit emparé.

Le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, fut marié à Munich, en présence de l'empereur des François et de l'impératrice sa mère, avec la fille aînée du roi de Bavière et de sa première femme, née princesse Darmstadt.

Les événemens si multipliés et si brillans dans les armées françoises, contre les armées de terre des grandes puissances impériales, ne doivent pas faire oublier un combat de mer mémorable, où l'amiral Nelson déploya tous ses talens et le courage héroïque qui l'accompagnoit dans toutes ses batailles navales, qu'il termina par la mort la plus glorieuse. Il croisoit devant Cadix avec une flotte formidable en vaisseaux du premier rang. L'escadre combinée de France et d'Espagne, plus forte en nombre, voulut sortir pour la combattre. Il paroît, par la relation de l'amiral espagnol, qu'elle fut percée dès le commencement de l'action par son centre, et que l'arrière-garde fut enveloppée par l'amiral anglois. Il en résulta un combat meurtrier, corps à corps, avec une perte énorme de part et d'autre. L'amiral Nelson fut tué, l'amiral Villeneuve fut pris, l'amiral Gravina fut blessé; plusieurs contre-amiraux des deux armées y périrent. Les Anglois ont des vaisseaux de reste pour réparer leurs pertes; les marines espagnole et françoise n'ont pas le même

avantage ; la dernière surtout y fit de grandes pertes.

Il étoit sorti de Rochefort, à peu près à la même époque, une escadre de cinq vaisseaux de ligne, aux ordres du contre-amiral Lallemand, qui, après avoir battu les mers pendant quatre mois, rentra dans son port, suivi d'un vaisseau de ligne, de deux corvettes, et de beaucoup de vaisseaux marchands, dont la perte fut évaluée pour la marine angloise à plus de dix-huit millions.

Pendant que le théâtre de la guerre exerçoit toutes les puissances du midi et de l'est de l'Allemagne, le roi de Prusse et ses alliés armèrent, dans le but apparent de protéger la neutralité du nord de cet empire. Son ministère étoit partagé entre les anciens ministres, les généraux du grand Frédéric et quelques autres de nouvelle création, qui paroissoient portés pour l'Angleterre. L'empereur Alexandre, à la tête de ses troupes, vint lui faire une visite et des caresses très-intéressées. Dès le commencement de l'été, le roi de Suède vint en Poméranie, avec l'ardeur d'un jeune prince brûlant de jouer un rôle, et soutenu par les subsides d'Angleterre qu'il avoit acceptés depuis long-temps. Les Anglois, quoique contrariés par les mers les plus orageuses, débarquèrent dans l'électorat d'Hanovre une armée considérable d'Hanovriens et d'Anglois. L'empereur des François avoit retiré son armée, et n'a-

voit laissé qu'une garnison de quatre mille hommes à Hameln, dont le général Barbou répara et défendit les fortifications. Enfin, le roi de Prusse, ayant occupé une partie de ce même pays, porta la plus grande partie de ses troupes vers les frontières de Saxe et de Franconie, toujours sous le prétexte de protéger les frontières de ses alliés et les siennes. Ce fut alors que l'empereur Alexandre, s'étant joint à l'empereur d'Autriche, perdit cette grande bataille d'Austerlitz, qui décida toutes les irrésolutions des puissances du nord de la Germanie.

L'ancien ministre de Haugwitz eut, peu de jours après, une audience de Napoléon. Il y confirma la neutralité de son maître. Le roi de Prusse s'engagea à publier un armistice dans toutes les dépendances de l'électorat d'Hanovre, dont il se rendoit le garant, et de forcer à la retraite toutes les troupes qui s'y étoient rassemblées, dont il resta le seul médiateur, en les obligeant de se rembarquer dans un terme très-court. Il fit ravitailler par la régence d'Hanovre la garnison d'Hameln, et se chargea de tenir tout ce pays en séquestre jusqu'à la conclusion de la paix.

L'empereur Alexandre, après la bataille d'Austerlitz, envoya l'ordre, au général qu'il avoit laissé dans le pays d'Hanovre, d'évacuer ce pays; de se concerter avec le roi de Prusse, pour retirer ses trou-

pes paisiblement, en traversant la Silésie, et de se réunir au gros de son armée qui marchoit en retraite vers les frontières de Russie.

L'armée angloise et hanovrienne, pressée par celle du roi de Prusse, n'eut d'autre parti à prendre que de joindre promptement ses vaisseaux, pour repasser en Angleterre, en faisant des protestations.

L'Angleterre, très-mécontente de la conduite du roi de Prusse, donna des lettres de marque contre tous les vaisseaux qui commerçoient sous son pavillon, et établit des blocus devant tous ses ports par ses frégates et celles du roi de Suède, son allié.

Le roi de Suède retira le gros de son armée vers les frontières de Poméranie, laissa un détachement dans le duché de Lawembourg, à qui il donna l'ordre d'affronter toutes les troupes prussiennes, et de ne céder qu'à la force.

M. d'Haugwitz étoit parti, pour aller à Paris donner la dernière forme au traité définitif de l'alliance entre la Prusse et la France. La première céda à la dernière Vesel et la partie du duché de Clèves qui lui restoit sur la rive droite du Rhin; elle céda au roi de Bavière le marquisat d'Anspach, pour le dédommager du duché de Berg, que celui-ci remit à l'empereur des François. Ce dernier en fit don à son beau-frère le prince Murat, général de ses avant-gardes, avec le titre de duc de Clèves et de Bergh. Le roi de Prusse prit possession en-

tière de tout l'électorat d'Hanovre par l'abandon d'Hameln, et la retraite concertée de la garnison françoise qui y étoit restée.

Le roi de Prusse céda, par le même traité, la principauté de Neufchâtel, et Valengin sur la frontière des Suisses, que l'empereur donna à son ministre Berthier, en reconnoissance des services distingués qu'il lui avoit rendus depuis le commencement de la guerre, et spécialement de ceux de la dernière campagne.

Ce traité n'eut pas plus de solidité que tous ceux qui avoient été faits dans cette cour depuis la mort du grand Frédéric. Au lieu de la politique ferme et calculée de ce grand homme, ses deux successeurs n'en avoient eu qu'une foible et versatile. Berlin devint le foyer de toutes les intrigues. Les jeunes ministres vouloient supplanter les anciens : et la reine, la plus belle et la plus aimable des femmes, protégeoit les premiers, pour le malheur de cette monarchie. Frédéric avoit laissé à ses successeurs l'armée la plus brillante et des états très-puissans; mais il n'avoit pu leur léguer son génie, ce qui ne sera que trop vérifié dans la suite de ces mémoires.

L'armée françoise, aux ordres du prince Joseph, traversa l'Italie et l'état romain, pour aller s'emparer du royaume de Naples. Les Russes s'en étoient déjà retirés. Le roi de Naples passa en Sicile; la

reine ne tarda pas à le suivre, avec les Anglois et le peu de troupes nationales qui lui étoit resté fidèle. Le prince héréditaire se jeta dans la Calabre, où il voulut faire prendre les armes à la masse du peuple. Il en fut abandonné, et réduit à passer le détroit de Messine. Le prince Joseph établit à Reggio un camp de vingt-cinq mille François en face de Messine. Il envoya le maréchal Masséna bloquer la forteresse de Gaete, qui s'annonçoit comme résolue à faire une longue résistance, aux ordres d'un prince de Hesse-Philippstadt. Elle fut prise après douze jours de tranchée ouverte et un violent bombardement, dans lequel le prince de Hesse fut grièvement blessé.

L'empereur des François envoya au sénat conservateur une proclamation par laquelle il donna à son frère Joseph le royaume de Naples, en lui réservant tous ses droits d'hérédité à l'empire françois; mais à la charge, à cette époque, de ne pouvoir conserver ces deux couronnes sur sa tête. Il fit, par la même proclamation, une augmentation d'apanage de la principauté de Massa-Carrara en faveur de sa sœur et de son beau-frère, déjà prince de Lucques et de Piombino. Il donna le duché de Guastalla à sa sœur Pauline et au prince de Borghèse, son mari. Il fit des réserves de duchés, qu'il se proposa de créer, tant dans l'état de Naples que dans les provinces ci-devant vénitiennes de la mer

Adriatique, dans la Terre-Ferme de Venise et dans l'état de Parme, en faveur des généraux et citoyens qui lui auront rendu des services distingués, soit dans le militaire, soit dans l'état civil. Il se réserva aussi des fonds disponibles pour accorder des pensions pour le même objet.

L'empereur des François donna, le 5 juin, une audience publique à la députation des états de Hollande, qui vint lui demander le prince Louis, son frère, pour roi héréditaire. L'empereur lui permit de l'accepter, et lui conserva le titre de connétable, pour défendre ses frontières du nord et de l'orient qu'il se chargea spécialement de protéger. La clause de ne pouvoir réunir ces deux couronnes sur la même tête en cas de l'hérédité de l'empire, fut stipulée comme à l'installation du prince Joseph au royaume de Naples.

Napoléon fit proclamer, au sénat conservateur, son ministre Talleyrand à la principauté de Bénévent, et le maréchal Bernadotte à celle de Ponte-Corvo, fiefs discutés entre Naples et l'état de Rome qu'il se chargea de dédommager.

Il fit proclamer le même jour son adhésion et sa permission au cardinal Fesch, son oncle maternel, issu d'une famille noble d'Allemagne, d'accepter la coadjutorerie de l'électorat de Ratisbonne, à laquelle il étoit appelé par l'archichancelier de l'empire, titulaire actuel.

Il avoit reçu le même jour l'ambassade solennelle de l'empereur ottoman, qui reconnut le nouvel empereur françois, et renouvela ses traités avec la France.

Cette alliance lui fit naître le désir de s'emparer du port de Raguse et de son territoire sur la mer Adriatique. Il déclara que cette prise de possession ne seroit que provisoire, et qu'il rendroit à ce petit état son indépendance, lorsque l'empereur de Russie restitueroit l'île de Corfou, et tout le territoire vénitien dont il s'étoit emparé.

M. Pitt, attaqué d'un rhumatisme goutteux, fut obligé d'aller aux eaux de Bath, où il passa les derniers mois de l'année 1805. Les courriers successifs qu'il y recevoit rapidement, lui apportoient les nouvelles les plus désastreuses pour l'Angleterre et ses alliés, et les plus extraordinaires des succès prodigieux de l'empereur des François. Il est probable que tous les malheurs qui lui furent annoncés dans l'état critique de sa santé, quoiqu'il fût dans la vigueur de son âge, hâtèrent sa destruction. Il mourut le 25 janvier 1806, deux jours après l'ouverture du parlement britannique. Il fut fort regretté de sa nation. On lui fit un monument dans l'église de Westminster, près de celui du fameux comte de Chatham, son père, et il lui fut rendu les honneurs funèbres les plus distingués.

Le roi d'Angleterre, pour le remplacer, compo-

sa un ministère des gens les plus célèbres dans les différens partis. Lord Granville, M. Fox, lord Petty eurent les premières places. M. Addington, devenu lord Simouth, y obtint une place de confiance. Ce nouveau ministère fut composé de différens membres, qui jusqu'alors avoient été fort dissidens dans leurs opinions politiques.

L'Angleterre eut encore le malheur de perdre, dans le même temps, le lord Cornwallis, un mois après son arrivée aux Indes orientales, ayant à peine ébauché ses premiers projets de réforme et d'économie.

Cette nation eut des succès maritimes qui lui donnèrent quelques consolations : 1.° la prise du cap de Bonne-Espérance, au commencement de janvier ; 2.° un combat contre le contre-amiral Linois qui, à son retour en Europe, fut rencontré par l'escadre de l'amiral Warren. Celui-ci prit le *Marengo* et la frégate qui l'accompagnoit, après le combat le plus opiniâtre contre des forces triples. Le contre-amiral Linois y fut blessé, et perdit beaucoup de monde : les relations angloises, après lui avoir rendu justice, conviennent que leur escadre fut aussi très-maltraitée ; 3.° un combat dans la rade foraine de Santo-Domingo, dans lequel quatre vaisseaux françois combattirent avec vigueur neuf vaisseaux anglois qui furent très-maltraités, nonobstant l'infériorité du nombre des François ;

4.° enfin une escadre partie du cap de Bonne-Espérance, aux ordres de l'amiral Popham, s'empara de Buenos-Aires, et de toute la colonie espagnole située à l'embouchure de Rio de la Plata.

Ces expéditions maritimes des Anglois furent balancées par des succès moins importans de la marine françoise; 1.° le capitaine Lhermite prit ou détruisit, sur la côte d'Afrique, vingt-un vaisseaux tant armés que de commerce; 2.° une escadre aux ordres du contre-amiral Willaumez et de Jérôme Bonaparte, ravitailla la Martinique, et fit plusieurs prises dans les îles du Vent; 3.° le jeune Bonaparte, à son retour sur les côtes de France, s'empara, dans la baie de Concarneau, d'un convoi anglois revenant du Canada; l'empereur, son frère, le nomma contre-amiral, et le reconnut comme membre de la dynastie impériale.

L'empereur de Russie, dans les premiers mois de cette année, avoit envoyé à Paris un ministre, dont la mission publique étoit l'échange des prisonniers d'Austerlitz; mais qui, par ses instructions secrètes, étoit autorisé à faire sa paix particulière avec la France. Il partit pour Pétersbourg, après l'avoir signée; mais l'empereur Alexandre, dont le ministère étoit voué à l'Angleterre, refusa de ratifier ce traité de paix, et de restituer en conséquence les bouches du Cattaro en Dalmatie.

M. Fox, beaucoup plus porté à faire la paix de

sa nation, qu'à continuer une guerre dans laquelle ses alliés avoient éprouvé de si grands désastres, fit différentes ouvertures pour traiter de la paix à Paris. Les conditions principales en étoient déjà convenues, lorsque M. Fox vint à mourir pour le malheur des deux nations. Le lord Grenville resta le maître du cabinet de Londres. Aussitôt qu'on y reçut la nouvelle du désaveu donné par l'empereur de Russie au traité qu'avoit signé M. Oubril, et des armemens que faisoit le roi de Prusse, mécontent du partage qui lui étoit réservé dans les confédérations dont il va être question, lord Lauderdale fut rappelé, et revint en Angleterre.

La diète de l'Empire fut annulée à Ratisbonne; on lui substitua le projet de partager l'Allemagne en trois confédérations séparées.

Napoléon se réserva la protection de celle du Rhin : les rois de Bavière et de Wurtemberg, l'électeur de Bade, le landgrave de Hesse-Darmstadt, les princes de la maison de Nassau, et autres voisins de ce fleuve, composèrent cette fédération sans déroger à leur souveraineté dans leurs états respectifs. L'archichancelier de l'Empire transféra son titre et sa résidence de Ratisbonne à Francfort. L'électeur de Wurtzbourg, de la maison d'Autriche, ci-devant grand-duc de Toscane, se déclara un des membres de la confédération du Rhin.

L'empereur d'Allemagne, renonçant à ce titre,

restreignit son empire à celui de tous ses états héréditaires, et à la protection de quelques princes qui y restoient enclavés.

Le roi de Prusse ne fut pas si facile à contenter. Fier d'avoir conservé et même augmenté ses forces au milieu de tous les malheurs que la guerre de l'année précédente avoit causés aux grandes puissances ses voisines, et soupçonnant la France dans sa négociation avec l'Angleterre, de vouloir lui rendre l'électorat d'Hanovre, à laquelle cette dernière puissance attachoit un grand prix; il chercha à prévenir cette restitution, et à s'en dédommager aux dépens des états de la Saxe. Il négocia avec l'Angleterre, et lui offrit de ne posséder cet électorat qu'à titre de dépôt, pendant la durée de la guerre. Il tranquillisa l'électeur de Hesse-Cassel, en lui offrant de garder la neutralité. Il porta la plus grande partie de ses armées pour envahir toute la Saxe électorale et ducale. Cette invasion fut faite avec la plus grande rapidité. La reine de Prusse appuyoit le parti qui, de concert avec la Russie, stimuloit le roi et échauffoit la jeunesse de Berlin, déjà mise en mouvement par d'autres impulsions étrangères.

Le roi de Prusse appuya la droite de ses troupes à Mulhausen et Eisenach, et sa gauche à Hoff, sur la frontière du margraviat de Bareuth; son centre à Gotha, Weimar et Erfurt, où étoit son quartier-général, et la reine qui l'accompagnoit.

L'armée de l'électeur de Saxe, et toutes les troupes des branches ducales furent forcées de s'incorporer dans les troupes prussiennes en différens corps séparés.

Napoléon, qui comptoit sur la sagesse des anciens généraux et ministres du grand Frédéric, fut trompé dans ses espérances. L'influence de la reine et du duc de Brunswick, qui se mit à la tête de tous les généraux et ministres prussiens qui désiroient la guerre, fit pencher la balance en faveur de cette opinion. Napoléon cessa alors toute négociation. Il avoit conservé différens corps d'armée dans les cercles d'Autriche, de Souabe et de Franconie. Il partit à la fin de septembre pour rassembler ses forces vis-à-vis l'armée prussienne. Il s'établit sur l'angle saillant que forme le Mein entre Schweinfurt et Bamberg, et son quartier-général à Wurtzbourg, dont il fortifia la citadelle; tandis que le maréchal Soult, suivi du maréchal Ney et d'un corps de Bavarois, s'emparoit du margraviat de Bareuth, et tournoit l'aile gauche de l'armée prussienne par Hoff et Plauen.

Les avant-gardes françoises débouchèrent en Saxe le 8 et le 9 d'octobre. Celles du maréchal Lannes et du prince Murat, soutenues par les corps d'armée du maréchal Bernadotte et du maréchal Davoust, s'emparèrent de Cronach, de Salsfeldt, et battirent le 10 octobre, à Schleist et à Auma,

l'aile gauche tournée des Prussiens, qui cherchoit à se rapprocher du centre de son armée. Le prince Louis-Ferdinand de Prusse fut tué à la première charge; sa troupe et celle du général Sauenzien, qui commandoit un corps d'infanterie replié des états de Bareuth, furent battues et rompues avec perte de trente pièces de canon, de beaucoup de bagages et de magasins; le maréchal Bernadotte les fit poursuivre jusqu'à Gera et Zeist.

L'empereur des François, qui conduisit cette attaque jusqu'à Gera, envoya le maréchal Davoust à Naumbourg, sur la Saal, y prendre position pour y soutenir le prince Murat, dont les troupes légères suivirent l'ennemi jusqu'aux portes de Leipsick; tandis que les maréchaux Lannes et Augereau observoient à Jéna et Kola les débouchés de la Saal, derrière lesquels se formoient le centre et la droite de l'armée prussienne. Napoléon, dans la journée du 13 et dans la matinée du 14, s'occupa de rassembler toutes ses divisions dispersées, et de s'emparer de tous les débouchés de la Saal. Il saisit, en avant de Jéna, un plateau que l'ennemi avoit négligé, et s'en servit avec l'habileté d'un grand maître pour assurer le débouché du centre de son armée. Le maréchal Davoust avoit, dès la pointe du jour, occupé les défilés de Kozen, en avant de Naumbourg, où il se maintint toute la journée contre de furieuses attaques de l'armée prussienne,

qui s'acharna sans succès à vouloir le déposter. Il s'y couvrit de gloire.

Bernadotte arriva à son secours, et se porta sur sa gauche à Dornbourg. Les corps d'armée de Soult et de Ney marchèrent toute la nuit pour soutenir le plateau de Jéna, que l'empereur occupoit avec sa garde et le corps du maréchal Lannes. L'empereur y fit ouvrir plusieurs routes pour placer son artillerie et protéger les débouchés à droite et à gauche de ses troupes, qui s'y formoient en masses sous la protection de ce bastion foudroyant. Augereau appuyoit la gauche de l'armée françoise à un bois où il combattit vigoureusement.

L'armée prussienne avoit, au début de la campagne, détaché quelques troupes pour traverser le pays de Fulde, le Speisserwalt, et chercher à attaquer sur le Mein la communication des François avec Francfort; mais l'activité de Napoléon l'ayant prévenue et donné un grand échec à sa gauche, le roi de Prusse rappela promptement les divisions de sa droite. Son armée, dans la matinée de 14 octobre, se trouva réunie dans les environs de Weimar, et plus en force que celle de l'empereur des François, qui avoit encore toute sa grosse cavalerie et le corps du maréchal Ney en marche pour le rejoindre. Un grand brouillard fut favorable pour masquer toutes les dispositions de Napoléon. Aussitôt qu'il fut tombé, son audace le porta

sur l'ennemi. La bataille s'engagea sur le front des deux armées, qui combattirent avec le plus grand acharnement. Le prince Murat parut enfin avec la cavalerie, et cette arme décida glorieusement la fin de cette victoire, en enfonçant plusieurs bataillons carrés, avec lesquels l'ennemi vouloit assurer sa retraite. La perte fut énorme du côté des Prussiens, beaucoup moins forte de celui des François. Le duc de Brunswick fut blessé grièvement. Les généraux Schmettau et Ruchel y furent tués. Cette armée fit sa retraite par différentes routes sur Magdebourg, après avoir essuyé un nouvel échec à Halle.

L'armée de réserve, aux ordres d'un prince de Wurtemberg, y arrivoit en même temps de Custrin; le maréchal Bernadotte, qui cherchoit à cerner une grosse colonne prussienne, se retourna du côté de cette nouvelle armée, qui fut mise en déroute après que la division du général Dupont eut emporté la ville de Halle par une attaque très-audacieuse.

Le maréchal Soult et le prince Murat suivirent l'armée ennemie, et emportèrent sur elle quelques avantages avant sa rentrée dans Magdebourg. L'empereur des François, après avoir fait rétablir les ponts sur l'Elbe à Wittemberg et Dessau, le passa avec sa maison, et établit son quartier-général à Kropstadt, sur la route qui conduit à Berlin. Les maréchaux Lannes et Davoust, après s'être emparés

vigoureusement de ces deux villes, les occupèrent en force pour soutenir cette position de la maison militaire de l'empereur.

On assure que, la surveille de la grande bataille du 14 octobre, Napoléon écrivit une lettre au roi de Prusse, qui a été transcrite dans tous les journaux, dans laquelle il l'exhortoit, dans les termes les plus pressans, à éviter l'effusion du sang de leurs braves soldats. On ajoute que le prince de Hohenlohe, à qui cette lettre fut remise aux postes avancés, la fit passer à la reine, qui ne la rendit au roi de Prusse que le matin du jour de la bataille. Quoi qu'il en soit, les affaires, dès la veille, étoient trop engagées pour que le roi de Prusse eût pu décemment, à la tête d'une armée aussi ardente de combattre, entrer en négociation.

Il ne rentra dans Magdebourg qu'une partie de l'armée prussienne. Plusieurs corps séparés par les François furent forcés d'aller passer l'Elbe au-dessous de cette place, pour chercher à se retirer sur Stettin, derrière l'Oder. Un gros corps de troupes, aux ordres du prince de Hohenlohe, sortit de Magdebourg pour se diriger sur la même route.

Napoléon prit alors le parti de faire bloquer les restes de cette armée par les divisions du maréchal Ney. Il se porta avec la sienne sur la Sprée. Le maréchal Lannes arriva le 24 à Potsdam; le maréchal Davoust prit possession de Berlin le 25; le prince

de Ponte-Corvo marcha sur Brandebourg; le maréchal Augereau arriva le 26 à Berlin; le maréchal Lannes investit Spandau, qui se rendit par capitulation : ses canons n'y étoient pas en batterie, et cette place n'étoit point du tout préparée à cette visite; le maréchal Soult poursuivit le duc de Weimar, qui n'avoit pas pu passer l'Elbe à Tangermunde.

On trouva à Berlin et à Spandau plus de six cents pièces de canon, des magasins immenses de campement, d'habillemens et de vivres. Berlin fut abandonné par le roi et par sa garnison, avec une telle précipitation, que la bourgeoisie n'eut que le temps de s'emparer des portes. Ses magistrats, présidés par le prince d'Haltzfeldt, en qualité de commissaire civil, en présenta les clefs à l'empereur des François.

Napoléon, en traversant cette ville, prit un maintien différent de celui qu'il avoit eu dans la capitale d'Autriche, l'année précédente. Il crut devoir y prendre le ton ferme et sévère du grand Frédéric, qui lui avoit toujours mieux réussi que la foiblesse et la politique vacillante de ses deux successeurs. Il fit une vive mercuriale à la jeune noblesse de la cour, qui s'étoit permis, avec toute l'imprudence de son âge, tant de sarcasmes et d'insultes à la nation françoise : le maréchal Davoust y avoit observé

la plus rigide discipline, et la garde de l'empereur tint la même conduite.

Le prince de Haltzfeldt, chargé du commandement civil de la bourgeoisie, fut arrêté. Il alloit être mis au conseil de guerre, pour avoir eu des correspondances illicites avec les généraux prussiens qui traversoient encore le pays de Brandebourg : sa femme, grosse de huit mois, vint se jeter aux genoux de l'empereur pour le justifier. Napoléon, touché de sa situation, lui montra la lettre interceptée de son mari comme pièce de conviction qu'il lui fit lire : il lui permit ensuite de la jeter au feu, et lui accorda la délivrance de son mari.

Le prince Murat fut détaché pour couper le chemin de l'Oder au corps d'armée du prince de Hohenlohe; il le joignit à Zehdenick, où il culbuta sa cavalerie dans un marais. Le prince de Ponte-Corvo et le maréchal Lannes marchèrent pour le soutenir et intercepter tous ces restes de l'armée prusssienne; le prince Murat enveloppa, à Prentzlow, et fit mettre bas les armes au prince de Hohenlohe et au corps de quinze mille hommes qu'il commandoit; pendant que le général Milhaud, à son aile gauche, prit seize mille hommes de l'aile droite de Hohenlohe, et que le général Lasalle, commandant l'avant-garde de Murat, somma et fit capituler la ville de Stettin. Le géné-

ral Bila, à la tête d'un corps de quatre mille hommes, fut pris à Anclam par le général Becker.

Le prince Murat, le prince de Ponte-Corvo et le maréchal Soult poursuivirent, dans le Mecklembourg, le général Blucher, qui, ayant réuni tous les débris de la grande armée prussienne, fut forcé d'entrer à Lubeck. Il y combattit avec la plus grande vigueur, et fut obligé de se rendre le lendemain à la tête de quinze mille hommes, qui mirent bas les armes à la suite du combat le plus sanglant et le plus meurtrier.

La place de Magdebourg capitula à la même époque : vingt mille prisonniers et huit cents pièces de canon y furent livrés aux François.

L'avant-garde du maréchal Lannes entra à Stettin, où l'on avoit trouvé des magasins et une artillerie immense.

Le maréchal Davoust, après avoir pris Francfort sur l'Oder, s'empara de Custrin, qui se rendit à sa sommation avec quatre mille prisonniers et cent pièces de canon.

Le prince Jérôme, à la tête des Bavarois, des Wurtembergeois et des autres troupes alliées de la confédération, vint pour les établir dans la Silésie, en remontant l'Oder vers Breslaw, capitale de cette province dont il fit le siége. Glogau se défendit quelques jours et capitula avec le général Wen-

damme, à qui le prince avoit laissé la conduite de ce siége.

Le corps d'armée du maréchal Davoust marcha à Pozen, qui lui ouvrit ses portes ; de là sur Varsovie, où ses succès furent arrêtés par l'armistice signé à Berlin, le 16 novembre, par le grand-maréchal Duroc, le marquis de Luchezini et le général Zastrow, ministres du roi de Prusse, aux conditions suivantes :

1.° Les troupes que le roi de Prusse peut avoir conservées sur la Vistule se retireront à Kœnigsberg et dans la Prusse-Royale.

2.° Les troupes françoises occuperont la partie de la Prusse-Méridionale sur la Vistule, jusqu'à l'embouchure du Bug ; Thorn, Graudentz, la ville et citadelle de Dantzik, Colberg et Lancaye leur seront remis pour places de sûreté ; et dans la Silésie, les places de Glogau et Breslaw, Fribourg, Landshut et une ligne territoriale joignant la Bohême à Liebau, sans y comprendre Schweidnitz.

3.° Les autres parties de la Prusse-Orientale ne seront occupées par aucunes troupes françoises, ni prussiennes, ni russes. S'il s'en trouvoit de ces dernières, le roi de Prusse s'engage à les faire rentrer dans leurs frontières et à ne pas en recevoir dans ses états pendant tout le temps de cette suspension.

4.° Les places d'Hameln et de Niembourg, dans

le pays d'Hanovre, seront remises aux François, et leurs garnisons se retireront à Kœnigsberg.

5.° Les négociations se continueront à Charlottembourg ; et si la paix ne se fait pas, les deux puissances s'engagent à ne pas recommencer les hostilités sans s'être prévenues dix jours d'avance.

Napoléon traita sévèrement le duc de Brunswick et l'électeur de Cassel : leurs troupes et leurs places furent désarmées, leurs troupes prisonnières, et les François prirent possession de leurs états.

Le roi de Hollande, à la tête de l'armée du Nord, s'étoit emparé de tous les états du roi de Prusse, tant sur les côtes de la mer que dans l'intérieur de la Westphalie, jusqu'au Weser. Il revint avec une partie de son armée dans ses états de Hollande, pour y faire exécuter la proclamation de l'empereur, son frère, qui, par représailles de la conduite des Anglois sur toutes nos côtes, fit déclarer toutes les côtes d'Angleterre en état de blocus, et fit confisquer toutes les marchandises de cette nation, qui furent trouvées dans tous les ports et les villes occupés par les conquêtes de ses armées.

Le maréchal Mortier, après avoir soumis la Hesse, prit possession de l'électorat d'Hanovre ; le général Savary prit dix mille hommes dans les places d'Hameln et de Niembourg ; le maréchal

Mortier marcha jusqu'à Hambourg et Brême. Il ferma totalement aux Anglois les embouchures de l'Elbe et du Weser, en prenant une possession provisoire des villes anséatiques : il fut relevé dans ce commandement par le maréchal Brune.

L'empereur des François reçut la réponse définitive du roi de Prusse avec le refus de la ratification de l'armistice, en alléguant qu'il étoit environné de troupes russes et qu'il n'avoit aucun pouvoir pour les éloigner de son territoire. Napoléon partit sur-le-champ de Berlin avec sa maison, et arriva à Pozen le 27 novembre, où il fut reçu avec acclamations de la noblesse polonoise. Le prince Murat et le maréchal Davoust chassèrent les Russes et s'emparèrent de Varsovie, où ils prirent position : leurs avant-gardes poursuivirent les Russes. Les corps d'armée des maréchaux Augereau et Lannes marchèrent en même temps vers la Vistule.

Toutes les autres divisions de l'armée, à l'exception de celle du maréchal Mortier, qui s'empara de tout le Mecklembourg, suivirent le même mouvement et marchèrent en Pologne sur la Vistule. Le maréchal Ney s'empara de Thorn, y établit une tête de pont formidable, tandis que le maréchal Davoust en établissoit une pareille au-dessus de l'embouchure du Bug.

Les généraux Benigsen et Buxhoewden, à la tête

des avant-gardes russes, s'étoient retirés sur leur frontiere dès qu'ils eurent appris la défaite presque totale de l'armée prussienne. Le roi et la reine de Prusse jetèrent les hauts cris de se voir abandonnés par leurs alliés à leur infortune. Le maréchal Kamensky, à la tête de la grande armée, vint conférer avec ses généraux d'avant-garde ; ils se crurent en état de reprendre l'offensive. Sur la première nouvelle qui parvint à Napoléon de cette résolution, il partit sur-le-champ de Pozen et se rendit en diligence à Varsovie. Après avoir visité le camp retranché du faubourg de Praga, il en repartit le 22 décembre peur aller passer le Bug. Il ordonna un nouveau pont sur l'Utrat, près de son embouchure dans la Narrew. Tous les différens corps d'armée étant arrivés chacun à sa destination, ils déployèrent six colonnes à la rive droite de la Vistule, sous la protection des têtes de ponts qui y avoient été préparées, et marchèrent à l'ennemi. Les corps d'armée du maréchal Bessière et du maréchal Ney eurent à combattre un corps de troupes prussiennes aux ordres du général Lestocq, qui, voulant soutenir sa communication avec les Russes, s'étoit retranché à Soldau ; il y fut forcé avec perte. La droite des François combattit les corps de Benigsen et de Buxhoewden ; ils furent cernés de près par la cavalerie de réserve du prince Murat, le corps du maréchal Davoust et celui du

maréchal Augereau ; pendant que le corps d'armée du maréchal Lannes fit les attaques les plus vigoureuses contre celui du maréchal Benigsen, qui fit la plus longue résistance. Les colonnes du centre de l'armée françoise suivoient péniblement la grande route de Grodno, dont tous les chemins étoient rompus. Le feld-maréchal Komensky ne put jamais parvenir à former ni à rallier une ligne de bataille. Napoléon le fit suivre pendant trois ou quatre journées ; mais les chemins étoient si brisés par les dégels et les débordemens que l'artillerie françoise, quoique victorieuse, ne pouvoit faire que deux ou trois lieues par jour. Les Russes abandonnèrent quatre-vingts pièces de canon, tous leurs caissons, douze cents voitures d'équipages et douze mille hommes tués, blessés ou prisonniers : les François eurent huit cents hommes tués et deux mille blessés ; mais étant restés les maîtres de toutes les positions de l'ennemi, celui-ci, rompu sans aucune apparence de ralliement et la saison ne permettant plus de les suivre, l'empereur mit son armée dans les quartiers d'hiver qu'elle avoit si bien mérités.

Le général de brigade Févérol a été tué : les généraux Verdel et Claparède, Treilhart et Trousart, les colonels Barthélemi et Semelé, et l'intrépide général Rapp, aide-de-camp de l'empereur, ont été blessés. On a nommé avec distinction le dix-

septième d'infanterie légère et le trente-quatrième, qui se sont couverts de gloire. Le général Mérulas, à la tête de la cavalerie légère du troisième corps, le colonel Excelmans, à la tête du premier de chasseurs à cheval, ont été cités avec éloge, en secondant toutes les manœuvres brillantes du maréchal Davoust pour cerner et déposter, par Gerimino, tous les corps russes dont l'armée françoise occupa toutes les positions sur la Narrew et le Bug. Le corps d'armée de Lannes fut placé à Varsovie, quartier-général de l'empereur, par distinction des charges vigoureuses qu'il avoit faites dans le combat contre Benigsen.

On pardonnera à la tendresse d'un grand-père octogénaire, de faire ici mention de la conduite distinguée de son petit-fils dans le cours de cette campagne. Je cite la lettre du maréchal Davoust, du 22 décembre, dont l'extrait est ci-joint : « C'est » avec plaisir, M. le maréchal, que je confirme les » rapports avantageux que vous avez dû recevoir » sur la belle conduite de votre petit-fils dans la » bataille du 14. Non-seulement son colonel m'en » a rendu le meilleur compte ; mais je l'ai vu moi- » même, ayant eu son cheval tué sous lui par un » coup de mitraille, se jeter dans une compagnie » de grenadiers du cent huitième, dans le moment » où elle attaquoit une batterie ennemie, et y mé- » riter les suffrages de ces braves gens ».

Ce jeune homme, depuis cette lettre, eut encore un cheval tué près de Pulstaux, aux ordres du même maréchal, dans un des derniers combats qui furent livrés contre les Russes. Le grand-duc de Berg, beau-frère de l'empereur des François, ayant réuni plusieurs corps d'armée sous son commandement, prit mon petit-fils pour un de ses aides-de-camp, le 3 avril 1807, au commencement de la vingtième année de son âge.

L'empereur avoit renvoyé son jeune frère, le prince Jérôme, se mettre à la tête des troupes alliées pour continuer les siéges de Silésie. Il avoit, pour chef d'état-major, le général-sénateur Hédouville et plusieurs généraux françois, bavarois, wurtembergeois qui le secondèrent avec zèle : ce neuvième corps d'armée s'empara de Breslaw, de Brieg, de Schweidnitz; et parvint, dans plusieurs combats, à repousser les secours que le général prussien d'Anhalt-Pless vouloit introduire dans ces places. Le général Vendamme se distingua à la tête d'une division de François réunis aux Wurtembergeois; et le général Minussy, à la tête des Bavarois. La place de Schweidnitz se crut obligée de capituler après la prise d'un de ses ouvrages extérieurs. Cette garnison remit ses armes, le 16 février, au prince Jérôme, et le corps du général d'Anhalt-Pless fut totalement battu et dispersé dans les montagnes qui séparent la Silésie de la

Bohême : il fut forcé de s'y réfugier de sa personne, après avoir jeté le reste de ses troupes dans les places limitrophes.

Napoléon mit en mouvement un dixième corps d'armée aux ordres du général Victor ; ce général, au départ de Stettin, fut enlevé dans sa voiture par un parti prussien. Ce corps d'armée étoit destiné à l'attaque des places prussiennes sur la mer Baltique : il fut renforcé par une division de Polonois, et le maréchal Lefèvre remplaça le général Victor.

Les pluies ayant cessé dans le pays occupé par les Russes, les gelées ayant un peu raffermi le terrain, le général Benigsen, à qui l'empereur Alexandre venoit de donner le commandement en chef, rappela de la Moldavie le général Essen ; et ayant encore été renforcé par plusieurs corps de troupes arrivées de la Russie, il voulut reprendre l'offensive sur les quartiers des François ; il forma le plan de les attaquer par leur gauche et de délivrer toutes les places menacées sur la Basse-Vistule et sur les bords de la mer Baltique. Le prince de Ponte-Corvo, ci-devant Bernadotte, commandoit l'aile gauche des François. Il battit, à Morhungen, l'avant-garde des Russes et les força de se retirer vers Liebstadt ; mais Napoléon, ayant ordonné la levée de tous ses quartiers et voulant engager les Russes dans leur offensive sur le bas de la Vistule, don-

na l'ordre, au prince de Ponte-Corvo, de battre en retraite et de faciliter leur projet sur cette partie. Ce général évacua lentement et en bon ordre Osterode et Tobau. Le maréchal Lefèvre, ayant réuni le dixième corps d'armée à Thorn, pour la défense de la rive gauche de la Vistule et de ce passage important, l'empereur partit de Varsovie; arriva le 13 janvier à Willemberg, où il avoit été précédé par le grand-duc de Berg avec son avant-garde. Il laissa à sa droite le corps du maréchal Lannes, commandé par Savary, en l'absence et pendant la maladie de ce maréchal. Il chargea le général Savary de tenir en échec, sur le haut du Bug, le corps du général Essen, et fit marcher les autres corps de l'armée françoise pour attaquer le gros de l'armée russe, en le tournant et le cernant par son aile gauche.

On rencontra le 1.er février l'avant-garde ennemie qui, reprenant l'offensive, se dirigeoit déjà sur Willemberg. Le duc de Bergh la chargea vigoureusement, s'empara de Poffenheim, la poursuivit jusqu'à Allemberg avec le corps du maréchal Soult; il y fut rejoint le lendemain par les corps d'armée des maréchaux Ney et Augereau. L'ennemi, dans cette position, paroissoit couvrir la grande route de Liebstadt où étoient ses magasins. L'empereur chargea par sa droite le maréchal Soult de s'emparer de Gutstadt. Celui-ci y envoya sa cavalerie lé-

gère ; mais l'ennemi, sentant toute la conséquence de ce mouvement pour la retraite de son aile gauche, porta vivement douze de ses meilleurs bataillons à la défense du pont de Berg-Fried : ils y furent forcés, après quelque résistance, par le quatrième de ligne et le vingt-quatrième d'infanterie légère, qui passèrent le pont au pas de charge, forcèrent l'ennemi de leur abandonner quatre pièces de canon, et se retirèrent. Ils furent couverts par des arrière-gardes, qui furent poursuivies pendant six lieues.

L'empereur, ayant appris qu'une colonne ennemie étoit coupée aux environs d'Oppen, chargea le maréchal Ney de repasser l'Alle, pour la réduire ; et poussa le duc de Berg, les maréchaux Soult, Augereau et Davoust, pour suivre la grande armée russe dans sa retraite sur Landsberg et sur Hailsberg. Il y eut un combat d'arrière-garde à Landsberg, où les cuirassiers françois se distinguèrent dans deux charges brillantes et successives. L'ennemi se retira dans une position formidable que lui présentèrent la ville d'Eylau, le plateau qui la domine, et tous les environs. Ce fut là que se donna la dernière et la plus mémorable bataille de cette expédition.

Elle commença par un combat très-vif, pour s'emparer de la ville, dont l'église et le cimetière furent défendus par l'infanterie russe avec beau-

coup de vigueur; mais ils furent enfin cédés, à l'entrée de la nuit, aux baïonnettes françoises.

L'ennemi recommença l'attaque, le lendemain matin, par une canonnade terrible sur cette ville. L'empereur fit placer dans la position de l'église et du cimetière quarante pièces d'artillerie de sa réserve, d'où il canonna le monticule occupé par l'ennemi. Cette exécution fut meurtrière et soutenue avec beaucoup de vigueur par les colonnes de l'armée russe entassées, et écrasées par les coups redoublés de cette artillerie françoise, dont aucun coup ne portoit à faux. On entendit alors le feu des tirailleurs du maréchal Davoust, qui cherchoit à s'emparer du bois et du plateau auxquels l'ennemi étoit adossé. Les divisions du maréchal Augereau et de Saint-Hilaire eurent ordre de déboucher, pour tâcher de se réunir au maréchal Davoust; mais une neige abondante obscurcit le jour à tel point que les colonnes se perdirent, en se portant trop à gauche. Le temps s'étant éclairci, le duc de Berg à la tête de sa cavalerie, et le maréchal Bessière à la tête de la garde impériale, tournèrent, par la manœuvre la plus audacieuse, derrière la division de Saint-Hilaire, et chargèrent l'armée ennemie. La cavalerie russe fut culbutée; deux lignes de l'infanterie russe furent rompues, et la troisième ne résista que par sa position auprès du bois. Le maréchal Davoust, contrarié par la même neige, put en-

fin s'établir sur le plateau au-dessus du bois, et compléta la victoire. L'ennemi plia de toutes parts; le maréchal Ney arriva en même temps sur sa droite, en poursuivant les restes de la colonne qui avoit été coupée à Doppen. Ces deux corps d'armée auroient totalement cerné les restes de cette armée russe, si elle ne se fût repliée très-promptement après avoir fait sans succès, avec ses grenadiers, une dernière charge sur un village occupé par le maréchal Ney, où ils furent repoussés. L'armée ennemie fut poursuivie, le lendemain, jusqu'à la rivière de Friaschling, d'où elle se retira au-delà du Pregel.

Cette expédition offensive de l'ennemi avoit pour but de se porter sur Thorn, en débordant la gauche de la grande armée françoise. Douze mille prisonniers, autant de tués ou blessés, seize drapeaux, cent soixante-quinze pièces de canon, prises dans tous ces différens combats, sont les trophées trop chèrement payés par la perte de tant de braves. Napoléon resta douze jours sur le champ de bataile, à faire donner tous les secours possibles à tous les blessés.

Notre perte fut de deux mille morts, et cinq mille sept cents blessés; et il y eut une aigle prise. On a enterré sur le champ de bataille sept mille Russes. Notre cavalerie et notre artillerie ont fait des prodiges. La garde à cheval s'est surpassée; la con-

sommation en munitions à canon a été beaucoup plus considérable que celle des cartouches de l'infanterie. Les circonstances n'ont pas permis à cette espèce d'arme, respectivement dans les deux armées, de se distinguer autrement que par leur patience imperturbable à soutenir une canonnade si continuelle et si meurtrière. Les généraux françois ont manœuvré avec une tactique supérieure. Le général d'Hautpoult, à la tête des cuirassiers, fut blessé à mort. Le maréchal Augereau, les généraux Desjardins, Heudelet, Luchet ont été blessés. Le général Dallemans, commandant les chasseurs de la garde, le général de division Corbineau, le colonel Lacuée, Lemarrois et Bouvières ont été tués. Le général de brigade Gardanne et Latour-Maubourg ont été blessés au combat de Doppen. L'adjudant-général Laubardière, mon parent et mon ami, les colonels du quatrième de dragons et du quatrième de ligne ont été blessés grièvement à la même affaire.

Huit jours après cette bataille, le corps du général Essen, tenu en échec par le corps d'armée de notre aile droite, ayant voulu déboucher par les rives droite et gauche de la Narrew sur Ostrolenka, y fut attaqué vigoureusement par le général Savary, à la tête des divisions de Suchet, de Gazan et de la colonne de grenadiers d'Oudinot. Les Russes furent repoussés, ayant fait trois charges consécutives

dans la ville d'Ostrolenka, et battus complètement dans la position qu'ils avoient prise derrière cette ville, où le général Oudinot, à la tête de la cavalerie, tailla en pièces l'arrière-garde de Cosaques, et les poursuivit l'espace de cinq ou six lieues. L'ordre arriva au général Savary de rentrer dans ses quartiers, lorsqu'un dégel complet rendit impossible toute opération ultérieure. Les Russes perdirent à cette action sept pièces de canon, deux drapeaux, douze cents prisonniers, quinze cents tués sur le champ de bataille, et le général Suwarow grièvement blessé. Les François eurent cinq cents hommes tués ou blessés, et le général Campana, qui fut particulièrement regretté de l'empereur.

La reprise des quartiers d'hiver occasionna quelques autres actions partielles, où les Russes firent de nouvelles pertes. La plus remarquable fut celle où le général Dupont attaqua, à Blunsberg, une division russe, qui vouloit s'y établir en-deçà de la Pregel; il lui fit repasser la Passarge, avec perte de seize pièces de canon, deux drapeaux et deux mille prisonniers.

Napoléon, ayant pris son quartier-général à Osterode, en avant de Thorn, fit avancer la division du maréchal Lefèvre, les troupes de ses alliés, celles des Polonois de la Posnanie, aux ordres de Dombrousky, sur les rives droite et gauche de la Vistule, pour bloquer Graudentz, Dantzick et Colberg,

avec toute l'artillerie nécessaire pour en faire les siéges. Le nouveau roi de Saxe ayant fait sa paix, en accédant à la confédération du Rhin, envoya son contingent pour se réunir aux opérations projetées en Pologne.

On reçut, à cette époque, la nouvelle en Europe de la reprise de Buenos-Aires dans l'Amérique méridionale, par les Espagnols sur les Anglois. On eut en balance, à peu près dans le même temps, celle de l'île de Curaçao, appartenant aux Hollandois, faite le 1.er janvier par une escadre angloise.

Les noirs de Saint-Domingue, après avoir massacré tous les blancs qui tombèrent entre leurs mains, se divisèrent entr'eux. Ceux du sud se soumirent aux Espagnols, et au général Ferrant qui commandoit à Santo-Domingo. Ceux de l'ouest, après avoir égorgé Dessalines, se partagèrent entre Christophe et le général Pichon, qui se firent une guerre à mort; et cette horrible république noire, dont les Anglois avoient fait leur plus intime allié, pour faire tant de mal aux François, tendoit à une dissolution totale, sans que l'Angleterre eût tiré d'autre avantage de sa politique barbare et machiavélique.

Les succès du général russe Michelson en Moldavie, furent contrariés par les différentes invasions des François dans la Pologne russe, vers la-

quelle il fut obligé de faire quelques détachemens de ses forces. Les Turcs paroissoient reprendre vigueur dans les deux hospoderats, lorsqu'une escadre angloise força le passage des Dardanelles, qui fut mal défendu. Le grand-seigneur et le divan, encouragés et aidés par l'ambassadeur françois Sébastiani, avec des ingénieurs et des officiers d'artillerie françois, résistèrent à toutes les sommations impératives qui leur furent faites par l'ambassadeur anglois à bord de cette escadre; ils mirent les côtes et les jardins du serrail du grand-seigneur en état de défense, et firent des préparatifs si formidables, que l'amiral Duckwort crut prudent de repasser le détroit avant que la porte ne lui en fût totalement fermée. L'escadre angloise se retira le 1.er mars, avec quelque perte, et dut perdre tout espoir de recommencer une pareille expédition.

Le roi d'Angleterre avoit fait faire l'ouverture d'un nouveau parlement, le 13 décembre, par son nouveau ministère, à la tête duquel étoit le lord Grenville. L'existence de ce dernier ne fut pas de longue durée : il voulut traiter avec le roi de l'émancipation des Irlandois, et lui proposer des bils qui la favorisoient. Le roi d'Angleterre, exclusivement attaché au serment du test, en faveur de la religion anglicane, qu'il avoit prêté à son avénement au trône, voulut exiger de ses ministres le

même serment, et de maintenir toutes les lois d'oppression contre les catholiques d'Irlande : ils se réunirent pour s'y refuser. Le roi d'Angleterre fut forcé de former un nouveau ministère, composé d'anciens courtisans, de quelques ministres restant de celui de M. Pitt, à la tête desquels il mit le vieux duc de Portland. Tous ceux qui tenoient à l'ancien parti de M. Fox furent écartés, spécialement le duc de Bedfort, vice-roi d'Irlande, qui la gouvernoit avec toute la confiance de cette nation : il fut remplacé par le duc de Richemont.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

Des Mémoires Historiques et Militaires de Rochambeau.

TOME PREMIER.

Page

Réflexions préliminaires, 1
Naissance et éducation de l'auteur, *ibid.*
Guerre de Bohême et de Bavière, en 1740, 2
Fortune rapide du maréchal de Belle-Ile, *ibid.*
L'auteur débute dans la carrière militaire par le grade de cornette, en 1741, 3
L'armée française s'arrête à Lintz, sur le chemin de Vienne, 4
L'empereur Charles VII cherche à s'emparer de Prague et de la Bohême, *ibid.*
Capitulation du comte de Ségur à Lintz, *ibid.*
Paix particulière du roi de Prusse, *ibid.*
Combat du 28 mai, 5
Le comte de Saxe retire l'armée de sa mauvaise position, 7
Siége de Prague, 8
Chanson faite contre M. de Maillebois, 9
Difficultés qu'éprouve l'armée de Maillebois pour dégager Prague, 10
L'armée de Bavière entre en quartiers d'hiver, 12
Retraite de Prague, *ibid.*
Belle retraite de M. de Clermont-Gallerande; 15

pag
Trois arrière-gardes remarquables dans la marche de Ratisbonne à Ingolstadt, 18
Anecdotes, *ibid.*
Le roi d'Angleterre s'avance à la tête de son armée jusqu'au Mein, en qualité d'auxiliaire de la reine de Hongrie, 22
Possibilité de couper la retraite au roi d'Angleterre, sans les imprudentes manœuvres du comte de Grammont, 23
Bon mot de Souvré, *ibid.*
Changemens de généraux, 24
Combat de Chalempé, 25
Le maréchal de Noailles défend les lignes de la Queitsch contre l'armée du roi d'Angleterre, 26
Alliance des Hollandois avec les Anglois et la reine de Hongrie, 27
Passage du Rhin par le prince Charles, 28
Attaques des lignes de Weissembourg, 29
Marche d'un secours de quarante mille hommes de Flandres en Alsace, 30
Maladie de Louis XV, *ibid.*
Affaire des Perruques, 31
Siége de Fribourg. Prise de la ville et des châteaux, *ibid.*
Succès en Italie, qui se terminent par des revers, en 1745, 33
Mort de l'empereur Charles VII. L'électeur de Bavière, son fils, renonce à l'alliance de la France, et livre son pays à la merci des Autrichiens, 34
Bataille de Fontenoy, 35
Le grand-duc est élu empereur, 36

page
M. le prince de Conti laisse battre son arrière-garde au passage du Rhin, 37
Prise de Bruxelles, en 1746, 38
Siége et prise d'Anvers, même année, *ibid.*
Siége de Mons et de Charleroi, 40
Belle marche sur la Mehaigne, par suite de la réunion de l'armée de Conti à celle du maréchal de Saxe, *ibid.*
Anecdote, 41
Siége de la ville et des châteaux de Namur, 42
Bataille de Raucoux, 47
Anecdote intéressante sur cette bataille, 48
Campagnes d'Italie en 1745 et 1746, 49
L'auteur des Mémoires fait colonel en 1747, 50
Prise de la Flandre hollandoise, *ibid.*
Bataille de Lauffeldt, 52
Siége et assaut de Berg-op-Zoom, 55
Campagne d'Italie, 56
Marche célèbre pour investir Mastricht en 1748, 57
Siége de cette ville, 60
Paix d'Aix-la-Chapelle, 63
Mariage de l'auteur des Mémoires, en 1749, 64
Anecdote, 65
Mort du maréchal de Saxe et de Lovendal, 66
Guerre du Canada, 68
Embarquement pour l'attaque du port Mahon en 1756, 69
Descente des François à l'île de Minorque, 71
Description de la forteresse de Mahon, dont le cabinet de Versailles s'étoit fait une fausse idée, 74
Combat de mer où les Anglois sont battus, 75
Reddition du fort St.-Philippe et autres forts adjacens, 80
Réflexions sur la prise de cette place, *ibid.*
Fêtes données au maréchal de Richelieu, 81

page
Trait de discipline remarquable, 82
Invasion de la Saxe par le roi de Prusse, en 1756. Guerre d'Allemagne, 82
Révolution ministérielle, 83
Entrée de l'armée françoise en Allemagne, en 1757. Réflexion à ce sujet, 84
Le roi de Prusse fait évacuer ses places sur le Rhin, 85
Le maréchal d'Estrées s'empare de l'Ost-Frise et de la Hesse, 88
Le roi de Prusse après des succès brillans est battu par le maréchal Daun et forcé de lever le siége de Prague, 89
Bataille d'Ostembeck, 90
Episode relative à M. de Maillebois, *ibid.*
Anecdote, 92
Prise d'Hanovre, de Brunswick et de Wolfenbuttel, 93
Expédition dans le pays d'Halberstadt, 94
Prise de la forteresse de Regenstein, 96
Capitulation de Closterseven, 98
Ouvertures du roi de Prusse pour la neutralité du pays d'Halberstadt, 100
Bataille de Rosback, 103
Bataille de Lissa, 104
Rupture de la convention de Closterseven, *ibid.*
Irruption du prince Ferdinand dans nos quartiers. Prise de Verden, de Hoya et de Minden, 108
Evacuation de tout le pays conquis dans la campagne précédente, 109
Le prince Ferdinand passe le Rhin sur le territoire hollandois, 111
Bataille de Crevelt, 113
Retraite des François sur Cologne, 117
Prise de Dusseldorf, 119

pag.
M. de Contades relève M. le comte de Clermont dans le commandement de l'armée, 119
Combat de Saudershausen, gagné par le duc de Broglie, 121
Combat de Meer, où M. de Chevert est battu, 122
Combat de Luttersberg, dont on ne profite pas, 124
Bataille de Bergen, gagnée par le duc de Broglie, en 1759, 127
Belle marche du maréchal de Contades, 131
Prise de Minden par la réserve du duc de Broglie, 133
Bataille de Minden, 135
Combat de Lubeck, 136
Réflexion, 137
Retraite de l'armée françoise, 138
Combat de Buhren, où le prince héréditaire est repoussé, 140
Arrivée du maréchal d'Estrées qui arrête l'armée derrière la Lahn, 141
Prise de Munster, et marche d'un corps de l'armée ennemie au secours du roi de Prusse, 142
Le maréchal de Broglie prend le commandement de l'armée, 143
Passage de l'Ohm, forcé par le maréchal de Broglie, en 1760, 146
Combat de Corbach, où le prince héréditaire est battu, 147
Anecdote. Sang-froid du maréchal de Broglie, 148
M. de Saint-Germain passe au service du Danemarck, 150
Combat de Warbourg, fâcheux pour les François, 152
Combat de Frankenberg; déroute complète de l'ennemi, 155

pag.
Siége de Wesel par le prince héréditaire de Brunswick, 157
Bataille de Clostercamp, 160
Trait célèbre du chevalier d'Assas, 162
Mort de M. de Belle-Isle. Anecdote, 167
Le maréchal de Broglie renforcé par la réserve du Bas-Rhin, reprend l'offensive, en 1761, 169
Combat de Grunberg, où le prince héréditaire est battu, 170
Levée du siége de Cassel, 171
Détail sur le siége de Cassel, 174
Passage forcé de la Dimel 175
Bataille de Frilinghausen, 177
Réflexions, 179
Combat de Bredelaer, 181
Le maréchal de Broglie renforce M. de Stainville, qui envoie le général Rochambeau barrer les courses du prince héréditaire, 187
Prise de Wolfenbuttel par la réserve de droite, 188
Prise de nos colonies par les Anglois, 190
Négociations infructueuses, *ibid.*
Pacte de famille et invasion en Portugal, 191
Le commandement de l'armée est ôté à M. le maréchal de Broglie, et laissé à M. de Soubise, à qui on adjoint M. d'Estrées, *ibid.*
Anecdotes, 192
Bataille de Wilhemsthadt, 194
Combat d'Hombourg en Hesse, 198
Mouvemens audacieux du prince Ferdinand, 202
Inertie des généraux françois, 204
Evacuation de Gottingen. Cassel est abandonné à ses propres forces; retraite de l'armée françoise, 205

pag.
Combat de Johannisberg, 206
Combat d'Amœnebourg, 208
Signature de la paix entre la France et l'Angleterre, qui met fin à la guerre de Sept-Ans, 211
Réflexions sur cette malheureuse guerre, *ibid.*
Réforme dans l'état militaire en 1763, 212
Caractère de M. le duc Choiseul, 213
Conversation de l'auteur avec le duc de Brunswick, sur les troubles naissans de l'Amérique angloise, 215
Camp de Compiègne; disgrâce de M. de Choiseul en 1769, 216 et 217
Guerre de Corse, 218
Ministère de M. de Monteinard et de M. d'Aiguillon, 220
Partage de la Pologne, *ibid.*
Révolution de Suède, 221
Mort de Louis XV. Ministère de MM. de Maurepas, Dumuy et de Saint-Germain, 222
Camp de Vaussieux, en 1778. Discussion de tactique avec le maréchal de Broglie, 225
Projet d'une descente en Angleterre, 233
L'auteur fait lieutenant général en 1780, 235
Guerre de Bavière à l'occasion de la mort du dernier électeur, 236
Envoi des troupes françoises auxiliaires en Amérique, 237
Combat des Bermudes, 240
Débarquement à Rhode-Island, 242
Tentatives inutiles des forces angloises de terre et de mer; grands préparatifs pour nous attaquer, restés sans effet, 245
Anecdote, 247
Conférence avec Washington à Hartfort, 250
Anecdote intéressante, 251

pag.
Trahison d'Arnold. Exécution d'André, saisi en espion, 253
Départ du fils de l'auteur, pour porter en France le résultat de la conférence d'Hartfort, 256
Anecdote sur le duc de Lauzun-Biron, 259
Mort de l'amiral Ternay, 260
Révolte de l'armée américaine en 1781, *ibid.*
Trait de patriotisme du chef des révoltés, 261
Expédition de M. de Tilly, qui prend aux Anglois le vaisseau le *Romulus*, 262
Premier combat de mer à l'ouverture de la baie de Chesapeak; 265
Retour de La Peyrouse, 267
Retour du fils de l'auteur, 270
Anecdote intéressante, 273
Propos noble et généreux de l'amiral Barras, 276
Dépêche de l'auteur à M. de Grasse, portant proposition de l'expédition contre l'armée de Cornwallis, 277
Plan de campagne de l'ennemi intercepté par un corsaire américain, 278
Revers en Virginie, 279
Jonction de l'armée françoise à celle de Washington, 281
Anecdote sur la méthode de faire passer aux chevaux la rivière à la nage, 283
Le comte de Grasse adopte le plan proposé par l'auteur, 285
M. de Grasse bat la flotte ennemie, 288
Il se joint à M. de Barras. Arrivée des deux armées de terre par la baie, et leur débarquement à James-Town, 289
Investissement total de l'armée de Cornwallis; 290

pag.
M. de Choisy marche pour resserrer Glocester, et force la cavalerie de Tarleton à rentrer dans la place, 292
Beau trait des grenadiers du régiment d'Auvergne, 294
Prise d'Yorck et de l'armée de Cornwallis, 295
Résolution du congrès pour faire ériger à Yorck une colonne en mémoire de cet événement, 297
Naufrage de M. de Clouard, 300
Anecdote sur le général Nelson, 301
Revers de l'amiral Grasse en 1782, 302
Fidélité des Etats-Unis, et réponse vigoureuse au négociateur anglois, 303
Eloge du chevalier de La Luzerne, ministre de France en Amérique, 304
Anecdote sur le capitaine Asgil, 305
Marche de l'armée françoise, et sa jonction avec l'armée américaine, 308
Belle réception faite aux troupes françoises par le général Washington et son armée, 309
Naufrage de la frégate l'*Aigle* et du capitaine Latouche, 310
Belle réception faite au corps françois dans tous les états qu'il eut à traverser pour se rendre à Boston, 314
Adieux des généraux Washington et Rochambeau, 315
Adresse du congrès au général Rochambeau, 316
Tentative des Anglois pour intercepter et prendre le général françois à son retour en France, 318
Signature de la paix. Accueil distingué du roi au général Rochambeau, 319
Conduite noble du général Washington, en licenciant son armée à la nouvelle de la paix, 321
Remarques sur les Etats-Unis, 322

pag.
Réflexions sur la paix de 1783, 328
Troubles en Hollande, 331
Invasion de la Hollande par le duc de Brunswick, 334
Guerre des Turcs contre l'empereur et la Russie, en 1787, 335
Réunion de l'Artois au commandement du général Rochambeau, 337
Ministère de l'archevêque de Toulouse, *ibid.*
Cour plénière, 338
Premier voyage de l'auteur en Angleterre, 339
Camp de Saint-Omer pour l'instruction des troupes, 340
Seconde assemblée des notables en 1789, 341
Discussion sur la double représentation du tiers-état, 344
Origine de l'insurrection des troupes, 345
Second voyage de l'auteur en Angleterre en 1789, 346
L'auteur reçoit du roi l'ordre d'aller succéder au maréchal de Stainville, mort à Strasbourg, 348
Premiers troubles dans les états-généraux, *ibid.*
Renvoi de M. Necker, 349
Insurrection générale et dislocation de l'armée de M. le maréchal de Broglie, 351
Pillage et sac de l'hôtel-de-ville de Strasbourg, où venoit d'arriver l'auteur, 353
Arrestation de quatre cents brigands, 355
Insurrection générale dans les Vosges, excitée par de faux arrêts du conseil, 356
Rétablissement de l'ordre et de la discipline par les soins de l'auteur, 362
Prompte réaction des troubles de Paris dans les provinces, 364
Maladresse d'une proclamation du ministre de la guerre, 366

pag.
L'auteur obtient un congé après avoir laissé l'Alsace dans la plus parfaite tranquillité, 367
Insurrection violente des troupes dans la Lorraine et dans les Trois Evêchés, 368
L'auteur est appelé au commandement de l'armée du Nord, 370
L'auteur obtient du roi une audience particulière, 371
Rétablissement de Dunkerque, 372
Mise en état de défense du port de Cherbourg, 373
Marche en Flandre de l'empereur, après sa paix avec les Turcs, 374
Armement de toutes nos places sur la frontière de Brabant, 375
Arrêts pour l'admission des soldats dans les clubs, et le serment civique du clergé en 1791, 376
Opposition de la garde nationale de Paris au départ du roi pour St.-Cloud, 377
Départ des tantes du roi; cause de ce départ, 378
Evasion du roi, le 21 juin 1791, 379
L'auteur se réunit aux ministres à la chancellerie, 380
Réflexions, *ibid.*
Troubles à Dunkerque et à St.-Omer, 384
Nombreuse émigration d'officiers au Quesnoi, 386
Construction de camps retranchés à Maubeuge, Dunkerque et Sédan, 388
Grand armement de la plupart des puissances de l'Europe, 391
Formation de trois armées sur la frontière, *ibid.*
L'auteur est fait maréchal de France, 392
Influence de M. de Narbonne dans l'assemblée nationale, 393
L'auteur s'oppose à la déclaration de guerre, 394

pag.
Démission et renvoi de M. de Narbonne, 397
Le roi renvoie ses ministres, et met M. Dumourier à la tête d'un nouveau ministère, composé par la faction de la Gironde, 399
L'auteur prouve à Dumourier, qui vouloit déclarer la guerre, l'absurdité de son plan, 401
Dumourier revient à son plan pour l'envahissement du Brabant, 405
Ordre au maréchal de Rochambeau de rester à Valenciennes, pour y rassembler une réserve, *ibid.*
Représentations inutiles du maréchal de Rochambeau, 407
Catastrophe du détachement de Théobald Dillon, parti de Lille, 409
Déroute de Biron, 410
Le maréchal de Rochambeau sort de Valenciennes, et protége la rentrée de Biron dans cette place, *ibid.*
Cantonnement du corps de Biron derrière la Rounelle, 411
Le maréchal de Rochambeau envoie sa démission; Biron refuse de lui succéder dans le commandement de l'armée, 412
Lettre du maréchal de Rochambeau au président de l'assemblée nationale, pour relever le compte infidèle rendu par Dumourier, 413
L'ennemi s'empare du Bavay et ne tarde pas à en être chassé, 419
L'auteur remet à ses collègues son testament militaire, laisse le commandement à Luckner et revient à Paris, *ibid.*
Dénonciation absurde de Chabot, ex-capucin, 420
Arrivée de M. d'Orléans à l'armée aussitôt après le départ de l'auteur, 421

pag.
Les sections de Paris votent pour la déchéance du roi, 422
Journée du 10 août, 423
Luckner se porte sur Menin et Courtrai, dont on brûle les faubourgs, *ibid.*
Démarche audacieuse du général La Fayette à l'assemblée nationale, 424
Dumourier quitte le ministère et va servir sous les ordres de Luckner, *ibid.*
La Fayette, obligé de se sauver en pays étranger, est arrêté par les Autrichiens, 425
Prise de Longwi par le duc de Brunswick, *ibid.*
Prise de Verdun, 427
Dumourier remplace Luckner, *ibid.*
Levée extraordinaire de toute la jeunesse françoise, *ibid.*
Le duc de Brunswick met en déroute le corps d'armée de Dumourier, 428
Le duc de Brunswick, vu la réunion de Kellermann à Dumourier, n'ose attaquer, et se retire après avoir essuyé une forte canonnade, 429
La famine et les maladies occasionnent la retraite de l'armée prussienne, 430
Dumourier marche vers le Brabant avec une forte armée, 431
Bataille de Jemmapes gagnée par Dumourier, 432
Reddition de toutes les places du Brabant, *ibid.*
Custine s'empare de Spire, Worms, Mayence et Francfort, 433
Invasion de la Savoie par Montesquieu, *ibid.*
Le fils du maréchal de Rochambeau prend le commandement des îles du Vent, 435
Le même trouve M. de Behague qui avait affiché la

pag.
contre-révolution. Il est forcé de faire voile pour St.-Domingue, 436
Il accepte provisoirement le commandement de l'île, 437

TOME SECOND.

pag.
La république proclamée en septembre 1792, 1
Jugement et mort de Louis XVI, le 21 janvier 1793, 2
Plan mal combiné pour l'invasion de la Hollande, 4
Dumourier est forcé de rétrograder, et perd la bataille de Nerwinde, 5
Négociations de Dumourier avec le général ennemi. Abandon de toutes ses conquêtes, 6
Projets extravagans de Dumourier, 7
Décret d'arrestation contre Dumourier. Envoi de quatre commissaires et du ministre de la guerre, pour l'exécution de ce décret. Ils sont livrés au général autrichien par Dumourier, qui les avoit faits prisonniers, 8
Dumourier, généralement abandonné de son armée, qu'il a vainement tenté de séduire, se retire chez les Autrichiens, 9
Les Prussiens reprennent Francfort, 10
Custine, forcé d'abandonner Mayence à ses propres forces, rentre avec une armée délabrée dans les lignes de Weissembourg, 11
Campagne des Iles, 12
Behague abandonne son projet de contre-révolution, emporte l'argent et les vivres, et laisse 250 hommes dans les forts, 14

pag.
Réflexions sur les événemens de l'année 1793, 15
Mort de Dampierre. Le vieux Lamarche lui succède, se laisse investir, et est relevé par Custine, 17
Custine laisse prendre Condé et Valenciennes. Il est traduit au tribunal révolutionnaire et décapité, 18
Houchard remplace Custine, fait lever le siége de Dunkerque, et éprouve la fin tragique de son prédécesseur. Jourdan lui succède, bat les ennemis, et délivre Maubeuge, 19
Mouvemens entre les généraux Pichegru et Hoche pour chasser l'ennemi de l'Alsace, 21
Troubles dans l'intérieur de la Convention, 22
Guerre de la Vendée, 24
Règne de la terreur, 25
Destruction de l'armée principale des insurgés de la Vendée, 27
Réduction de Lyon, accompagnée des plus barbares exécutions, 28
Les ennemis sont forcés d'abandonner Toulon, 29
Revers dans les Pyrénées, 30
Mort du général Dugommier, après de brillans succès, 31
Behague et les Anglois sous les ordres de l'amiral Gardner, tentent une descente à la Martinique. Ils sont repoussés par le fils de l'auteur, *ibid.*
Faction de Robespierre en 1794 (vieux style), deuxième et troisième année de la république, 32
Excès de Robespierre, 33
Le maréchal de Rochambeau est arrêté et mené à la Conciergerie, où il trouve M. de Malesherbes, 35
Courage de tous les prisonniers de la Conciergerie, 36
Prétendue conspiration dans les prisons. Les accusés condamnés en masse sans être entendus, 43

pag.
Par suite d'une division entre les deux comités, Robespierre est dénoncé par ses amis et par Tallien, 44
Quelques sections s'insurgent à l'hôtel-de-ville, en faveur de Robespierre. Il veut se tuer. Il est arrêté et exécuté, 45
Anecdote sur le président Angran, 46
Les malheureux emprisonnés par les ordres de Robespierre sont remplacés dans les prisons par des scélérats, 47
Pétition du maréchal de Rochambeau pour être jugé, 48
Il est acquitté par un jugement définitif, 53
Barbaries exercées dans plusieurs départemens, *ibid.*
Prise de Landrecies. Bon plan de campagne des François dans le Brabant, 54
Bataille de Fleurus gagnée par le général Jourdan, 56
Les François reprennent toutes leurs places. Conquête du Brabant poussée jusqu'au Rhin, 57
Divers succès dans les Alpes et les Pyrénées, 58
Prise de la Corse par les Anglois, *ibid.*
Seconde attaque de la Martinique par les Anglois, avec des forces de terre et de mer formidables, 59
Le fils de l'auteur, après quarante-neuf jours de siége, capitule dans le fort de la Convention, avec trois cents hommes, y compris les blessés, 62
Fermeture du club des jacobins en 1795, troisième et quatrième année de la république, 63
Insurrection dans les premiers jours de prairial. Famine dans Paris, et discrédit du papier-monnoie, 65
Négociation avec le roi de Prusse. Invasion de la Hollande, 66
Paix avec le roi de Prusse, 67
Première paix avec les insurgés de la Vendée, 68

pag.
Le général Hoche détruit une avant-garde de six mille émigrés débarqués à Quiberon par les Anglois, 69
Paix avec l'Espagne, 70
Prise du Cap de Bonne-Espérance par les Anglois, *ibid.*
Négociations infructueuses avec l'empereur, *ibid.*
Tardives et fausses mesures dans la campagne d'Allemagne, 71
Brillante campagne de Schérer en Italie, 72
Croisière insignifiante d'une escadre angloise sur les côtes de France, 73
Constitution de 1795, qui occasionna une nouvelle insurrection dans Paris, à cause des deux décrets qui y sont joints, 74
Echange du général Rochambeau, fils de l'auteur. Il repart pour Saint-Domingue, en qualité de gouverneur général, 76
Négociations infructueuses avec l'Angleterre, 77
Campagne d'Italie, 78
Bataille de Montenotte, 79
Le directoire dicte des conditions de paix au roi de Sardaigne, 80
Passage du pont de Lodi emporté de vive force, *ibid.*
L'armée autrichienne abandonne l'Italie, et se retire dans le Tirol, 81
Déplacement de généraux dans les armées respectives du Rhin, 82
Première pointe mal combinée de l'armée françoise sur le Bas-Rhin, 83
Beau mouvement des deux armées françoises, 84
L'archiduc Charles est battu en différens combats par le général Moreau, 85

pag.
Marche de l'armée du Bas-Rhin sous les ordres du général Jourdan. Prise de Francfort, 86
Retraite des deux armées autrichiennes vers le Danube, 87
Les deux armées françoises se séparent par le Danube, *ibid.*
L'archiduc bat l'armée du Rhin, et la force à une retraite précipitée, 88
Moreau fait une retraite célèbre, 89
Réflexions, 90
Le fort de Kehl défendu par Dessaix jusqu'en janvier 1797, 91
Bonaparte bat Wurmser pour la seconde fois, et le force à se renfermer dans Mantoue, 93
Bonaparte bat à Arcole la troisième armée destinée à dégager Mantoue, et commandée par le général Alvinzy, 94
Réflexions, 95
Réduction totale des insurgés de la Vendée par le général Hoche, 96
Origine de la conspiration de Babeuf et sa suite, *ibid.*
Système de Babeuf, 99
Jugement de Babeuf et de ses co-accusés, *ibid.*
Jugement de la commission militaire du Temple contre quelques intrigans accusés de contre-révolution, 100
Campagnes de 1796 dans les colonies, *ibid.*
Retour du fils de l'auteur. Sa destitution de la place de gouverneur de Saint-Domingue, 101
Refus des îles de France et de Bourbon de recevoir les commissaires du directoire, 103
Nouvelle négociation des Anglois en janvier 1797, 104

pag.
L'ambassadeur anglois, pour donner à son ministère le temps d'obtenir des fonds pour la campagne, traîne la négociation en longueur, 105
Propositions exagérées du ministère anglois, *ibid.*
Renvoi de l'ambassadeur anglois, 106
Effet de ce renvoi sur le peuple anglois, *ibid.*
Mauvais succès de l'expédition en Irlande, 107
Nouvelle bataille décisive de Bonaparte, 108
Reddition de Mantoue. Invasion de l'état du pape, 109
Victoire de l'amiral Jervis contre la flotte espagnole, 110
Cessation des paiemens de la banque d'Angleterre, *ibid.*
Bonaparte attaque l'archiduc Charles dans ses quartiers, 111
Bonaparte force l'empereur à lui envoyer des plénipotentiaires, 113
Succès des armées du Rhin, 114
Signature des préliminaires de la paix avec l'empereur, 115
Guerre de Venise, *ibid.*
Bonaparte s'empare des états des Vénitiens, 117
Révolution de Gênes, *ibid.*
Barthélemy est nommé directeur, 118
Insurrection dans les ports d'Angleterre. Troubles en Irlande, *ibid.*
Nouveaux troubles en France, 119
Journée du 18 fructidor, 120
Barthélemy refuse de fuir avec Carnot, 121
Modification de la proscription générale projetée contre les nobles, 122
Bonaparte, à la tête de son armée, fait signer à Udine un traité de paix définitif aux plénipotentiaires de l'empereur, 123

pag.
Conditions de ce traité, 124
Rupture de la négociation de Lille, 125
Victoire navale des Anglois sur la flotte hollandoise, à sa sortie du Texel, en 1798, sixième et septième année de la république, 126
Pitt reprend son crédit dans le ministère anglois, *ibid.*
Bonaparte est nommé commandant des troupes destinées à une invasion en Angleterre, 127
Confiscation de toutes les marchandises angloises, 128
Insulte faite à Rome à l'ambassadeur françois, 129
Le pape est chassé de ses états. Une nouvelle république est établie à Rome, 130
Révolution de Suisse, 131
Les Suisses, après plusieurs combats, se soumettent et font alliance avec la république françoise, 132
Mouvement dans l'intérieur de la république françoise pour l'élection du dernier tiers de la convention, 133
Bonaparte renonce à l'expédition contre l'Angleterre, et tourne ses vues du côté de la Méditerranée, 134
Prise de Malte, 136
L'armée de Bonaparte escalade Alexandrie, 137
Bonaparte, dans un premier combat, repousse la cavalerie des Mamelucks, 138
Prise du Caire, *ibid.*
L'escadre françoise s'embosse dans la rade d'Aboukir, 139
Destruction de l'escadre françoise sous les côtes d'Alexandrie, 140
Lenteur des négociations de Rastadt, *ibid.*
Le grand-seigneur se déclare contre la France, d'après les suggestions de l'ambassadeur d'Angleterre et du divan, 141

pag.

Levée de la première classe de la conscription militaire, 141
Prise de deux expéditions françoises en Irlande, *ibid.*
Conduite respective de la France et des États-Unis de l'Amérique Septentrionale, depuis la paix de 1783, 143
Différence de la conduite politique des Anglois avec les Américains, 144
Commencement de divisions entre les États-Unis et la France, 147
Discours du roi d'Angleterre à son parlement, 148
Le roi de Naples se déclare contre la république françoise, et marche vers Rome avec quatre-vingt mille hommes, 149
Interception de la correspondance entre un ministre de Naples et un ministre de Sardaigne, *ibid.*
Le directoire déclare la guerre aux rois de Naples et de Sardaigne, *ibid.*
Le Piémont se soumet. Le roi de Sardaigne se retire dans cette île, 150
Le roi de Naples s'empare de Rome, il est forcé à une retraite précipitée, *ibid.*
Le roi de Naples abandonne sa capitale, et, après avoir armé le peuple, il se retire à Palerme, en Sicile, 152
Le général Championnet, à la tête de huit mille François, s'empare de Naples, qu'il constitue en république, *ibid.*
Prise de Mahon par les Anglois, et de la forteresse d'Ehrenbrenstein par les François, 153
Insurrection au Caire. Bonaparte rétablit la tranquillité par la punition exemplaire des coupables, 154
L'empereur d'Autriche reçoit sur ses frontières une

pag
armée russe aux ordres de Suwarow, et leur fournit des cantonnemens. Suspension des négociations à Rastadt. Menace d'une nouvelle déclaration de guerre de la part de la France, si l'empereur ne fait pas retirer les Russes de son territoire, 154
Coalition de toutes les puissances de l'Europe contre la république françoise. Mort de l'électeur de Bavière, 155
Déclaration de guerre à l'empereur et au grand-duc de Toscane, 156
Les François s'avancent sur les frontières de l'Allemagne avec trois armées, *ibid.*
Massena s'empare du pays des Grisons, 157
Jourdan est attaqué par l'archiduc Charles près du lac de Constance, et forcé à la retraite, 158
On détache une partie de l'armée françoise retirée sur le Rhin pour renforcer la frontière helvétique aux ordres de Massena, 159
Premier et deuxième combats entre l'archiduc et Massena, l'un à Schaffouse, l'autre sur les bords de la Thur, 160
Bataille générale pendant trois jours. L'archiduc s'empare de Zurich et de trois petits cantons, 161
L'armée d'Italie est battue à l'attaque des retranchemens de Vérone, 162
Schérer donne sa démission. Moreau lui succède, *ibid.*
Moreau, après plusieurs combats sur l'Adda, se retire avec perte à Turin, 163
Insurrection générale dans presque toutes les villes et places fortes du Piémont; Yvrée, Casal, la ville et la citadelle de Turin se rendent à Suwarow, 164
Belle manœuvre de Moreau pour réunir son armée à

pag.
celle de Macdonald, successeur de Championnet, 164
Macdonald parvient, en évacuant la Toscane, à se réunir à Moreau, malgré les efforts de Suwarow, pour empêcher cette jonction, 165
Prise de Mantoue et d'Alexandrie par les ennemis, *ibid.*
Mort du général Joubert, 166
Flotte de vingt-cinq vaisseaux de ligne armée à Brest. Sa jonction à celle d'Espagne. Retour de toutes deux à Brest, 167
Rupture du congrès de Rastadt, assassinat des plénipotentiaires françois, 168
Troubles dans l'intérieur du directoire et des conseils, 169
Changement de trois des directeurs. Foule de dénonciations vagues portées contr'eux, 170
Campagnes de Bonaparte en Egypte et en Syrie. Il lève le siége de Saint-Jean-d'Acre après des pertes. Bataille d'Aboukir, 172
Retour de Bonaparte en France, 173
Changement de destination entre l'archiduc Charles et le général Suwarow, *ibid.*
Prise de Manheim par l'archiduc Charles. Massena profite de l'absence de l'archiduc, et du retard de Suwarow à venir le relever, pour emporter tous les retranchemens de Zurich, 174
Les François reprennent Manheim, 175
Invasion de la Hollande. Trahison de l'escadre hollandoise. Défense de l'armée françoise combinée avec les forces bataves, *ibid.*
Trois combats ont successivement lieu entre les troupes françoises et anglo-russes; dans le dernier, le

pag.
duc d'Yorck est repoussé jusqu'à l'endroit de son débarquement, 176
Inutiles efforts de la politique angloise pour engager le roi de Prusse dans sa querelle, *ibid.*
Capitulation de l'armée anglo-russe aux ordres du duc d'Yorck, 177
Victoire des Anglois dans les Indes. Mort de Tipo-Sultan et ses suites, *ibid.*
Journées des 18 et 19 brumaire, 178
Dangers que courent au conseil des cinq cents Bonaparte et son frère Lucien, 179
Expulsion de quatre-vingts députés au conseil des cinq cents, *ibid.*
Proclamation de la constitution proposée par Sieyes. Bonaparte est nommé premier consul, 180
Etablissement du sénat-conservateur. Souverain pouvoir du premier consul, 181
Commencement de guerre civile dans les départemens de l'ouest, 182
Bonaparte écrit au roi d'Angleterre pour entrer en négociation, 184
Refus du ministère anglois, 185
Suite de la guerre d'Egypte sous Kléber, 186
L'empereur Paul se retire de la coalition, 188
Formation d'une armée de réserve à Dijon, aux ordres du premier consul, *ibid.*
Revers de Massena en Italie, 189
La gauche de l'armée de Massena, commandée par Suchet, est forcée de se retirer derrière le Var. Le général Rochambeau, fils de l'auteur, l'y rejoint, prend le commandement de l'aile droite, et obtient plusieurs succès contre les Autrichiens, 190

pag.
Manœuvre brillante de différens corps de l'armée de réserve dirigée par le premier consul, 191
Prise de Milan et de toute la Lombardie, 192
Massena, forcé par la famine, offre de sortir de Gênes, et dicte tous les articles de la capitulation, 193
Le général Ott tente de rétablir la communication avec Plaisance ; il est battu, *ibid.*
Bataille de Marengo, près d'Alexandrie, 194
L'ennemi abandonne toutes les places en Piémont, en Ligurie et en Lombardie, *ibid.*
Détails sur la bataille de Marengo et la mort du général Dessaix, 195
Succès de l'armée de Moreau sur le Rhin et le Danube, 196
Les François forcent les lignes d'Engen. Après un second et un troisième combat, le général autrichien est forcé de se retirer dans le camp retranché d'Ulm, 197
Attaque d'Ulm repoussée, 198
Inutiles tentatives du général ennemi sur la gauche des François, *ibid.*
Moreau fait manœuvrer son aile droite. Lecourbe force le passage du Danube, et bat à Hochstet la gauche de l'ennemi; 199
L'armée autrichienne abandonne Ulm à une garnison, et bat en retraite, *ibid.*
Combat près de Neubourg. Prise de Munich, de Feldkirck, de Coire et de tout le pays des Grisons, 200
Armée de trente mille hommes rassemblée derrière Francfort, aux ordres du général Sainte-Suzanne, 201
Armistice pour toutes les armées de l'empereur, *ibid.*

pag.
Armemens d'Angleterre infructueux. Réunion de l'Irlande à l'Angleterre et l'Ecosse, 202
Réflexions sur la dernière campagne, 203
Négociations entre la France et la cour de Vienne, rompues par les intrigues de la reine de Naples et la faction angloise, 204
Suspension d'armistice dénoncée aux généraux autrichiens. Expéditions maritimes des Anglois d'abord infructueuses. Prise de Malte, 206
L'empereur demande à renouer les négociations, accorde trois nouvelles places de sûreté, et obtient une prolongation de l'armistice, *ibid.*
Inauguration du tombeau de M. de Turenne, et d'un monument pour Kléber et Dessaix, le 1.er vendémiaire de l'an 9 de la république, ou le 22 septembre 1800, 207
Trait sublime de Turenne négligé par ses historiens, 208
Rentrée d'un grand nombre d'émigrés. L'auteur va à Paris dans le dessein de rendre service à plusieurs. Le premier consul le reçoit d'une manière distinguée, 209
Rupture des négociations. Fin du second armistice, 210
Le czar Paul réclame l'île de Malte. Il fait saisir les vaisseaux et les marchandises des Anglois dans ses ports, 211
Commencement des hostilités. L'armée d'Italie s'empare de la Toscane; celle des Grisons passe les Alpes malgré les neiges, *ibid.*
Bataille de Hohenlinden, où l'armée autrichienne est rompue et disloquée par Moreau, 213
L'archiduc Charles, ne pouvant rallier l'armée autrichienne, conclut un nouvel armistice, et consent,

pag.
jusqu'à la signature de la paix, à céder le Tirol et toute la partie de l'Autriche occupée par l'armée françoise, 214
Belles opérations de l'armée d'Italie et de celle des Grisons, 215
Opération de l'armée gallo-batave, 216
Attentats contre le premier consul, 217
Paix de Lunéville entre l'empereur et la république françoise, 219
Réflexions sur les divers points de vue sous lesquels parut le militaire françois dans cette guerre continentale, 221
Crise violente en Angleterre et changement de ministère, 222
Expédition de la flotte angloise dans la mer Baltique. Elle force le détroit du Sund, 223
Mort subite du czar Paul. Changement total dans la politique du nord, 225
Descente des Anglois dans la rade d'Aboukir, 226
Divers combats dans lesquels les François, après de grands efforts, conservent leur camp retranché sous Alexandrie, *ibid.*
Les Anglois se réunissent aux armées turques de terre et de mer, 227
Les François sont forcés de rendre le Caire à l'armée angloise, *ibid.*
Expédition de Gantheaume, 228
Expédition du contre-amiral Linois, 229
Expédition contre le Portugal, 231
L'amiral Nelson attaque deux fois les chaloupes canonnières des François dans le port de Boulogne, et est repoussé avec perte, 232

pag.
Paix avec l'Angleterre, 233
Amnistie en faveur des émigrés, 235
Paix de l'église, *ibid.*
Expédition dans les colonies de l'ouest, 236
Diverses proclamations de Toussaint-Louverture, 238
Rendez-vous général de toutes nos escadres au cap de Samana, *ibid.*
Prise du fort de Bahaya et du fort Dauphin par la division Rochambeau, 239
Incendie de la ville du Cap. L'escadre prise d'un calme ne peut lui porter secours, 240
La colonie espagnole se soumet, le Port-au-Prince est emporté de vive force, 241
Le général noir Dessalines veut faire diversion, il est repoussé, 242
Le général de Rochambeau force Toussaint-Louverture et l'élite de ses troupes dans des retranchemens formidables, 243
Le général noir Maurepas et sa division mettent bas les armes après la déroute de Toussaint, 244
Blocus et bombardement de la forteresse de la Crête-à-Pierrot, *ibid.*
Diversion sur la plaine du Cap, où Toussaint-Louverture fait les plus horribles dévastations, 246
Reddition de Toussaint-Louverture, et désarmement des noirs, 247
Epidémie répandue dans les troupes après la campagne, 248
Bonaparte proclamé consul à vie, 251
Règlement organique de la constitution, *ibid.*
Situation critique de l'Helvétie, 252
Indemnités dans l'empire, réglées sous la médiation

pag.
du premier consul, et de l'empereur de Russie, 254
Incorporation du Piémont à la république françoise en l'an 10 de la république, 257
Attaque du fort Dauphin et de tous les forts du port de Bahaya au pouvoir des noirs, *ibid.*
Echec des noirs au mole Saint-Nicolas, 258
Attaque brillante du Port-de-la-Paix, *ibid.*
Nouveaux échecs des noirs à l'est, à l'ouest, au nord, au sud, et dans l'île de la Tortue, 260
Translation du quartier-général au Port-au-Prince. Action vigoureuse pour délivrer Léogane, 261
Retour du quartier-général au Cap. Rappel des vaisseaux de ligne en Europe, 262
Message du roi d'Angleterre à son parlement, équivalant à une déclaration de guerre contre la France, l'an 12 de la république, 264
Invasion de l'électorat de Hanovre, 266
L'armée hanovrienne se reconnoît prisonnière de guerre, 267
Siége et blocus des différens ports situés sur la côte de Saint-Domingue, et capitulation du général de Rochambeau avec les armées noires et la flotte angloise, après sept mois de défense, 268
Mort du général Noailles, après s'être emparé à l'abordage d'un bâtiment anglois qui le poursuivoit, 270
Le général Ferrand se fortifie à Santo-Domingo, *ibid.*
Le grand conseil de la légion d'honneur envoie à l'auteur un brevet d'admission voté unanimement dans la première séance, 271
Rassemblement de flottilles et de troupes pour menacer l'Angleterre d'une descente, *ibid.*
Levée en masse du peuple anglois pour s'y opposer, 273

pag.
Conspiration ourdie par le ministère anglois contre le premier consul, 273
Arrestation du général Pichegru, du général Moreau, de George et de plusieurs autres, 275
Pichegru est trouvé mort dans son lit, *ibid.*
Jugement des conspirateurs, 276
Moreau passe aux États-Unis d'Amérique, 277
Bonaparte est proclamé empereur des François, 278
Sacre de l'empereur par le pape Pie VII. Fêtes du couronnement, 279
Création de six grandes dignités, et de douze maréchaux de l'empire, *ibid.*
L'empereur nomme l'ex-maréchal de Rochambeau grand-officier de la légion d'honneur, 280
L'auteur écrit au lord Cornwallis pour lui faire solliciter le renvoi de son fils sur parole, 281
Lettre de l'empereur au roi d'Angleterre, et réponse du ministre de ce dernier, *ibid.*
On ne peut s'accorder sur aucune base d'échange, 282
Nouvelles d'Angleterre, divisions dans la famille royale, 283
Addington est renvoyé du ministère, Pitt est rappelé, 284
Peu de succès d'une expédition de brûlots de nouvelle invention, contre la flottille de Boulogne, 285
Prise par les Anglois de quatre frégates espagnoles chargées de piastres, *ibid.*
Voyage de l'auteur à Paris, dans le printemps de 1805, 286
L'empereur des François accepte la couronne d'Italie à une condition, 287
Sortie de l'escadre de Rochefort, commandée par le

pag.
contre-amiral Missiessy, sa campagne et son retour, 288
Sortie de l'escadre de Toulon, commandée par le vice-amiral Villeneuve, *ibid.*
Campagne de l'amiral Nelson, son retour au détroit de Gibraltar, 290
Campagne de l'expédition secrète des Anglois, 291
Expédition de Jérôme Bonaparte à la tête d'une flottille à Gênes, *ibid.*
Mouvemens causés en Angleterre par la sortie de nos escadres, malgré le blocus, 292
Retour de l'empereur en France. Il va à Boulogne, 293
Mouvemens des armées des empereurs de Russie et d'Autriche. L'empereur des François fait marcher ses troupes sur les bords du Rhin et en Italie, 294
Rétablissement du calendrier grégorien fixé au premier janvier 1806, 295
L'armée autrichienne envahit la Bavière. Paroles remarquables de la harangue de l'empereur des François au sénat conservateur, *ibid.*
Superbe mouvement des armées françoises, 296
Combat de Wertingen, 297
Combat et prise de Guntzbourg, *ibid.*
Prise de Memmingen, 298
Blocus d'Ulm, 299
Diversité d'opinion entre l'archiduc Ferdinand et le général Mack, *ibid.*
Prise d'un convoi par les François. Fuite de l'archiduc Ferdinand vers la Bohême, 300
Capitulation du général Mack, commandant la ville d'Ulm, *ibid.*

pag.
L'empereur marche vers Munich. Mot remarquable de ce souverain, 301
L'empereur forme un plan d'attaque simultanée de toutes les frontières de l'Autriche, 302
Passage de l'Inn ; prise de plusieurs villes, 303
Prise de Salzbourg. Entrée de l'armée de Bavière dans le Tirol. Prise d'Inspruck. Retraite de l'archiduc Jean, *ibid.*
Prise de Bregents, Lindau et Feldkirck, par l'armée d'Augereau, 304
Combat d'Amstatten, *ibid.*
Déroute du général Meerfeld; sa retraite en Hongrie. Les Russes repassent le Danube à Crems, et rompent le pont, *ibid.*
Combat du maréchal Mortier sur la rive gauche du Danube, 305
Capitulation de la ville de Vienne. Entrée de l'armée françoise le 13 novembre 1805. Prise de deux mille canons dans l'arsenal de Vienne, 306
Proposition, de la part du général ennemi, d'une capitulation pour la retraite de l'armée russe. Elle n'est pas ratifiée. Continuation des hostilités. Prise de Brun, 307
Combat de cavalerie à l'arrière-garde des Russes. L'empereur d'Autriche demande la paix, 308
Entière évacuation du Tirol par les généraux Ney et Marmont, *ibid.*
L'archiduc palatin propose la neutralité de la Hongrie, 309
Succès de l'armée d'Italie, commandée par Massena, *ibid.*
Le prince de Rohan est fait prisonnier avec ses troupes, 310

pag.
Présomption et inexpérience de la cour de Russie; propositions ridicules des négociateurs de l'empereur Alexandre. Retraite de nuit de l'empereur des François : terreur feinte, 311
Bataille d'Austerlitz, ou des Trois-Empereurs, . . 313
Perte considérable des ennemis, 314
Trève accordée par l'empereur Napoléon, 315
L'empereur François II vient au bivouac de l'empereur Napoléon, pour arrêter les principales conditions de la paix. Elles sont ratifiées par l'empereur Alexandre, qui donne sa parole de retourner dans ses états, 316
Napoléon dévoile à l'empereur François II la corruption des ministres autrichiens, séduits par l'or de l'Angleterre, 317
Condition de l'armistice. Cantonnement de l'armée françoise en Autriche, *ibid.*
Signature de la paix entre la France et l'Autriche, le 27 décembre 1805. Conditions de cette paix, 318
Mariage du prince Eugène Beauharnais, avec la fille du roi de Bavière, 321
Bataille navale de Trafalgar, *ibid.*
Prises sur les Anglois par l'escadre de Rochefort, 322
Neutralité armée du roi de Prusse, *ibid.*
Le roi de Prusse se charge de faire évacuer le Hanovre par l'armée combinée, 323
Traité d'alliance entre la Prusse et la France, 324
Echange entre Napoléon et le roi de Prusse, de l'électorat de Hanovre, contre le duché de Clèves et de Berg, qui est donné au prince Murat, *ibid.*
La principauté de Neufchâtel est donnée au ministre Berthier, 325

pag.
Réflexions sur l'état de la cour de Berlin, après son traité avec la France, 325
Invasion du royaume de Naples par l'armée françoise en février 1806, *ibid.*
Le prince Joseph, frère de l'empereur Napoléon, proclamé roi de Naples à une condition, 326
Ambassade solennelle des états de Hollande, pour demander à Napoléon le prince Louis, son frère, pour roi, 327
Talleyrand et Bernadotte proclamés princes de Bénévent et de Ponte-Corvo. Le cardinal Fesch, coadjuteur de l'électorat de Ratisbonne, *ibid.*
Ambassade de l'empereur turc. Prise de possession du port et du territoire de Raguse par les François, 328
Mort de Pitt, le 25 janvier 1806, *ibid.*
Recomposition du ministère anglois. Mort de lord Cornwallis. Succès des escadres angloises, 329
Succès de la marine françoise, 330
L'empereur de Russie, d'après les suggestions de l'Angleterre, refuse de ratifier le traité de paix avec la France, *ibid.*
Ouvertures de paix entre la France et l'Angleterre. Mort de Fox. Rappel de lord Lauderdale à Londres, fondé sur la nouvelle du refus de l'empereur de Russie et des armemens du roi de Prusse, 331
Suppression de la diète de l'empire. Partage de l'Allemagne en trois confédérations. Napoléon protecteur de celle du Rhin, *ibid.*
Le roi de Prusse fait divers arrangemens avec l'Angleterre, et envahit la Saxe, 332
Napoléon place son armée sur le Mein, entre Wurtz-

pag.
bourg et Bamberg. L'aile gauche des Prussiens est battue à Schleist et à Auma, 333
Napoléon s'arrête à Géra, puis se porte sur la Saal, où était rassemblée l'armée prussienne, 334
Bataille d'Iéna, 336
Réflexions sur une lettre prétendue de l'empereur Napoléon au roi de Prusse, la veille de la bataille. Entrée des François à Berlin, le 25 octobre 1806, 337
Ton sévère de l'empereur Napoléon vis-à-vis de la noblesse de la cour de Prusse, 338
Trait de clémence de l'empereur, 339
Le prince Hohenlohe est fait prisonnier avec son corps d'armée, *ibid.*
Le général Blücher est fait prisonnier avec les restes de l'armée prussienne. Capitulation de Magdebourg. Prise de Custrin, de Francfort sur l'Oder. Le prince Jérôme s'empare de la Silésie, et fait capituler Glogau, 340
Le maréchal Davoust marche sur Varsovie, 341
Armistice signé à Berlin le 16 novembre 1806. Conditions, *ibid.*
L'empereur des François traite sévèrement le duc de Brunswick et l'électeur de Hesse-Cassel, 342
Le roi de Hollande rentre dans ses états pour y mettre à exécution la proclamation faite par l'empereur Napoléon, du blocus des côtes d'Angleterre, *ibid.*
Prise de possession de l'Hanovre, des villes de Hambourg et de Brême, et confiscation des marchandises angloises par le maréchal Mortier, *ibid.*
Napoléon, sur le refus du roi de Prusse de ratifier l'armistice, s'avance vers Posen, 343
La principale partie de l'armée se porte en Pologne, *ibid.*

pag.
Divers combats contre les Russes. Ils sont poursuivis et chassés de leurs positions jusqu'aux frontières de Lithuanie, 344
Généraux, colonels et régimens qui se sont distingués. Trait qui concerne le petit-fils de l'auteur, 346
Le prince Jérôme, secondé de ses généraux, prend plusieurs places en Silésie, 347
Le général Victor marche contre les places prussiennes de la Baltique. La grande armée russe, commandée par Benigsen, vient à leur secours, 348
Combat de Morhungen, à l'extrémité de l'aile gauche, commandée par le prince de Ponte-Corvo, *ibid.*
L'avant-garde des Russes, déjà sur le chemin de Willemberg, est forcée de rétrograder jusqu'à Liebstadt, 349
Douze bataillons russes sont enfoncés au pont de Berg-Fried, et leur arrière-garde poursuivie pendant six lieues, 350
Napoléon fait poursuivre le gros de l'armée russe sur Landsberg. Combat brillant des cuirassiers français, *ibid.*
Premier combat où les François s'emparent d'Eylau, *ibid.*
Bataille d'Eylau soutenue avec le plus grand courage, le 8 février 1806, 351
Perte considérable de l'ennemi. Perte des François, 352
Le général Essen est battu par le général Savary à Ostrolenka, 353
Un dégel force les François à rentrer dans leurs quartiers, après avoir repoussé l'ennemi à quarante lieues de Varsovie, 354
Combat du général Dupont à Blunsberg, contre les Russes, *ibid.*

pag.
Préparatifs de l'empereur des François pour faire les siéges de Graudentz, Dantzick et Colberg, 354
Reprise de Buenos-Aires par les Espagnols. Prise de l'île de Curaçao par les Anglois, 355
Divisions parmi les noirs de Saint-Domingue, *ibid.*
Une forte escadre angloise force le détroit des Dardanelles. Le grand-seigneur, à l'aide des ingénieurs françois et du général Sébastiani, force la flotte angloise à une retraite, 356
Lord Grenville est éloigné du ministère. Le roi d'Angleterre exige de ses ministres le serment de maintenir les lois d'oppression contre les catholiques d'Irlande; ils s'y refusent. Recomposition du ministère anglois, *ibid.*

FIN DE LA TABLE.

06172

E808
R672m
v.2